This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

CONQUÊTE
DE L'ANDALOUSIE.

DE L'IMPRIMERIE DE PLASSAN, RUE DE VAUGIRARD, N°
DERRIÈRE L'ODÉON.

CONQUÊTE
DE L'ANDALOUSIE,

CAMPAGNE DE 1810 ET 1811

DANS

LE MIDI DE L'ESPAGNE.

PAR ÉDOUARD LAPÈNE,
CAPITAINE AU CORPS ROYAL DE L'ARTILLERIE,
Attaché, en 1811, à la 2e division du 5e corps.

Navita de ventis, de tauris narrat arator.
Enumerat miles vulnera, pastor oves.
PROPERCE, l. 2, eleg. I, v. 43.

A PARIS,
Chez ANSELIN ET POCHARD (successeurs de MAGIMEL), libraires, rue Dauphine, n° 9;
RIDAN, libraire, rue de l'Université, n° 5.
A TOULOUSE,
Chez F. VIEUSSEUX, imprimeur-libraire, rue Saint-Rome.
1823.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
444[illegible]
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1948 L

AVANT-PROPOS.

L'appel fait aux officiers de toutes les armes par quelques écrivains distingués, entre autres, par l'auteur aussi éloquent que modeste du *Précis des événements militaires* (*), pour les aider dans leur projet d'élever un monument à notre gloire nationale, en retraçant les hauts faits de l'armée française depuis 1792 jusqu'à nos jours, m'ont décidé à revoir une série de notes prises en Estramadure et en Andalousie, pour écrire ensuite la conquête de ces provinces et les campagnes dont elles furent le théâtre en 1810 et 1811.

Ces matériaux, quoique pris sur les lieux mêmes, ne pouvaient, je l'avoue, m'offrir une garantie suffisante sur l'exactitude des faits à présenter plus tard au lecteur. J'ai cru devoir, pour lever mes scrupules, m'aider des lumières de quelques officiers supérieurs et généraux, et d'un grand nombre de mes compagnons de l'armée d'Espagne. Leurs observations, et les documents communiqués par eux, composent la majeure partie de ce

(*) Le lieutenant-général comte Matthieu-Dumas.

les Français à l'époque que je retrace, a bien voulu aussi accueillir le manuscrit, et l'enrichir de notes critiques qui font maintenant partie du récit.

Cette portion de la guerre d'Espagne a peut-être quelque droit à la faveur : l'occupation d'une contrée célèbre, la plus intéressante encore de la péninsule, et les campagnes brillantes qui suivirent immédiatement, ne sauraient mériter un regard dédaigneux. La victoire fidèle long-temps à nos armes sur les bord du Guadalquivir et de la Guadiana, sembla s'en éloigner un instant au milieu de 1811. L'exposé des manœuvres habiles et des courageux efforts qui la ramenèrent dans nos rangs d'une manière éclatante, pourra offrir d'utiles leçons aux militaires observateurs.

L'origine des succès, les causes présumées des résultats incertains ou des revers, ne seront point passées sous silence. La gloire des troupes françaises a brillé d'un trop vif éclat, au milieu de la lutte inégale soutenue en Espagne contre les forces de trois nations réunies, pour qu'elles doivent rien redouter de l'inexorable vérité; et nos armées elles-mêmes, si riches en grands souvenirs, repousseraient un lustre qui leur serait acquis par une flatterie mensongère.

Plus jaloux du titre de bon Français que de celui d'écrivain, l'auteur trouvera, dans l'ambition

seule de payer un juste tribut d'éloges à ses compagnons de l'armée d'Espagne, son excuse d'avoir abordé un sujet si éloigné de ses travaux accoutumés; et la plus douce récompense de ses veilles, s'il parvient, au gré de ses désirs, à obtenir leurs suffrages.

CONQUÊTE
DE L'ANDALOUSIE,

CAMPAGNE DE 1810 ET 1811

DANS

LE MIDI DE L'ESPAGNE.

CHAPITRE Ier.

Entrée des Français en Andalousie, en 1810; *principales opérations pendant cette année.*

Un an s'était écoulé depuis que le chef du gouvernement français avait passé les Pyrénées à la tête de 100,000 hommes, et, soutenant en personne ses injustes prétentions aux couronnes d'Espagne et de Portugal, allait reprendre, par la force des armes, le pays que les fautes de ses lieutenants, à Madrid, à Baylen, venaient récemment de perdre dans la péninsule. Battus à Bilbao, le 31 octobre, et peu de jours après à Burgos, les Espagnols n'avaient opposé qu'une médiocre résistance dans les défilés de Somo-Sierra, et s'étaient réunis au nombre de 50,000 à Madrid, décidés à s'y défendre. Mais cette capitale ayant ouvert ses portes le 4 décembre, l'attention de l'empereur

Portugal après la convention et le départ du général Junot, et jointes aux Espagnols amenés par le marquis de la Romana, du fond de la Baltique, aspiraient à couper l'armée française, par un mouvement rapide sur Valladolid. Le général More, leur chef, instruit cependant que des forces imposantes, conduites par Napoléon en personne, le menaçaient lui-même, avait sur-le-champ abandonné ses projets. Une retraite aussi prompte que désastreuse, commencée le 23 décembre au travers de la Galice, ramena bientôt les Anglais à la Corogne, point désigné pour leur rembarquement. Des signes manifestes de mésintelligence dans les cabinets de Vienne et des Tuileries, annoncent à cette époque une prochaine rupture entre la France et l'Autriche : Napoléon, arrivé à Astorga, avait brusquement repassé les Pyrénées. Mais tandis que, de retour à Paris, il se disposait à aller cueillir pour la deuxième fois, quelques mois plus tard, les lauriers que la victoire lui tenait prêts sur les bords du Danube, ce départ précipité avait arrêté tout-à-coup l'élan imprimé par sa présence aux troupes françaises d'Espagne; et cette circonstance n'est peut-être pas la moindre cause de durée des guerres meurtrières de la péninsule, et des funestes résultats qui les suivirent.

Les armées françaises, restées sous les ordres de généraux déjà connus par de glorieux antécédents, s'étendaient alors en Espagne depuis les Pyrénées jusqu'au Tage, et de la pointe littorale de la Catalogne aux côtes de Galice. Le maréchal Soult était entré, le 17 janvier, à la Corogne sur les traces des Anglais, à la suite d'une action meurtrière où périt le général Moore, et le lendemain du rembarquement de son armée. Ney, avec un corps de troupes, gardait la province de Léon. Les maréchaux Lannes et Mortier, vainqueurs à Tudela, procédaient à l'investissement de Saragosse, dont la garnison, fière d'avoir déjà fait lever un premier siége, le 14 août précédent, devait encore s'immortaliser dans la deuxième défense de cette place. Le général Gouvion-Saint-Cyr, maître de Roses et victorieux en Catalogne, allait commencer le long blocus de Girone. Les corps de Victor, de Sébastiani et une division de réserve occupaient Madrid, la Nouvelle-Castille et la Haute-Estramadure. Napoléon (Joseph), sorti précipitamment le 1er août de cette capitale après dix jours de résidence, y était rentré, à la fin de janvier 1809, sur les traces de l'armée française.

Cependant la conquête et surtout la pacification de l'Espagne n'étaient rien moins qu'assurées : et la prise de Saragosse, le 27 février; l'occupation de Porto, enlevée à l'assaut le 29 mars; les succès des

marquis de la Romana était devenue inquiétante dans les provinces de Galice et de Léon. La lenteur des opérations devant Girone, assiégée infructueusement depuis plusieurs mois, avait aussi retrempé le caractère indomptable des Catalans. L'organisation des guerillas, destinées à devenir une cause principale de destruction pour l'armée française, faisait déjà de rapides progrès ; leurs bandes infestaient surtout les provinces montagneuses favorables à ce genre de guerre, et tous les points où les Français ne pouvaient développer des forces assez imposantes pour tenir la population en respect. Enfin l'armée anglaise ruinée une première fois dans sa retraite de Galice, avait été recréée et venait de débarquer à Lisbonne. Réunie à l'armée portugaise, elle passe, le 22, sous les ordres de sir Arthur-Wellesley, qui de suite prend l'offensive. Ses premiers mouvements ont pour objet l'attaque et l'expulsion des Français du Portugal. L'ennemi s'avance, en effet, favorisé par l'inaction dans laquelle reste durant un mois le corps d'armée français maître de Porto, et force celui-ci, ayant sa retraite coupée, de pénétrer en Espagne par des

sentiers impraticables, et après la perte de ses bagages et la destruction de son artillerie.

Un nouveau plan d'opérations, dont la conquête de Madrid et la retraite des Français sur l'Èbre sont le résultat présumé, occupe dès ce moment le général anglais et la junte centrale établie à Séville. 50,000 hommes, dont 30,000 Espagnols aux ordres du général Cuesta, et 8000 chevaux, opèrent leur jonction sur la rive droite du Tage, au-dessus d'Almaras : ils doivent de là marcher directement sur la capitale; tandis que Venegas, avec 14,000 Espagnols, agira contre Tolède, et après avoir forcé le passage du fleuve, se réunira à l'armée principale sous les murs de Madrid. Les 1er et 4e corps, une division de réserve et la garde royale d'Espagne, en tout 40,000 combattants de toutes les armes, marchent, sous la conduite de Napoléon (Joseph) en personne, à la rencontre de l'ennemi. Madrid est confiée à la garde de 3 bataillons, qui hors d'état de contenir les habitants, alors dans un violent état de fermentation, se renferment dans le Retiro, avec le général Béliard, gouverneur de la ville. Les coalisés, après quelques mouvements offensifs, suivis bientôt de manœuvres contraires, occupent une forte position derrière l'Alberche, à Talavera-de-la-Reina, la droite appuyée au Tage. Une première tentative, faite le 27 dans la nuit, pour déloger l'ennemi d'un mamelon où sa gauche est assise, ne peut

main avec intrépidité, mais partiellement et sans le degré d'ensemble convenable, contre cette gauche et le centre de la ligne, n'ont pas plus de succès. Convaincus, à la fin, que la supériorité numérique de l'ennemi et la force de ses positions le rendent inexpugnable, les Français se décident à la retraite sur Madrid. La sûreté de cette capitale allait indubitablement se trouver compromise, si le général anglais eût profité de ses avantages et marché en avant. Bientôt la nouvelle de l'arrivée prochaine de 3 corps d'armée conduits par le maréchal Soult sur le Tage, et la présence de ce puissant renfort à Plazencia presque sur les derrières des coalisés, déterminent sir Arthur-Wellesley à repasser le fleuve en toute hâte. Descendu plus tard jusqu'à la Guadiana, ce général finit par se replier jusqu'à la frontière de Portugal; n'ayant retiré de son incursion en Espagne qu'un avantage momentané sur les Français, au prix de 10,000 hommes de perte essuyée par l'armée coalisée.

La mésintelligence, suivie d'une entière rupture, éclate bientôt dans les relations de Wellesley et des généraux espagnols, ou plutôt de la junte qui les dirige. Le refus d'investir le général anglais du commandement suprême est le motif de cette rupture, qui plonge, dès cet instant, l'armée nationale dans une suite de désastres. Le 8 août, l'arrière-garde

de Cuesta est battue par le 5me corps dirigé par les maréchaux Soult et Mortier, et prise ensuite ou dispersée en passant le Tage au pont de Larzobispo. Le lendemain, le corps de Venegas, repoussé de Tolède et en position à Almonacid, est écrasé par les généraux Sébastiani et Dessolles. Enfin une nouvelle armée de 50,000 hommes, formée des débris des troupes de Cuesta et de Venegas, et de levées faites dans la Manche, l'Estramadure et l'Andalousie, s'avance sur le Tage sous les ordres d'Ariezaga dans les premiers jours d'octobre, et médite encore la conquête de Madrid. En position, dès le 12, dans la plaine d'Ocâna à deux lieues en arrière d'Aranjuez, cette armée, la plus forte peut-être qui soit encore entrée en ligne, y accepte, le 18, une bataille générale. Quelques légers succès, obtenus au début de la journée contre une division française imprudemment engagée, ne peuvent préserver l'ennemi d'une entière défaite; et la déroute qui la suit devient la plus désastreuse de toutes celles déjà si souvent éprouvées par lui. 50,000 Espagnols venaient d'être battus par 30,000 Français; ceux-ci avaient fait 25,000 prisonniers, enlevé 30 drapeaux et 50 pièces de canon. Il est même à croire que si le 1er corps, alors à Tolède, eût eu la possibilité de se porter à temps, suivant l'ordre reçu, sur les derrières de la ligne espagnole, la destruction entière de l'armée d'Ariezaga s'en serait suivie. L'affaire d'O-

la Haute-Estramadure ; des reconnaissances et même des corps de troupes peuvent, dès ce moment, être portés sans obstacle jusqu'au pied de la Sierra-Morena. Enfin la mésintelligence prolongée, entre les Espagnols et les Anglais, va nous faire obtenir le plus beau résultat de la journée d'Ocâna : je veux dire l'occupation de l'Andalousie. Le récit de cette importante conquête, par sa liaison aux opérations antérieures, a dû être précédé du rapide tableau des principaux événements militaires de la péninsule avant 1810 : ce récit va être l'objet spécial de ce qui suit.

La portion de l'Espagne méridionale connue sous le nom d'Andalousie (1), si réputée de tout temps par la beauté de son climat et la fertilité du sol, n'est pas moins remarquable sous le point de vue militaire. L'océan Atlantique et la Méditerranée lui servent de limite au sud, sur une étendue de près de cent lieues de côtes. Le point de réunion de ces deux mers, sous Gibraltar, y forme le passage célèbre qui sépare l'Europe de l'Afrique, et servait autrefois de bornes au monde connu. Un grand nombre de ports peuple cette côte : les principaux sont ceux de Cadix, de Gibraltar, de Malaga. Au nord une haute chaîne de montagnes, appelée Sierra-Morena ou Montagne-Noire, isole

en entier l'Andalousie de la Nouvelle-Castille et même du reste de l'Espagne : car ces chaînes, se prolongeant à l'est et à l'ouest vers les frontières de Murcie et d'Estramadure, dévient de leur direction primitive, et s'infléchissant vers la mer, déterminent avec celle-ci, après avoir changé de nom, les limites naturelles de la contrée qui nous occupe. Quatre provinces, qui conservent encore assez improprement le titre de royaumes, forment l'Andalousie et prennent le nom de leurs capitales, qui sont Jaen, Cordoue, Séville et Grenade. Le Guadalquivir, seule rivière remarquable de ce pays, sortant de ces montagnes, coule d'abord de l'est à l'ouest, traverse les trois premières provinces, et tombe dans l'Océan, après un cours demi-circulaire, à quelques lieues au nord de Cadix. La navigation de ce fleuve ne s'étend que depuis Séville jusqu'à la mer : ce n'est qu'après d'immenses travaux que les Français sont parvenus plus tard à le rendre navigable depuis Cordoue : simple torrent dans la partie élevée de son cours, ainsi que la plupart des rivières d'Espagne, il ne peut être regardé comme ligne, et n'offre en outre qu'une médiocre facilité au transport des produits de la Haute-Andalousie, pour une armée qui agirait sur la partie littorale.

L'Andalousie trouve dans ses propres limites, d'après ce qui précède, un abri contre toute invasion. Une seule route praticable pour l'artillerie y

Sierra-Morena, par Visillo, Santa-Helena et la Caroline. Toutefois en se dirigeant à l'ouest, on rencontre, au point où les montagnes s'infléchissent vers l'Océan, à la frontière d'Estramadure, le grand chemin de Badajoz à Séville qui franchit également ces chaînes, et sur des points où elles présentent une moindre hauteur, entre les villages de Monasterio et de Ronquillos, à 12 lieues de cette dernière capitale. Une troisième route enfin, ou plutôt un chemin en médiocre état qui conduit de Murcie à Grenade, vient aussi, après de longs détours, prendre son point de départ dans la Manche : la possession de cette route n'assurant du reste, à cause de ses circuits, aucun avantage à l'armée française pour pénétrer en Andalousie, ne pouvait fixer notre attention.

Le brillant succès d'Ocâna aplanissait immédiatement la conquête de cette portion de la péninsule : le maréchal Soult, revêtu depuis peu du titre de major-général de Napoléon (Joseph), ou plutôt général en chef des armées, agissant sur la rive gauche du Tage, avait le dessein de l'entreprendre à la fin même de 1809, se croyant encore assez fort pour hasarder de s'éloigner au-delà de la Sierra-Morena, à 100 lieues de Madrid. Les troupes françaises réunies alors sous son commandement se composaient des 1er et 5me corps, sous les ordres des maréchaux

Victor et Mortier; du 4me et de la division de réserve, commandés respectivement par les généraux Sébastiani et Dessolles : il est vrai que pas un renfort sensible n'était venu de France depuis l'entrée de ces corps d'armée dans la péninsule un an auparavant; et nos pertes dans la campagne de 1809, si fertile en événements militaires de la plus haute importance, n'avaient pu être réparées. D'ailleurs, l'armée anglaise, bien que séparée entièrement à cette époque des Espagnols, et dans la même inaction que durant la marche des Espagnols sur Ocâna, était encore stationnée aux environs de Badajoz au nombre de 25,000 hommes. Observée seulement alors par le corps du général Reynier à peine de 12,000 baïonnettes, cette armée pouvait se porter sur les débouchés de la Sierra-Morena; ou plus facilement encore, manœuvrer dans la Manche et l'Estramadure sur le flanc droit de l'armée française, et faire échouer nos projets. Cette réunion de circonstances, et les mouvements inquiétants du duc del Parque vers Salamanque, qui avaient forcé de diriger la division Gazan tout entière au secours du général Kellermann, opposé sur ce point aux troupes ennemies, furent autant de motifs qui engagèrent le maréchal Soult à mûrir ses projets contre l'Andalousie, et à ajourner leur exécution.

La junte principale réunie à Cadix, jugeant du reste inévitable et prochaine l'invasion de l'Anda-

pour fortifier les défilés des montagnes, principalement ceux que franchit le grand chemin de Madrid à Séville, connus sous le nom de Despêna-Perros (*). Des coupures et des épaulements pratiqués en travers des contours sinueux de cette route, des fourneaux de mine disposés aussi sous les passages à franchir sur un intervalle de trois lieues, font juger aux Espagnols ce débouché inexpugnable. Afin d'ôter plus à droite aux Français la faculté d'éviter cet obstacle, en pénétrant dans l'Andalousie par la Basse-Estradamure et la route de Badajoz à Séville, l'ennemi couvre également cette route de retranchements et de coupures qui s'étendent, du village de Monasterio, en arrière, jusqu'au point de la Venta à six lieues de Séville. Ces ouvrages sont, ainsi que ceux de Despêna-Perros, armés d'une nombreuse artillerie, et confiés à la garde de 20,000 baïonnettes.

Cependant, l'état momentané d'attente et de repos de l'armée française dans les derniers jours de 1809, état qui, déjà, s'alliait mal avec le génie actif et le caractère impatient de son général en chef, devait incessamment avoir un terme. Les renforts

---

(*) *Écrase-chien :* nom qui a été donné à cette partie de la montagne, d'une fissure entre deux rochers énormes qui semblent avoir été séparés par un tremblement de terre.

annoncés de France, et provisoirement détournés de leur première destination pour s'opposer aux projets des Anglais sur les côtes de la Hollande et de la Belgique, avaient été, de nouveau, dirigés sur l'Espagne, quand l'expédition de ces insulaires dans l'île de Valcheren eut échoué. Badajoz et les bords de la Guadiana venaient aussi d'être abandonnés par lord Wellington (ce titre avait été concédé à sir Arthur Wellesley pour ses succès à Talavera); et ce général s'était porté, dans les premiers jours de 1810, vers la province de Beria, au nord du Portugal, pour couvrir les frontières de ce royaume, ainsi que les places de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida : ces points se trouvaient alors sans appui; et le succès remporté, le 28 octobre, par le général Kellermann à Alba-de-Tormès, succès qui, du reste, serait devenu plus décisif si celui-ci eût attendu le puissant renfort que lui amenait le général Gazan, avait dispersé les troupes du duc del Parque à qui leur garde était confiée. Cette double circonstance permettant au maréchal Soult de poursuivre avec activité ses projets sur l'Andalousie, l'armée cantonnée dans la Manche, et prête à agir vers le milieu de janvier, se rapproche du pied de la Sierra-Morena, et y prend position. Le 1er corps est établi, à l'extrême droite, à Almaden-de-Arrogue; des reconnaissances poussées en avant, sur Santa-Euphemia et Belalcazar, doivent même faire supposer aux Espagnols que le

détournée des positions de Despêna-Perros que les Espagnols continuent à juger inexpugnables. L'attaque de celles-ci est confiée au 5me corps et à la division de réserve, réunis à Santa-Cruz-de-Mudela, sur le grand chemin de Madrid à Séville. Le grand quartier-général s'établit aussi à Santa-Cruz, le 18, avec quelques troupes de la garde de Napoléon (Joseph) et la suite de ce prince.

Le 20 janvier, chaque corps d'armée ayant reçu l'ordre d'agir sur cette ligne qui laissait vingt lieues d'intervalle entre les deux extrémités, les divisions Gazan (2me ou 5me corps) et Dessolles, parties d'Elviso à l'entrée des défilés, marchent à l'attaque. Celle-ci suit l'ancien chemin par Puerto-del-Rey, culbute les troupes espagnoles, et force le passage presque sans perte. La brigade Brayer (division Gazan), dirigée vers les hauteurs à droite de Despêna-Perros, après une marche pénible sur des points presque inaccessibles, parvient à dominer et à tourner ensuite les positions de l'ennemi. L'autre brigade, commandée par le général Gazan en personne, agit à la gauche de la première, et sert à lier ces mouvements partiels avec celui des autres troupes du corps d'armée. La réunion de ces deux brigades,

en arrière des coupures et des retranchements des Espagnols, force ceux-ci à abandonner, sans les avoir pu défendre, leurs positions de Despêna-Perros et les ouvrages accumulés autour de ces points. A mesure que l'évacuation des lignes ennemies rend libre le grand chemin de Séville, le maréchal Mortier s'avance sur cette route à la tête de la division Girard, et suivi de batteries légères dirigées par le général Sénarmont. Plusieurs mines pratiquées pour enlever des portions de chemin dans les passages les plus resserrés entre les rochers, font alors explosion; mais leur effet devient presque nul, et la rapidité du mouvement de la colonne est peu arrêtée par ce nouvel obstacle. Le 5e corps poursuit l'ennemi, qui, voyant ses positions tournées, s'était mis dans une déroute complète; et nos troupes arrivent enfin, mais fort avant dans la nuit, à la Caroline, première ville d'Andalousie. La Caroline était alors la proie d'un violent incendie causé par l'embrasement d'un magasin de liquides au moment où l'ennemi abandonnait ce point avec la plus grande précipitation; les Français donnent leurs soins à arrêter les progrès des flammes, et préservent la Caroline d'une entière destruction.

Le lendemain 21, l'avant-garde de cette même colonne du centre traverse Baylen, arrive à Andujar, et s'empare du pont sur le Guadalquivir. Le maréchal Victor s'était aussi porté par la droite sur ce

même point, après avoir repoussé les troupes espagnoles opposées au 1er corps aux environs de Belalcazar : Andujar avait même été d'avance désigné au maréchal pour s'y réunir à la colonne du centre, en descendant dans la plaine sur Torre-Campo et Montoro; et ce mouvement exécuté avec précision n'avait pas médiocrement contribué à l'abandon des défilés de Despêna-Perros par l'ennemi. La résistance faite au général Sébastiani à notre extrême gauche, présente plus d'opiniâtreté : les Espagnols se fiant aux retranchements du centre, avaient porté leur attention sur la droite pour couvrir les frontières de Jaen. Toutefois le général Sébastiani enlève, dans la journée du 20, les positions de Venta-Nueva, de Venta-Quemada, et le col de San-Estevan. Il fait aux Espagnols un très-grand nombre de prisonniers dans cette attaque, et précipite l'ennemi dans les vallées au sud des points abandonnés. Instruit, le lendemain, que le général espagnol, marquis d'Elvadillo, qui lui est opposé, a rallié sa troupe et pris position à Arquillos, derrière le Guadalen, Sébastiani marche de nouveau à l'ennemi, le culbute et se rend maître, en avant de Baesa et d'Ubeda, des ponts sur le Guadalquivir, au moment où, avec un égal succès, les colonnes du centre et de la droite atteignent ce même fleuve.

Les combats des 20 et 21 janvier avaient livré à l'armée française, sur tous les points d'attaque et

presque sans perte, les débouchés de la Sierra-Morena et les têtes des ponts sur le Guadalquivir; 6,000 prisonniers et 25 pièces de canon étaient aussi les trophées de ces deux journées. La marche de nos troupes jusqu'à la fin du mois n'est qu'une suite, sinon rapide, du moins constante de succès. Le général en chef espagnol Ariezaga, chassé, avec perte d'hommes et de 40 canons, des positions de Jaen qu'il veut défendre, est encore moins heureux à Alcala-la-Real : battus par le général Sébastiani, les débris de l'armée espagnole qui, alors, consistaient principalement en cavalerie, sont jetés à gauche sur les frontières de Murcie. Ariezaga laisse de la sorte, sans défense, la route de Grenade et cette capitale; les Français y entrent sans obstacle le 28 au soir. La veille, les 1er et 5me corps étaient maîtres de Cordoue. Le maréchal Victor marche sans délai sur Carmona, où le duc d'Albuquerque, en position avec des troupes réunies à la hâte en Estramadure, paraissait vouloir défendre les approches de Séville, située à six lieues en arrière de Carmona. Mais à l'arrivée des Français, ce général abandonne son projet et se dirige, par le chemin le plus direct, sur l'île de Léon et Cadix.

Le maréchal que nous venons de nommer, n'ayant plus d'entraves pour marcher sur Séville, se présente le 29 devant cette capitale. Abandonnée par la junte et l'armée, partie de la population de cette vaste

elle alors dans un état de fermentation et de désordre, présage des plus grands malheurs, avait conçu le projet intempestif d'une résistance opiniâtre. Des retranchements en terre étaient même élevés sur l'avenue de Carmona, et armés d'artillerie. Une poignée de furieux parcourant la ville avec des cris forcenés, appellent les habitants à sa défense, et des coups de canon sont même tirés sur des officiers français qui s'avancent en parlementaires. Les funestes suites de cette injuste agression sont, du reste, promptement prévenues par l'autorité et la partie saine des citoyens : ceux-ci, imposant silence à la populace, se rendent à la sommation que leur adresse le maréchal Victor : Séville ouvre ses portes, et reçoit les Français le 31 janvier; le grand quartier-général est établi le même jour dans la place, et Napoléon (Joseph) y fait son entrée à 4 heures du soir.

L'armée française avait mis 10 jours entiers pour franchir une distance de trente lieues d'Andujar à Séville : perte de temps irréparable au moment où des opérations, couronnées jusque-là d'un plein succès, exigeaient une grande rapidité de mouvements pour obtenir le résultat le plus précieux de la campagne, la possession de Cadix. Mais le 1er corps, chargé par Napoléon (Joseph) de soumettre Séville, perd deux jours devant cette place, dont la reddition, regardée comme certaine, pouvait, sans nul

danger, être laissée aux troupes du 5me corps alors à Ecija. Le duc d'Albuquerque met la lenteur du 1er corps à profit : il se replie avec la plus grande célérité, le 29, de Carmona, par Utrera et Arcos, sur Xerès et Cadix, et rentre dans cette place le 4 février, avec ce qui lui reste de troupes. Le maréchal Victor qui, en suivant sans désemparer la trace des Espagnols, aurait pénétré pêle-mêle avec eux dans Cadix, ne peut se présenter devant l'île de Léon, au sud-ouest de laquelle la ville est située, que le 5 : douze heures après que l'île, livrée aux troupes du duc d'Albuquerque, a été séparée du continent par la rupture du pont de Suaso sur le canal Santi-Petri, et rendue de la sorte inattaquable du côté de terre. Une sommation adressée, le 10 février, de Chiclana, au général espagnol, par le maréchal Soult, n'était plus admissible : Cadix avait pris alors ses mesures de défense; et la réponse du duc d'Albuquerque, dictée par la garantie qu'il retire de sa nouvelle position, ne sert qu'à augmenter nos regrets d'avoir laissé échapper une occasion, la seule opportune, pour terminer la conquête de l'Andalousie par la prise de Cadix.

Le général Sébastiani, plus heureux dans ses opérations du royaume de Grenade, s'empare, le 5 février, de Malaga, après une action assez vive entre l'ennemi et l'avant-garde française commandée par le général Michaud, qui pénètre dans la place

circonstance fait négliger l'évacuation, favorisée par la mer, d'un matériel considérable et de vastes approvisionnements, qui tombent entre nos mains. Le maréchal Mortier laisse une brigade d'infanterie à Séville; quatre autres, dont une de cavalerie, se portent en reconnaissance avec lui sur la forte place de Badajoz, capitale de l'Estramadure et frontière du Portugal. Mortier était, le 9 février, à Zafra, et le 12 devant Badajoz, en contact avec le corps du général Reynier, resté déjà depuis plusieurs mois en observation aux environs de cette place. Le gouverneur de Badajoz est sommé de se rendre; sur sa réponse négative, les Français, ayant reconnu l'impossibilité d'occuper la place sans un siége en règle, se replient, par Los-Santos, sur Llerena, où Mortier établit provisoirement son quartier-général.

La défaite des Espagnols dans les défilés de la Sierra-Morena, dont la défense semblait devoir préserver l'Andalousie d'un envahissement, et la prise de possession de cette province, n'avaient coûté à l'armée française que de faibles sacrifices. Les 20,000 Espagnols en ligne, le 20 janvier, sur la montagne Noire se trouvaient, au contraire, dans une entière dispersion : 6,000 avaient été pris; 600 bouches à feu de tout calibre, des munitions, des approvi-

sionnements considérables étaient tombés aussi en notre pouvoir, avec les places de Jaen, Grenade, Malaga, Cordoue, Séville, ou dans les retranchements abandonnés par l'ennemi et sur les routes. Ces rapides succès, l'accueil fait à nos troupes à leur passage, la confiance vraie ou factice que nous témoignait l'habitant, et son désir assez hautement manifesté de repos : tout dans ce début de campagne peut nous faire espérer la prochaine pacification du pays que nous venions de conquérir.

Émerveillée de voir le calme accompagner sa présence, et l'indigène accourir pour la première fois au-devant d'elle, l'armée fut prompte à se laisser séduire par la flatteuse illusion d'occuper enfin un pays tranquille et soumis. Le contraste des plaines desséchées et des coteaux incultes de la Manche, et des aspérités sauvages de la Sierra-Morena, avec les bords du Guadalquivir, du Xenil, du Guadalete, n'était pas aussi médiocrement favorable aux lieux que nous allions habiter. Une culture nouvelle et remarquable par la variété de ses produits; des changements brusques et heurtés, quoique toujours pittoresques, dans le paysage; un beau climat; mais avant tout des mœurs plus douces, plus sociables que dans le reste de l'Espagne, assignaient déjà dans notre esprit à l'Andalousie le rang qu'elle avait droit d'y occuper. L'armée paya son premier tribut d'hommages, le jour même où franchissant

les défilés des montagnes sur les traces des Espagnols dispersés, elle eut le double contentement de remporter une victoire signalée, et de s'élancer dans une contrée célèbre, le plus digne prix de nos efforts. Parvenus, dans cette journée, jusqu'à la Caroline, première et intéressante colonie au pied du revers méridional des montagnes, nous admirâmes ce que la patience, le travail, l'industrie, encouragés et guidés par le génie, peuvent obtenir. La mémoire du grand et malheureux Olavidez, qui peupla ces points auparavant déserts et entièrement sauvages, repaire de bêtes fauves et de bandits, semblait animer tout ce qui nous entourait. Quelques vieillards restés encore debout à la Caroline, ensuite à la Carlotta et à la Louisiana, au milieu des premières familles éteintes, que ce bienfaiteur de l'humanité y avait attirées des divers points de l'Europe, nous entretenaient de lui : nous pûmes célébrer alors ses mémorables travaux dans des idiomes qui, rappelant notre chère patrie, ou les lieux que nous avions long-temps habités, et tout récemment encore parcourus dans le Nord, venaient frapper notre oreille avec délice et retentissaient au fond de nos cœurs.

Cette coïncidence de langage et d'anciennes habitudes créait quelques rapprochements entre le soldat français et l'habitant, et leurs relations réciproques devenaient promptes et faciles. Le carac-

tère de l'Andalous porte du reste quelques nuances qui le distinguent de l'Espagnol des autres provinces. Ce caractère offre un mélange remarquable de la gravité castillane, élément fixe du génie de la nation, et de l'antique courtoisie et de l'urbanité des Maures, anciens possesseurs de ces contrées. En outre, l'élévation de la température, et la faculté d'obtenir de la terre sans fatigues des produits abondants et variés, tiennent l'Andalous dans un état naturel de calme ou plutôt d'indolence, et le rendent bien moins propre aux fatigues de la guerre, que l'Espagnol de la Catalogne, de la Biscaye et de l'Aragon. Ces motifs, et l'aisance dont jouissaient à cette époque les villes et même les campagnes de l'Andalousie, attachaient d'ordinaire l'habitant à sa demeure. Satisfaite alors de trouver dans ses nouveaux hôtes des formes douces et prévenantes, l'armée se préservait entièrement du désordre que l'oubli de la discipline amenait trop souvent sur ses traces, et dont pouvaient être difficilement garantis les lieux abandonnés par leur population et laissés à la merci du premier venu.

Chemin faisant, nous ne pûmes voir sans gémir la position formidable dans laquelle un général français réputé jusque-là par son habileté, s'était laissé prévenir, et après un combat long et meurtrier, avait été forcé de courber son front devant l'ennemi et de jeter toute sa division dans les fers. L'armée

retrouve quatre lieues plus loin les bords du Guadalquivir, et salue ce fleuve si célèbre dans l'antiquité, sous le nom de Betis (2). A cette vue, la série des peuples qui depuis 25 siècles se sont disputé le sol que baignent ses eaux, vient se présenter à notre esprit. Les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains, les Barbares du Bas-Empire, les Arabes ont successivement disparu de cette terre ; mais les trois derniers peuples y vivent encore par quelques ouvages : monuments impérissables, qui attestent la puissance et le génie de leurs fondateurs. Nos yeux sont frappés à chaque pas de ce spectacle. Nous recherchons aussi avec avidité le berceau des hommes qui donnèrent à Rome des chefs célèbres et d'immortels écrivains. Les théâtres de ces batailles, où le parti de Pompée succomba sous la fortune de César, où plus tard les Maures et les chrétiens se disputèrent à différentes époques le sceptre des Espagnes, fixent à leur tour nos regards. Quelques-uns de ces lieux sont encore debout et même florissants. D'autres ne présentent que de vastes ruines méconnues et méprisées par les colons actuels et vouées par eux à l'oubli.

Jaloux cependant de mettre à profit ce premier moment de dispositions favorables, ou plutôt de stupeur des Andalous, le maréchal Soult s'empresse d'organiser le système militaire et administratif des riches provinces où il allait presque com-

mander en souverain. La réunion des troupes situées au-delà de la Sierra-Morena, prend le nom d'armée du Midi en Espagne. Le 1er corps, composé des divisions Leval, Ruffin, Villatte, et de la division de dragons de réserve du général Latour-Maubourg, reste sur les parages voisins de Cadix, et doit s'occuper sans délai du blocus continental de cette place; le quartier-général du maréchal Victor est établi à Sainte-Marie. Le général Sébastiani, avec le 4me corps, formé d'une division du grand-duché de Varsovie, d'une brigade d'infanterie française, et de trois brigades de cavalerie, continue ses progrès dans le royaume de Grenade. La division Dessolles, réunie autour de Cordoue et de Jaen, est chargée du maintien de la tranquillité dans les provinces de ce nom, et d'établir des points de contact avec l'armée du Midi et celle du Centre, cantonnée dans la Manche et la Nouvelle-Castille. Le 5me corps aux ordres du maréchal Mortier, composé des divisions Girard et Gazan, et d'une brigade de cavalerie légère commandée par le général Beauregard, fournit, comme par le passé, deux régiments pour garder Séville; le surplus doit couvrir les approches de cette capitale du côté de l'Estramadure, et tenir en respect les troupes ennemies encore stationnées dans cette province. Le grand quartier-général continue aussi d'occuper Séville, où il était établi depuis le 21 janvier.

L'armée du Midi, forte de 30,000 hommes des différentes armes, se trouvait dans la position la plus favorable pour s'affermir en Andalousie, immédiatement après l'occupation de cette contrée. Plus d'ennemis à combattre à cette époque, puisque, des 20,000 hommes qui nous avaient disputé le passage de la Sierra-Morena, partie était détruite, partie errait en bandes encore dispersées dans les montages de Jaen, de Grenade et d'Estramadure. L'armée anglo-portugaise, dont la présence sur la Guadiana inférieure aurait pu causer une juste inquiétude, était d'ailleurs, comme il a été dit, rentrée en Portugal dans les premiers jours de janvier : elle couvrait alors, à la frontière opposée, les places de Rodrigo et d'Almeida, et allait, trois mois après, faire face aux 2me, 6me et 8me corps réunis sous les ordres du maréchal Masséna, en une seule armée, dite du Portugal. La plupart des cantons de l'Andalousie, riches en productions variées, mais donnant surtout avec profusion les objets de première nécessité, n'eurent aucune peine à verser sur-le-champ la denrée requise; et de vastes approvisionnements, créés par les chefs d'administration de l'armée, pourvurent à la subsistance des hommes et des chevaux. Les autres branches de cette administration relatives aux besoins exigés par nos établissements, s'organisent aussi avec promptitude. Les caisses, vides jusqu'alors, reçoivent le pro-

duit de fortes contributions, et celles-ci se paient sans trop de difficulté, dans des provinces où l'importation du numéraire d'outre-mer a toujours été des plus actives. Ces fonds furent principalement consacrés aux dépenses générales de l'administration, aux constructions, aux fonderies, et servirent aussi à payer aux troupes un à-compte sur leur solde, qui à notre entrée en Andalousie éprouvait treize mois de retard.

Les moyens de restaurer le matériel d'artillerie de l'armée, d'en créer ensuite un nouveau, existaient dans Séville, qui possède les plus beaux établissements de cette arme en Espagne. Sa belle fonderie, son arsenal de construction, avaient éprouvé peu de dégâts dans la tourmente politique qui précéda de quelques jours notre entrée dans cette capitale. L'approvisionnement considérable trouvé dans la place, en bouches à feu, projectiles, bois, métaux, mis sur-le-champ en œuvre sous la direction du général Sénarmont, devint de la plus grande utilité pour les projets ultérieurs. La boue desséchée et la poussière recueillie sur les voies publiques, sous ce climat particulier de l'Andalousie, donnèrent, après les opérations préparatoires, une récolte de salpêtre dont la richesse n'était point à négliger. La propriété remarquable des eaux du Rio-Tinto qui coule à quelques lieues de Séville, de transformer en cuivre le fer que l'on y plonge (3), as-

suant une réserve du premier de ces métaux pour les besoins à venir. L'exploitation des mines de plomb de Linarez à six lieues de Jaen, est aussi remise en activité : ses produits excédant même la quantité nécessaire à la consommation de l'armée, une partie fut plus tard employée à approvisionner des corsaires de notre nation, ainsi que les bâtiments anglo-américains, alliés du pavillon français, qui vinrent, en échange d'autres objets, la charger au port de Malaga. L'importante conquête de l'Andalousie fournit enfin, sur les lieux mêmes, au général en chef, les moyens d'imprimer une forte impulsion à toutes les branches administratives de son armée, et de donner à ses établissements une organisation solide et durable.

Son attention se porta aussi sur Cadix ; mais, comme on l'a vu, après un retard de douze heures, et lorsque la rupture du pont de Suaso avait fermé aux Français l'entrée de l'île de Léon. La construction de plusieurs lignes de batterie, en arrière du point dit la Cortadura (la Coupure), sur la chaussée qui joint l'île à Cadix, avait, depuis, entièrement séparé cette place du continent et même de l'île. Le maréchal Victor, libre cependant d'établir, dès le 6 février, les trois divisions du 1er corps sur les points littoraux les plus importants depuis San-Lucar-de-Barrameda à l'embouchure du Guadalquivir, jusqu'au château de Santi-Petri à la pointe de Léon,

occupa Rota, Sainte-Marie, Puerto-Real, Xerès, Chiclana. Cette ligne fut couverte à l'est par la division de dragons de réserve, le 5me de chasseurs à cheval et deux bataillons d'infanterie, sous les ordres du général Latour-Maubourg (*). Celui-ci porta son quartier-général à Medina-Sidonia, et gardait de ce point les débouchés des montagnes de Ronda; sa gauche, appuyée au Guadalete; sa droite, à la mer; ses avant-postes, placés à Alcala-de-Los-Gazalès. Les forts déjà établis sur la côte, principalement à l'embouchure du Guadalquivir et des rivières de San-Pedro et Santi-Petri, sont remis en état et armés. D'autres batteries, construites sans délai sur plusieurs points intermédiaires, reçoivent aussi du canon de gros calibre. Les postes les plus importants de cette ligne, qui ne compte pas moins de dix lieues d'étendue, étaient le fort Sainte-Catherine, placé en face et au nord de Cadix, à une distance de 2,500 toises des glacis, et battant l'entrée de la première baie; le fortin de Lafaga, qui couvre Sainte-Marie; le fort Louis et le Trocadero. Ces batteries fermèrent bientôt aux bâtiments ennemis l'accès de l'arsenal de constructions maritimes, appelé la Carraca, au nord de l'île de Léon. Les bâtiments ne purent aussi, depuis, s'approcher impunément de la plage adjacente à Sainte-Marie et à

(*) Aujourd'hui pair de France, et naguère ministre de la guerre.

blissements d'artillerie et de subsistances du 1 corps. Trois cents bouches à feu composaient l'armement de cette immense ligne de batteries.

Plusieurs motifs d'une grande importance avaient décidé le maréchal Soult à entreprendre le demi-blocus de Cadix qui a trouvé de si nombreux contradicteurs. Il avait en vue, dans cette opération, de préserver la partie de côte occupée par le 1er corps de tout débarquement des nombreuses troupes renfermées dans la place. Il veut aussi détruire la contrebande, d'ordinaire très-active sur ces parages, empêcher l'exportation des vins et autres objets destinés à la garnison, et la priver d'eau douce, auparavant fournie à Cadix par la fontaine de l'Agueda, située dans Sainte-Marie même. Le général en chef a encore pour but d'inquiéter la navigation des bâtiments ennemis dans les deux baies, de couper en entier leurs communications avec les ateliers de radoub de l'île de Léon, et de faciliter la capture de ceux qui pourront échouer sur la côte. Il espère enfin tourmenter la nombreuse population de Cadix par une nuée de feux verticaux, et avancer peut-être la reddition de la place à la suite d'un bombardement destructeur.

Ce dernier résultat, le plus important de tous, ne pouvait alors être obtenu; les Français n'étant pas encore maîtres des points de la côte les plus rappro-

chés de Cadix, et par suite les plus favorables à l'établissement des batteries de mortiers destinés au bombardement. Ces considérations rendent indispensable l'attaque du château de Matagorda, situé à la pointe la plus méridionale de la terre-ferme au nord-ouest de Cadix, et alors gardé par les Anglais. Ce fort, attaqué le 11 avril, et réduit en un monceau de ruines après avoir essuyé le feu de 10,000 coups de canon, est évacué, le 23, par ses défenseurs. Toutefois Matagorda se trouve battu avec trop d'avantage par les batteries du fort Puntalès, construit sur la plage opposée, et séparé seulement du premier par un canal de 500 toises de large : le premier ne peut rester armé pour ce motif; mais il continue à recevoir, toutes les nuits, un poste d'infanterie française. La possession de Matagorda rend de suite accessible la partie méridionale du Trocadero à l'est de ce château, et favorise la mise en batterie des énormes bouches à feu, dites *obusiers-canons*, ou à *la Villantrois*, du nom de leur inventeur. Ces pièces, destinées à lancer des bombes dans l'intérieur de Cadix et sur la plage adjacente, finirent, en effet, après de nombreux essais, par y causer du ravage.

Deux événements remarquables signalèrent l'arrivée du 1er corps, et suffisent pour justifier les travaux exécutés sur la côte en face de Cadix. Du 7 au 10 mars, 4 vaisseaux de ligne et environ 80 bâtiments marchands, chargés d'approvisionnements

pointe orientale de la première baie. Cinquante, dont un vaisseau, restent en notre pouvoir avec leur cargaison; 600 Anglais, que l'on parvient à sauver parmi plusieurs milliers de naufragés luttant contre les vagues, sont aussi déclarés prisonniers de guerre. L'ennemi incendie lui-même deux de ses vaisseaux. Un petit nombre de bâtiments, disputés à nos batteries par les canonnières et les péniches accourues de Cadix, rentrèrent en rade, mais dans un état de délabrement absolu. Une partie des prises, qui consistaient principalement en produits manufacturés anglais, tomba entre les mains des troupes du 1er corps, ou plutôt des chefs militaires qui les commandaient sur les divers points de la côte. Une partie, néanmoins, fut consacrée à l'habillement de ces troupes; une autre fut destinée au service de l'artillerie; une petite quantité, enfin, pour se conformer aux volontés du chef de l'état, fut livrée aux flammes avec une certaine ostentation : mais cette mesure illusoire ne s'exerça que sur les objets les plus insignifiants.

La prise de Matagorda et l'occupation du Trocadero amenèrent un événement glorieux par l'audacieuse intrépidité que les Français eurent occasion d'y déployer. Plusieurs milliers de nos prisonniers,

trompés dans la promesse de retour en France, faite par Reding lors de la capitulation du général Dupont, le 19 juillet 1808, à Baylen, étaient, depuis cette époque, déposés sur des pontons, en rade devant Cadix ou dans le canal, entre Puntalès et Matagorda, qui sépare la grande de la petite baie. Les mauvais traitements éprouvés de la part de leurs implacables ennemis, les souffrances occasionées par les privations, prolongées quelquefois durant plusieurs jours, de vivres et d'eau, jetaient ces malheureux détenus dans le plus horrible état. Un projet d'évasion, favorisé par le voisinage et la prise de Matagorda, avait été conçu et préparé en silence. Mais le dernier supplice subi jusque-là par quelques Français qui avaient individuellement tenté de recouvrer leur liberté, et les dangers insurmontables au premier aperçu, à cause de la proximité de l'escadre ennemie et des nombreuses batteries de Puntalès, paralysèrent l'ardeur des prisonniers au moment de l'exécution. Un seul ponton, *la Vieille-Castille*, en rade à côté du vaisseau amiral à un quart de lieue de Cadix et à 2,000 toises à peu près de la côte occupée par les Français, profite, le 15 mai, d'un vent fort du sud-ouest et d'une grosse mer, ainsi que de l'éloignement momentané de l'escadre, alors rapprochée de Cadix. Les Français coupent les câbles à 8 heures du soir, tombent sur la garnison composée de 16 hommes, la renferment à la cale, et s'em-

main des boulets et des gueuses sur les embarcations ennemies qui les suivent, ils parviennent à s'éloigner.

Cependant, le ponton est habilement manœuvré par des marins de la garde impériale qui font partie de l'équipage; les hamacs et les couvertures servent de voiles, et le maintiennent contre le courant. Le vaisseau conduit par le capitaine de frégate Doria, tandis que le colonel Buquet, du 75me de ligne, commande la troupe à son bord, vient enfin échouer sur la côte au nord-ouest de Matagorda. Les postes français sont prévenus de l'événement par le chef d'escadron Fanrax du 10me de dragons, qui atteint la terre à la nage, et revient, avec un égal dévouement, ranimer à bord l'équipage de la *Vieille-Castille* par l'espoir d'un prompt secours. Le 16, à 4 heures du matin, l'opération du sauvetage commence et se poursuit jusqu'à midi, sous les yeux des généraux Leval, Ruffin et d'Aboville, protégée par tous les postes environnants, et au moyen d'embarcations manœuvrées avec autant d'activité que de bravoure par les pontonniers du 1er corps. Après huit heures de travail, au milieu du feu le plus actif de Puntalès et des bordées des canonnières et des bombardes ennemies, l'équipage du ponton, qui consiste en 1,500 Français, dont 600 officiers, était sauvé. Un instant après, le vaisseau, préservé déjà trois fois

de l'incendie, reçoit sur le pont une bombe lancée par les batteries de Puntalès, et devient bientôt la proie des flammes.

Cependant la pacification de l'Andalousie, que les gouverneurs de ces provinces s'étaient trop empressés sur leurs rapports de présenter comme assurée, donnait, il est vrai, des résultats satisfaisants dans les villes principales et les campagnes adjacentes; mais les hautes chaînes qui, à l'est, séparent Grenade et Jaen de Murcie, devenues la retraite des débris de l'armée battue sur la Sierra-Morena, n'attendaient qu'une occasion favorable de s'insurger, et étaient maintenues dans un état constant d'agitation par le général Blacke, retiré dans cette dernière province. A l'ouest, la Basse-Estramadure, occupée par les troupes du marquis de la Romana, allait devenir aussi le théâtre d'une guerre de partisans des plus actives. Ces opérations, qui absorbèrent les dix derniers mois de 1810, ne présentent qu'une longue suite de combats partiels et peu remarquables par eux-mêmes : ayant toutefois contribué à signaler la bravoure des troupes de l'armée du Midi, et l'activité de ses généraux, ils ne peuvent être passés sous silence; leur récit présentera d'ailleurs un tableau fidèle du caractère d'opérations qui occupèrent nos troupes durant la majeure partie des six années de guerre de la péninsule.

Le mois de février fut tranquille dans la Haute-

sa position topographique, à une pacification générale; mais, en mars, une violente insurrection éclate dans les montagnes dites Alpujarras, branche de la Sierra-Morena, et qui suivant au sud de Grenade le rivage de la mer, vont se terminer à l'Océan au pied de Gibraltar. Le général Blacke n'eut point de peine, de Murcie où il s'était retiré, pour soulever cette population : soit que le système des colonnes mobiles employé par les généraux du 4e corps, dans la rentrée des contributions et des subsistances, presque toujours accompagné de violence et de désordre, commençât à exaspérer l'habitant, ou que ces montagnards, de tout temps insoumis et habitués, en se livrant à la contrebande la plus active, à secouer le joug d'une autorité quelconque, fussent déjà fatigués de celle que les Français prétendaient exercer sur eux. La retraite ordinaire de ces contrebandiers étaient les hautes chaînes qui environnent Ronda. Le 2e de hussards et 400 voltigeurs, assaillis par une nuée de partisans, venaient d'abandonner ce poste, tandis que le général Blacke, faisant déboucher une colonne par Almeria, sur les points littoraux d'Adra et de Motril, forçait aussi un bataillon français à se replier de ce dernier point sur Velez-Malaga. Napoléon (Joseph) et le maréchal Soult se trouvaient alors à Grenade. Celui-ci ordonne de promptes mesures pour mettre

un terme à cette agression. Le général Peyremond part de Malaga, avec trois bataillons qui composent la garnison de cette place : rejoint par la colonne qui vient d'évacuer Ronda, il se porte brusquement sur ce dernier poste. Ronda venait d'être abandonnée par les montagnards à l'approche des Français, et ceux-ci y rentrent le 21 mars sans obstacle.

Pendant que l'ordre est rétabli dans la Sierra de Ronda, le général Liger-Bélair marche directement de Grenade à Orgiva, sur la colonne dirigée par Blacke contre Velez-Malaga. Le général Godinot menace aussi les derrières de cette colonne, et se porte par Guadix et Ohanès sur Almeria. L'ennemi évite, par une prompte dispersion, d'être entièrement coupé, et la tranquillité est de suite ramenée sur ces points. Les projets des Espagnols venaient d'échouer aussi dans les montagnes de Jaën, aux sources du Guadalquivir; 1000 hommes et 100 chevaux, envoyés à Ubeda par le général Dessolles, atteignent, sous les ordres du chef de bataillon Grautner, du 55e de ligne, l'ennemi à Torreperojil, entre Ubeda et Casorla. Les Français, attaqués d'abord par les Espagnols, prennent le lendemain l'offensive, et mettent ceux-ci dans une déroute complète.

L'occasion d'éprouver la sincérité des protestations adressées avec quelque chaleur à Napoléon (Joseph), par les habitants des principales cités du royaume de Grenade, s'était présentée le jour où

liers d'insurgés s'y précipitèrent alors des montagnes environnantes, et, pendant deux jours qu'elle se trouva dégarnie de troupes françaises, s'y conduisirent en maîtres : des excès furent même commis sous les propres yeux des habitants, restés muets et saisis d'effroi. L'adjudant-commandant Berton, quoiqu'en nombre inférieur à l'ennemi, marche cependant sur Malaga, bat les Espagnols, le 20 mars, et rétablit la garnison dans la place. Napoléon (Joseph), alors à Grenade, à portée de suivre les événements de Malaga, ne douta plus alors de la faible garantie offerte par les protestations des principaux Andalous, depuis notre entrée au sein de leurs provinces : suffisamment éclairé par la conduite des habitants de Malaga dans cette occasion, ce prince reprend peu de jours après le chemin de Madrid.

Le marquis de la Romana avait quitté, à la fin de 1809, son armée de Galice pour se rendre à Séville. Ce général, auquel on attribue l'idée première de l'organisation des guerillas, qui ont joué le rôle le plus actif durant les six années de guerre de la péninsule, peu favorisé par la fortune dans ses opérations du nord de l'Espagne, s'était rendu à Badajoz au commencement de 1810, investi par la

junte du titre de capitaine-général de l'Estramadure, pour introduire dans cette province son système d'opérations, et tenter de nouveau le sort des armes. Le 19 février, peu de jours après que le maréchal Mortier eut poussé une première reconnaissance sur Badajoz, la brigade de cavalerie légère du général Beauregard, surprise à deux heures du matin dans le village de Valverde, à trois lieues au sud de cette place, eut peine à triompher d'une position aussi critique. Cette troupe évita toutefois, sans de trop grandes pertes, un échec imminent, et parvint, après avoir essuyé une vive fusillade dans les rues même de Valverde, à se replier sur Santa-Marta; mais le général Beauregard, officier d'une haute distinction, venait de périr dans ce combat nocturne, et sa perte excita des regrets universels. Mortier, qui avait porté son quartier-général à Zafra, dans les premiers jours de mars, envoya le colonel Munier dissiper un premier attroupement, formé à six lieues sur la droite, à Xerès-de-los-Cavalleros. Le premier, entouré quelques jours après par de nombreux rassemblements, et inquiet pour ses communications avec le grand quartier-général, se replia avec son corps d'armée, et vint l'établir en arrière de Ronquillos, à six lieues au nord de Séville : le maréchal se rend ensuite individuellement dans cette capitale pour y prendre quelque repos.

campagne, avec les partis espagnols réunis autour de Ronda et dans les montagnes frontières d'Andalousie. Les premiers avaient une organisation régulière, et des forces suffisantes pour devenir aussi agresseurs. Le général Ballesteros, l'un des lieutenants de la Romana, à la tête d'une forte colonne d'infanterie, de 600 chevaux et de quelques pièces de canon, avait suivi le 5e corps dans sa retraite de Zafra. Il attaqua, le 5 mars à quatre heures de l'après-midi, la division Gazan, dans son camp de Ronquillos. La nuit sépara les combattants; mais le lendemain matin au point du jour, l'avant-garde ennemie, abordée avec vigueur et culbutée par les Français, jette le désordre dans le reste de la colonne. Ballesteros, après une perte de 400 hommes pris ou tués, se replie sur Cala et Aracena, et va chercher un abri dans les montagnes presque inaccessibles qui avoisinent ces points.

Mortier, suivi de la division Girard, marche sans délai à la poursuite des Espagnols : un premier engagement a lieu à Aracena, et le général Girard donne l'ordre aux compagnies d'élite du 28e d'infanterie légère d'attaquer l'ennemi, qui occupe une position élevée et d'un accès difficile à droite de cette ville. L'ordre s'exécute avec la plus grande bravoure, et l'ennemi est débusqué du poste; mais

ce succès coûte une perte de 120 hommes au 28e léger. Le 15 avril suivant, au passage du Rio-Tinto, à Zalamea-la-Real, la colonne de Ballesteros éprouve un second échec; quoique placée sur des points hérissés de rochers, elle est fortement repoussée. Les Espagnols gagnent en désordre, après ce combat, la Guadiana inférieure et les frontières du Portugal. Le prince d'Aremberg, colonel du 27e de chasseurs à cheval, avait déjà, à cette époque, attaqué deux fois avec succès l'ennemi, débarqué à Huelba et à Moguer. Il était rentré victorieux dans ces deux petits ports, qui placés en regard l'un de l'autre à l'embouchure du Rio-Tinto et de l'Odiel, à douze lieues à l'ouest de Séville, sont favorables à l'embarquement et à l'exportation des subsistances destinées à la garnison de Cadix.

Cependant de nouveaux rassemblements stationnés, dans le mois de juin, sur les frontières de Murcie, en avant de Basa, exigent encore la présence des généraux Bélair et Peyremond, à Velez-Rubio sur le Guadalentin, et à Huescar : ceux-ci dissipent promptement l'ennemi, et paraissent satisfaits de la conduite tenue par les habitants dans cette circonstance. Le général Rey n'a pas moins de bonheur sur les montagnes de Ronda, contre d'autres rassemblements : il les attaque, le 15 juillet, et les disperse. Des troupes, débarquées à Algésiras dans le dessein de seconder les montagnards,

sont aussi battues et rejetées sur Estipona où elles se rembarquent. En Estramadure, à Los-Santos, un bataillon du 5e corps résiste, dans la nuit du 22 au 23 juin, à 1800 hommes de la division de Mendizabal : ce poste, resté aux Français, sert, comme par le passé, à rattacher les cantonnements du maréchal Mortier aux points occupés par les troupes du général Reynier sur la Guadiana.

Celui-ci ayant reçu l'ordre d'amener le 2e corps à Salamanque, pour s'y réunir aux 6e et 8e, et former ensemble la nouvelle armée du Portugal, sous le commandement du maréchal Masséna; Reynier, disons-nous, avant de quitter l'Estramadure, dirige une forte colonne, commandée par le général Merle, de Feria sur Xerès-de-los-Cavalleros, que les Espagnols occupaient alors au nombre de 8000 hommes. Ce dernier rencontre l'ennemi, le 6 juillet, à moitié distance de Xerès à Salvatiera, et culbute l'avant-garde dans trois positions différentes. Les Espagnols, qui ont réuni toutes leurs troupes sur les hauteurs à droite de Xerès, sont abordés à la baïonnette par les 2e et 4e d'infanterie légère, et rejetés sur les revers des sommités. Attaqués de nouveau, leur mouvement devient une déroute complète. Ils essaient encore de tenir, formés en carré, près du pont en arrière de Xerès, sur l'Ardilla; mais les dragons du général Marizi les refoulent jusqu'au pied des hautes montagnes voisines, dans lesquelles l'ennemi s'en-

fonce, après avoir laissé plus de 1000 hommes tués ou blessés dans les dernières rencontres.

Le départ du général Reynier pour Salamanque, après le succès de Xerès, parut à la Romana favorable pour réunir de nouveau ses troupes dispersées en Estramadure, et tenter une incursion sur l'Andalousie : 10,000 hommes et 900 chevaux, formés des régiments battus dans les actions précédentes, ou puisés dans les garnisons de Badajoz, Elvas et Campo-Mayor, s'étaient portés, le 11 août, à Bienvenida, sur les ordres de Ballesteros. Le général Girard, alors à Llerena avec sa division, marche rapidement sur Villa-Garcia, dans le dessein de manœuvrer par la droite des Espagnols. La brigade Chauvel doit déborder leur gauche; le général Girard, avec quelques troupes de réserve, attaquera le centre; la brigade Brayer est chargée d'observer leur droite. La cavalerie ennemie vient un instant mettre obstacle aux mouvements du général Chauvel; mais elle est culbutée, et les Français, poursuivant leur marche, enlèvent la gauche de la position. Le général Brayer (*) prend alors lui-même l'offensive : après avoir chassé les Espagnols du plateau où leur droite est appuyée, il rejoint la brigade Chauvel et complète la victoire. L'ennemi, mis en désordre, est poursuivi par le 21e de chasseurs à

(*) Aujourd'hui lieutenant-général.

tagnes de Calera, et va se perdre dans leurs défilés. Ce combat, glorieux pour la 1re division du 5e corps, coûta à l'ennemi 1500 hommes de perte, et à peine 300 aux Français.

Le mouvement de Ballesteros sur Bienvenida avait précédé de quelques jours le débarquement du général Lascy à l'embouchure du Rio-Tinto, à Moguer, avec 5000 Espagnols; opération faite dans le but de réunir des subsistances pour Cadix, et de marcher ensuite sur Séville, qui n'est qu'à deux journées de ce point de débarquement. Le colonel prince d'Aremberg (27e de chasseurs à cheval) gardait ce point avec un faible détachement. Il se retire en ordre sur Villa-Rasa et San-Lucar-Mayor, et y prend position, le 25 août. L'adjudant-commandant Remond venait aussi d'atteindre San-Lucar, après s'être replié devant une colonne de 1500 Espagnols, conduite à Lascy, par le général Copons, des frontières du Portugal. Le 28, le général Pepin, arrivé à San-Lucar avec sa brigade, formée des 34e et 40e de ligne et du 2e de hussards, prend le commandement de la colonne; il marche sur-le-champ à l'ennemi, et le pousse, l'épée aux reins, jusqu'au lieu du rembarquement. Lascy quitte la place dans la nuit du 29, abandonnant dans sa retraite des blessés, et quelques embarcations destinées au ravitaillement de Cadix.

A la même époque, le général Sébastiani s'était porté en avant des frontières de Grenade, pour dissiper les attroupements entretenus autour de Murcie par les généraux Blacke et Frayre. Les Français pénètrent sans obstacle dans cette capitale, et poussent même des reconnaissances jusqu'à deux lieues de Carthagène. Un corps nombreux de guerillas avait menacé Grenade durant l'absence du général Sébastiani; mais cette troupe, battue le 4 septembre à Padal, par le 16e de dragons, s'était promptement dispersée. Une insurrection plus sérieuse avait éclaté aussi dans les Alpujarras; soutenue par les Anglais, qui, débarqués sur les côtes adjacentes à ces montagnes, venaient d'occuper Motril et Almunexar. Cette agression pouvait donner de vives inquiétudes pour toute la partie littorale du royaume de Grenade; mais le général Werle attaque ces postes sans délai, les reprend aussitôt, et force les Anglais à se rembarquer, après avoir essuyé quelques pertes. Les habitants de Grenade furent calmes pendant la présence de l'ennemi sur les frontières de leur province, et cette conduite leur valut des éloges.

La saison brûlante qui avait vu terminer les opérations qui précèdent, montrait aux Espagnols combien peu les Français étaient empêchés par le climat et les fatigues, quand le devoir exigeait de marcher à l'ennemi; et c'est surtout durant l'été de 1810 que ceux-ci refoulèrent hors de l'Andalousie les partis

de voir nos soldats constants aux exercices et aux travaux, même dans les jours les plus insupportables de la saison, les habitants exprimaient toute leur surprise à cet égard, par un vieil adage qui annonce plus de véracité et d'observation que de goût. Quant à eux, ils consacrent d'habitude, au sommeil appelé *sieste*, les heures de chaleur la plus intense, et ne donnent à leurs affaires que les matinées et les soirées, toujours supportables, souvent même sujettes à des transitions de température trop brusques et parfois dangereuses.

Toute l'industrie domestique s'applique du reste, en Andalousie, à trouver cette fraîcheur tant désirable. On y parvient, pour la boisson, en faisant usage de vases de terre non vernis, qui, poreux et absorbants, restent imprégnés d'eau toujours fraîche, laquelle à son tour communique ses qualités au liquide intérieur. La distribution des demeures a pour but aussi de se garantir de la chaleur, et de les tenir aérées et assainies. Elles sont en général mieux coordonnées en Andalousie que dans le reste de l'Espagne. On y reconnaît même un certain air d'ordre et de propreté, et l'ameublement en est moins négligé (4). Ces maisons, du reste, s'établissent toutes sur le même plan. Les grilles n'en sont point bannies; et c'est surtout par-

delà la Sierra-Morena que la jalousie prévoyante des Espagnols met dans ce genre de sauvegarde une vieille confiance. Au centre est un ciel-ouvert, espèce de cour carrée, et tout autour règne une galerie, quelquefois une colonnade qui supporte les étages supérieurs. Un oranger s'élève au milieu de cet espace et le couvre de ses vastes rameaux : sinon le soleil est intercepté par une toile tendue et fixée au faîte de l'édifice. Un bassin surmonté d'un jet d'eau se dessine parfois, à défaut de l'oranger tutélaire, au milieu du carré; on l'entoure de fleurs et de verdure qui croissent à ses pieds, et sont vivifiées par ses eaux. C'est là que les hôtes, leurs parents, leurs voisins réunis, passent leurs soirées d'été. D'un côté figurent les mères et les femmes âgées, qui sacrifient volontiers une conversation insignifiante et monotone à l'habitude de prier en commun, et prolongent cet exercice jusqu'à ce que de longs bâillements indiquent d'y mettre un terme. Placées en face et un peu à l'écart, leurs filles abordent dans l'intervalle, avec le plus choquant abandon, les conversations les moins décentes. Plus souvent encore, elles écoutent, silencieuses et recueillies, les sons plaintifs et voilés de l'une de leurs compagnes, ou applaudissent aux accents rauques et brusqués de quelque galant de la troupe, troubadour improvisé, qui déplore son martyre en promenant ses doigts sur l'inévitable guitare.

dentes, en Estramadure, n'avaient pas enlev
général marquis de la Romana tout espoir d'o
nir, par un dernier effort, des avantages contr
troupes françaises. Après un mois d'attente e
soins donnés à la réorganisation de son armée
Romana parvint à réunir encore 12,000 homm
1500 chevaux, formés des troupes déjà disper
quatre fois, et d'une division portugaise, prise
les garnisons des places frontières. Les coalisés
marche dans les premiers jours de septembre,
les ordres de la Romana en personne, avaient
cupé immédiatement Monasterio, Quadal-Ca
Aracena, et placé leurs avant-postes à Santa-Ol
Mortier, parti de Ronquillos, avec les divisions
zan et Girard, et éclairé par la cavalerie du gén
Briche (*), marche en avant, le 13, par le gr
chemin de Badajoz. L'ennemi, à l'approche
Français, abandonne Santa-Olalla, et prend p
tion à deux lieues et demie de Monasterio, derr
le pont de l'Ardilla. Le passage de la rivière pa
devoir être disputé; mais les Espagnols sont cul
tés, et rejoignent le gros de leur armée, en bat
sur le plateau à gauche de Fuente-de-Cantos.
Français marchent sur-le-champ à l'attaque d
position, et éprouvent d'abord une vive résistan

(*) Aujourd'hui lieutenant-général.

l'artillerie fait, des deux côtés, du ravage dans les rangs opposés, et le succès reste même indécis sur le front de bataille. Le général Briche se précipite alors, avec sa cavalerie légère et quelques troupes d'infanterie, sur la droite de l'ennemi; il la tourne, et porte le désordre dans les derrières du camp espagnol. Ce mouvement, indiqué par le maréchal Mortier, et exécuté avec une rare précision, force les coalisés à la retraite : elle devient bientôt une entière déroute. La prise de l'artillerie et des bagages de l'ennemi, la dispersion de son armée, furent les résultats de la victoire de Fuente-de-Cantos; on peut même observer que ce combat est le seul, parmi les actions livrées jusque-là en Estramadure, qui ait exercé une influence signalée sur les événements ultérieurs : il facilita surtout le siége de Badajoz, que forçaient néanmoins de différer encore la nécessité de détruire les nombreux rassemblements d'Estramadure, et la difficulté de réunir les moyens réclamés pour cette importante opération.

Une tentative faite par la garnison de Cadix fixa, peu après, l'attention du 1er corps. Le pont de Suaso, sur le canal Santi-Petri, est rétabli dans la nuit du 28 au 29 septembre, et 5000 Anglo-Portugais se jettent sur la rive opposée, soutenus par le feu de leurs chaloupes canonnières. Nos avant-postes, cédant au grand nombre d'ennemis, se re-

plient sur le 9e léger, qui vole de suite aux armes. Ces troupes marchent de concert à la rencontre des alliés, et les abordent avec la plus grande vigueur. Secondés par le canon des batteries de côte adjacentes, les Français refoulent l'ennemi vers la plage, et le rejettent dans l'île de Léon. Les démonstrations de celui-ci sur d'autres points littoraux n'ont pas plus de succès.

Un projet d'une plus haute importance occupe bientôt après les généraux anglais renfermés dans Cadix : il consiste à capturer les corsaires français et les bâtiments richement chargés, en rade au port de Malaga. Une escadre comprenant 2 vaisseaux de 74, 4 frégates, 3 bricks, 4 canonnières, 7 bâtiments de transport, paraît, en conséquence, le 14 octobre, à la vue du fort de Fuengerola, à quatre lieues (ouest) de la première place, et met à terre 4000 hommes, la plupart de troupes britanniques, et 5 pièces de canon. Le général lord Blaney, chef de l'expédition, suppose que, voyant les alliés maîtres de ce poste, les Français s'empresseront d'en faire le siége, en dégarnissant Malaga : l'ennemi mettra alors à profit l'occasion favorable d'attaquer la place, et de s'en emparer par un vigoureux coup de main.

Le 15 au matin, les coalisés débarquent et entourent le fort; du canon est aussi jeté sur la côte, et mis de suite en batterie. Le capitaine polonais

Mlokosiewiez, commandant du poste, et la garnison, qui ne dépasse pas 160 hommes, reçoivent une sommation menaçante, qui n'est point écoutée. Le feu de la batterie et de l'escadre prend alors une nouvelle vigueur; mais, le 15 août, la nuit, le général Sébastiani, prévenu du débarquement, arrive à la tête d'une colonne de 3000 hommes, attaque l'ennemi avec impétuosité, et le force à se rembarquer. Celui-ci abandonne sur la plage 200 tués ou blessés, et un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouve lord Blaney, chef de l'expédition. Le général Godinot faisait en même temps rentrer dans l'ordre les cantons soulevés encore par Blacke, aux sources du Guadalquivir. Le colonel Bonnemains obtenait un pareil résultat aux environs de Ronda, où il venait de disperser un parti de 1200 insurgés.

Le général en chef de l'armée du Midi, suffisamment éclairé sur l'impossibilité de se rendre, sans flotte, maître de Cadix, n'avait garde toutefois de négliger les moyens à sa disposition, ou susceptibles d'être créés par les Français pour hâter la reddition de la place. Le 2e régiment de marine (amené récemment du nord de l'Espagne, par son chef le capitaine de vaisseau Saizieux), et un détachement de marins de la garde impériale, avaient été employés à former une flottille dont les divisions se trouvaient encore, à la fin d'octobre, aux lieux

mêmes de leur construction, à San-Lucar, à Sainte-Marie, à Puerto-Real, et dans les canaux de Chiclana. L'intention du général en chef était de réunir les divisions de San-Lucar et de Puerto-Real, et de les diriger ensuite sur le canal San-Pedro, dont l'embouchure est à peu près au centre de la première baie. Le convoi, composé de 14 chaloupes canonnières et de 17 péniches, part de San-Lucar, dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre. Forcé d'abord par un vent contraire de relâcher à Rota, le colonel Saizieux profite bientôt après de quelques heures d'éloignement des croisières ennemies pour appareiller de nouveau. La flotte britannique serrant de près le convoi, nos marins lui présentent l'abordage, qui est refusé par les Anglais. Les batteries de côte dirigent dans cet intervalle un feu terrible sur les bâtiments ennemis, et les forcent à la retraite, après avoir coulé bas deux de leurs canonnières. Le convoi arrive enfin sans accident au port Sainte-Marie.

De nouveaux obstacles à surmonter attendent la flottille dans cette station : les divisions de San-Lucar et de Sainte-Marie réunies, ont pris leur ligne d'embossage sous la protection des forts Sainte-Catherine et la Faga ; mais elles ne peuvent se rendre dans le canal de San-Pedro, qu'en descendant jusqu'à la barre du même nom, exposées au feu de toute la flotte ennemie : ainsi nul moyen appa-

rent d'obtenir le résultat voulu. Les troupes du 1er corps donnent, dans cette occasion, un exemple de la plus mémorable persévérance : 30 canonnières amenées à terre s'élèvent sur des rouleaux; elles sont bientôt traînées à bras par les soldats dans un trajet de plusieurs cent toises, au travers de la plage et des marais, vers le canal qu'elles doivent atteindre. Après des efforts égalés seulement par les difficultés à surmonter, cet équipage maritime, arraché en quelque sorte à son élément, parvient enfin, dans la nuit du 13 au 14 octobre, au lieu désigné, et tombe dans le canal San-Pedro destiné à le recevoir.

Cette opération est la dernière à laquelle le 1er corps prit une part sérieuse, jusqu'au 5 mars 1811, où les points occupés par les Français, devant Cadix, deviendront le théâtre d'événements militaires du plus haut intérêt. Un accident déplorable ne tarde pas cependant à y fixer l'attention de toute l'armée, et la plonge dans le deuil : je veux dire la perte du général Sénarmont, commandant en chef l'artillerie. Placé derrière une embrasure de la batterie Villate, nouvellement construite, et dont ce chef vigilant veut le premier observer le tir, il est renversé mort d'un obus lancé par une barque ennemie. Le général Sénarmont servait dans son arme avec la plus haute distinction, et était vénéré aux armées d'Espagne pour son active intrépidité, la

droiture de ses principes, et la noble fermeté de son caractère.

Aussi tenaces, et encore plus malheureux que le marquis de la Romana, les généraux Blacke et Frayre avaient de nouveau réuni une colonne de 10,000 hommes appartenant à l'armée de Murcie, et fait pousser, le 2 novembre, une reconnaissance de 300 chevaux sur la ville de Cullard, à quatre lieues de Basa. Le général Sébastiani se dirige sans délai de Grenade sur le point menacé; mais, avant son arrivée, le général Milhaud, alors à la tête d'une division de cavalerie, dont fait partie le 1er régiment de lanciers polonais, commandé par le colonel Konopki, et renforcé de 3 bataillons des 32e et 58e de ligne, sous les ordres du général Rey, et d'une batterie d'artillerie à cheval, attaque l'ennemi en position derrière le Rio-Almanzara. Le succès n'est pas un moment incertain : les Espagnols, dispersés et rompus, laissent près de 1000 hommes sur le champ de bataille, autant de prisonniers, 4 canons et 2 drapeaux. Milhaud est déjà à la poursuite des ennemis, lorsque le général Sébastiani débouche avec les troupes qu'il amenait pour prendre part à l'action.

Ici se termine cette longue série d'affaires successives, qui, durant les dix derniers mois de 1810, forcèrent les Français à être constamment sur pied, et ne laissèrent à nos troupes, sur presque tous les

points en Andalousie, ni tranquillité ni repos. Moins coûteuses du reste que fatigantes, ces opérations étaient le plus souvent couronnées du succès, mais n'ôtaient rien à l'ardeur de nos adversaires. Appréciateurs éclairés de la valeur de nos troupes, les généraux Blacke et Ballesteros, qui naturalisèrent avec habileté dans le midi de l'Espagne la guerre de partisans, aspiraient, d'après leur propre aveu, moins à vaincre les Français, qu'à les tenir sur un qui-vive continuel, et à les avoir par lassitude et dégoût.

Battus, en effet, quand ils se hasardèrent à Xerès, à Villa-Garcia, sur le Rio-Almanzara, d'accepter des batailles rangées, les éléments informes qui composaient les troupes espagnoles en Andalousie se maintinrent avec plus d'avantage dans la guerre de postes, et dans les expéditions de montagnes. Du reste, la dispersion la plus complète après un engagement général ne passait nullement pour déroute à leurs yeux; et chaque soldat, connaissant d'avance le lieu désigné pour centre de ralliement, s'y rendait, sans autre appel, de toutes les directions. Là se réorganisait promptement une colonne, aussi nombreuse que celle déjà dispersée, et prête à entreprendre une incursion nouvelle. Par ce système de guerre active, le but de Blacke, de Frayre, de Ballesteros était rempli; c'est-à-dire que, hors d'état de nous écraser en bataille rangée, ils étaient

parvenus, suivant leur dessein, à peupler nos hôpitaux de malades et d'éclopés. La conduite morale et militaire de ces chefs fut violemment attaquée dans quelques rapports sortis de l'état-major de l'armée du Midi, et transcrits dans les feuilles périodiques de cette époque. On leur reprochait, entre autres griefs, d'exciter la population à se porter aux excès les plus condamnables à l'égard des Français, et de commettre eux-mêmes, dans les cantons qu'ils parvenaient à occuper momentanément, des actes qu'aucun usage n'autorise. Sans rechercher au reste la vérité de ces imputations, le droit imprescriptible de défendre sa religion, son roi, ses institutions, sa liberté, semble devoir leur servir d'excuse aux yeux de la saine raison, et l'inflexibilité de l'histoire ne trouvera peut-être rien de répréhensible dans l'attitude de chefs qui, à l'époque que nous retraçons, employèrent les moyens jugés par eux les plus efficaces pour s'affranchir du joug étranger.

Quant aux incidents qui imprimaient un caractère entièrement distinct à nos incursions dans les hautes chaînes d'Estramadure, de Jaën et de Grenade, au témoin oculaire seul appartient d'en produire les détails, toujours singuliers, quelquefois déplorables. Si une colonne quitte la plaine et pénètre dans les montagnes, le chemin ne devient plus qu'un étroit sentier, parfois attaché aux contours

sinueux d'un torrent, parfois dirigé vers le sommet de montagnes à pic. Souvent la trace de ce chemin disparaît en entier, et le soldat ne rencontre sur son passage que des espèces de degrés grossièrement taillés dans le roc, moins par la main des hommes que par le travail de la nature, qu'il doit gravir ou descendre avec peine, s'aidant de ses mains et de ses armes, au risque, au moindre faux pas, de rouler dans un abîme. Dès-lors plus d'ordre dans la colonne, dont les hommes, contraints de marcher isolés ou séparés par de longs intervalles, arrivent au gîte avec la tête de la troupe, tandis que la gauche quitte à peine le gîte précédent. Quelquefois des soldats cheminant sur les flancs d'une même hauteur, assez rapprochés à vol d'oiseau d'autres soldats pour en être entendus, n'atteignent cependant, à leur grande surprise, les points où ceux-ci ont été vus, qu'après plusieurs heures de marche le long des contours sinueux de la montagne. Malheur à une colonne surprise en cet état de division par l'ennemi embusqué au passage du défilé! Posté d'avance et sûr de son tir, l'Espagnol, par un raffinement de cruauté, désignait à haute voix la victime qu'il voulait atteindre. « A l'officier! au sergent! » s'écriait-il avec une ironie barbare. Le coup partait, et l'officier ou le sergent, tombant blessé à mort, justifiait trop souvent l'adresse perfide du féroce montagnard. Il n'était pas rare que les pri-

vations ne vinssent encore nous assiéger au milieu de cette route aussi périlleuse que fatigante : celle de l'eau était la plus cruelle. Après plusieurs heures d'une pénible route, une source, la seule qui existât sur ces points, était signalée par le guide de la colonne, mais encore à une distance éloignée : quelques soldats, hors de l'atteindre, s'arrêtaient, sentant leurs forces défaillir. Il en périssait sous nos yeux de fatigue, de chaleur et de soif.

Quelquefois, au milieu d'un beau jour, le ciel se couvrait tout-à-coup d'épais nuages; des torrents de pluie inondent bientôt le soldat, pénètrent ses vêtements, paralysent ses armes. Point d'abri, point de bivouac à établir dans ces montagnes, où la nature marâtre ne présente souvent aucune trace de culture et d'habitation. Obligée, au milieu de ces averses, de poursuivre sa route, la colonne trouve son chemin subitement barré par un ruisseau dont à peine on a soupçonné l'existence, et qui, passé à pied sec dans l'expédition précédente, est tout-à-coup devenu un torrent profond et débordé. Plusieurs heures d'une pénible attente s'écoulent alors pour que la baisse des eaux permette de le franchir sans danger. Le gîte, qui jusque-là s'est dérobé à nos regards, paraît enfin : tantôt il est sous nos pas, enfoncé dans une vallée profonde; tantôt l'œil étonné l'aperçoit comme attaché sur le revers rocailleux de sommets escarpés. A l'époque des premières

incursions, la plupart des villages étaient abandonnés par leurs habitants, pleins de l'idée que les mœurs, le caractère, la figure même des Français offraient quelque chose d'effrayant et de surnaturel. Ces assertions, avancées par les chefs des guerillas, pour forcer la population à fuir notre présence, furent d'abord, malgré leur absurdité, accueillies des peuples montagnards d'Estramadure et d'Andalousie, qui peuvent sans contredit passer pour les moins éclairés de l'Europe.

Les villages, dans les incursions suivantes, avaient leurs habitants; mais encore en défiance, le paysan tenait sa maison fermée et barricadée. Le soldat, quoique harassé de fatigue, retrouve alors un reste de ses forces, et tire, à l'insu de ses chefs, une vengeance aussi prompte que déplorable d'une pareille réception : la porte du logement désigné est sur-le-champ enfoncée; et le pillage, la dévastation, quelquefois des voies de fait criminelles deviennent les suites terribles et par malheur trop fréquentes de cette violente prise de possession. Mais la sûreté ou l'asile de l'habitant ont-ils été compromis? nulle complaisance, nulle concession à attendre de lui : abjurant sa stupidité pour retrouver un nouveau caractère, le montagnard se décide à se laisser périr lui-même plutôt que de devenir utile au Français. Le soldat, plus jaloux de repos que de nouveaux débats, se montrait-il au contraire dès l'a-

bord modéré? l'Andalous, promptement rassuré, passait alors avec une rapidité extrême à une douce confiance, et épousait en entier ce sentiment naturel à l'homme, de se créer un protecteur dans celui qu'il redoute comme maître. Bientôt un inviolable attachement, une reconnaissance poussée jusqu'à la sublimité chez l'Espagnol, qui, extrême dans ses affections comme dans ses haines, vole tour-à-tour de l'une à l'autre, payaient quelques légers services. Un sentiment plus vif et plus tendre s'alliait parfois à celui de la gratitude, chez la jeune femme espagnole que le hasard avait rendue l'objet de prévenances inespérées; et le Français reçu en ennemi était souvent, au jour du départ, regretté comme ami ou pleuré comme amant.

Le retour périodique aux mêmes lieux ne pouvait manquer d'attraits, tant pour les Espagnols des deux sexes qui avaient reçu dans le Français une généreuse protection, que pour le militaire qui avait rempli cet honorable devoir. A l'approche d'une colonne, l'habitant s'informe des éclaireurs, avec un curieuse anxiété, s'ils appartiennent à tel ou tel régiment. Quand le Français chéri fait partie de cette troupe, on vole à sa rencontre; du plus loin qu'on l'aperçoit, il est appelé par son nom, et conduit comme en triomphe à son ancienne demeure préparée d'avance pour le recevoir. Quelques jours

de repos passés de la sorte dans de paisibles cantonnements, dédommageaient le soldat des privations et des fatigues essuyées dans ces pénibles expéditions; en tempérant aussi les motifs d'éloignement pour les indigènes, le séjour prolongé des troupes au milieu d'eux créait des points de rapprochement précieux entre le soldat français et l'Espagnol. Tout servait alors à nous convaincre que celui-ci, sensible à quelques égards et aux concessions les moins coûteuses, et dès-lors reconnaissant et dévoué, devenait irréconciliable ennemi, s'il était blessé sans motif dans sa personne, sa religion, sa propriété. Un grand objet fut enfin rempli par le système d'opérations qui vient d'être retracé : la guerre de partisans, étrangère depuis nombre d'années au soldat français, alors accoutumé à agir à la baïonnette contre des masses, devint élémentaire dans nos troupes d'Andalousie : la valeur, l'activité, la persévérance des Français y puisèrent une nouvelle énergie, et les succès de la campagne suivante d'Estramadure furent en partie ses brillantes suites.

Le résultat des événements militaires dans l'Andalousie et l'Estramadure, pendant 1810, était, d'après ce qui précède, entièrement favorable à nos armes; et malgré les efforts acharnés et souvent fructueux des généraux Frayre, Blacke, et des Anglais, pour fomenter l'insurrection sur les côtes et dans les montagnes de la province de Grenade, la

tranquillité y était enfin rétablie. Elle y fut maintenue durant plusieurs mois, par une colonne mobile aux ordres du major Fourcade, du 58e de ligne, composée de 20 compagnies de voltigeurs. Le chef de partisans Llanos, homme actif et entreprenant, qui avait pris fait et cause pour les Français avec sa bande, suivait aussi les opérations de cette colonne et en éclairait la marche. La direction supérieure des troupes, sur la ligne qui sépare Grenade de Murcie, était confiée au général Werlé, dont les avant-postes s'étendaient, avant la fin de l'année, jusqu'à Garjal et Lubrin. D'un autre côté, le marquis de la Romana regardant la cause des Espagnols comme perdue en Estramadure, avait gagné Lisbonne après sa défaite à Fuente-de-Cantos; ses lieutenants, Ballesteros et Mendizabal, restés seuls sur la rive gauche de la Guadiana, gardaient une stricte défensive. Profitant du calme de ses adversaires, le maréchal Mortier, alors à Llerena avec le 5e corps, put détacher sans obstacle, en novembre et décembre, des troupes vers le fleuve, pour faciliter la levée des contributions, faire des remontes, et balayer la rive gauche jusqu'à Mérida.

En face de Cadix, le maréchal Victor, rassuré par le succès du 5 septembre sur les agressions des assiégés, s'occupait, à l'époque que nous retraçons, d'augmenter sa flottille, et de mettre les ouvrages du demi-blocus dans un état de perfectionnement

bien remarquable, eu égard au peu de ressources dont le 1er corps pouvait disposer. Le tir des obusiers-canons, établis à la pointe du Trocadero, ne présentait pas encore la portée et la précision requises pour atteindre Cadix; l'habitant en faisait, pour ce motif, un objet de dérision : on obtint enfin, après divers essais relatifs à la charge, et à l'emploi de fusées vissées à l'œil de l'obus, de jeter ces projectiles, tant dans l'intérieur de la place que sur les plages adjacentes, et de rendre ainsi les Caditans plus circonspects. Les provinces de Cordoue et de Jaën continuaient d'être maintenues dans un état satisfaisant de pacification par le général Dessolles, dont les troupes entretenaient en outre, comme par le passé, les communications de l'Andalousie avec le centre de l'Espagne. La cavalerie de l'armée du Midi, distribuée dans les quatre provinces, contribuait enfin, sous les ordres des généraux Latour-Maubourg et Milhaud, par un service toujours actif, à assurer aussi la tranquillité intérieure.

Des résultats favorables à cet égard signalaient déjà la fin de 1810 : les routes principales d'Andalousie n'étaient plus infestées par les guerillas, que l'ardeur des chefs militaires avait détruites ou rejetées au-delà des limites de leurs commandements respectifs. Les Andalous, alors hors d'atteinte de la disette qui plus tard frappa leurs provinces, quoique

peu changés au demeurant dans leurs dispositions pour nous, semblaient être sincèrement las d'hostilités et d'agitation. Des gardes nationales s'étaient laissé organiser dans plusieurs cantons sans trop de difficulté, et quelques villes avaient demandé et obtenu de se garder elles-mêmes. Les diverses branches d'administration ayant excité la sollicitude du général en chef, l'armée se trouvait pourvue de tout. Les hôpitaux, peuplés d'un grand nombre de malades dans l'été de 1810, se dégarnissaient aussi aux approches de l'hiver. Les corps d'armée n'avaient rien reçu de renfort, il est vrai, depuis l'entrée en Andalousie; mais ils suppléaient au nombre par la confiance et le dévouement. Les remontes de cavalerie étaient complétées, et l'artillerie mettait sans relâche son matériel en état. Ces circonstances paraissent favorables au général en chef pour reporter son attention sur la place de Badajoz, l'une des clefs du Portugal, à l'ouest, et devenue le foyer des insurrections de l'Estramadure dont elle est la capitale. Décidé à ne plus retarder une aussi intéressante conquête, le maréchal Soult prévient de ses projets Napoléon (Joseph), qui lui-même fait donner l'ordre au général Lahoussaie, gouverneur de Tolède, d'explorer la Haute-Estramadure entre le Tage et la Guadiana : ce mouvement a pour but de balayer la rive droite de ce dernier fleuve, et de protéger les opérations sur Badajoz, dont le siége

va ouvrir la mémorable campagne d'hiver de 1811 en Estramadure.

Si, avant d'aborder ce sujet, nous portons nos regards sur les autres points de l'Espagne et du Portugal, il ne sera peut-être pas sans intérêt d'observer l'état de la péninsule, et l'attitude des différentes armées d'occupation à la fin de 1810. Passé successivement des ordres du général Saint-Cyr à ceux des maréchaux Augereau et Macdonald, le 7e corps, formant l'armée de Catalogne, s'était enfin rendu maître des places et postes fortifiés de la contrée. Quelques avantages, souvent disputés et toujours meurtriers, avaient en outre été obtenus à diverses reprises contre les bandes de miquelets, et contre d'autres troupes réglées, qui, attachées sans relâche aux pas des Français, parvenaient souvent à couper notre ligne d'opérations, et tenaient d'ordinaire la route de France interceptée. Macdonald, à la suite de ces avantages, était entré en contact avec l'armée d'Aragon, alors occupée du siége de Tortose. Un général, déjà connu par de glorieux antécédents sur le Var, en Autriche et en Pologne, dirigeait cette armée, et devait mettre avec elle le sceau à sa réputation militaire. Appelé, peu après la prise de Saragosse, au commandement des troupes du 3e corps, destinées à former l'armée d'Aragon, et alors délabrées et sans discipline ni administration, ce général, à la suite d'une réorganisation faite avec

autant de promptitude que d'habileté, s'était sans retard mis en mouvement. Les succès de Santa-Maria et de Belchite avaient, de prime abord, préparé l'importante conquête de Lerida, de Mequinenza et de Tortose. La prise de cette dernière place venait de terminer glorieusement les opérations de 1810 en Aragon; et l'entière pacification du pays qui en était résultée ne présentait pas les suites les moins glorieuses de la campagne. Des succès importants, quoique partiels, récemment obtenus dans les Asturies, contre des débris des troupes de la Romana, et sur d'autres points contre les bandes des guerillas et les rassemblements armés, avaient, du moins pour quelque temps, assuré de même la tranquillité de la Biscaye, de la Navarre, des deux Castilles, et laissé entièrement libres les communications de Madrid avec Bayonne, et de cette capitale aux chefs-lieux des principaux cantonnements de troupes. D'un autre côté, la réunion des 2e, 6e et 8e corps, opérée à Salamanque, pour composer la nouvelle armée de Portugal, sous les ordres du maréchal Masséna, et tenter pour la troisième fois la conquête de ce royaume, semblait devoir fermer sans retour aux Anglais l'entrée de l'Espagne, et accélérer la soumission de ses provinces.

L'époque que nous retraçons a été jugée, en conséquence, par un grand nombre de militaires, com-

me la plus remarquable dans l'occupation de la péninsule, et la plus propice à une entière pacification. La prise de Rodrigo, le 10 juillet 1810, et d'Almeida, le 28 août suivant, qui livrait aux Français le cœur du Portugal, pouvait accréditer encore cette opinion, et faire regarder désormais comme inébranlable notre domination de l'autre côté des Pyrénées. La série des événements militaires qui suivit cette double conquête, loin d'assurer cependant les heureuses conséquences que le début de la campagne du Portugal semblait promettre, va bientôt détruire en Espagne la suprématie acquise aux Français par les succès précédents, et entraînera plus tard leur expulsion de la péninsule. Empressons-nous toutefois de détourner notre attention d'aussi déplorables résultats jetés encore dans un avenir éloigné, et étrangers d'ailleurs à notre sujet; et, plus heureux dans le choix de la matière, reprenons le récit des brillants succès de l'armée française devant Badajoz et sur la Guadiana inférieure.

CHAPITRE II.

Première Campagne de 1811 *en Estramadure; siége et prise de Badajoz; bataille de Chiclana.*

Masséna, prince d'Esling, était entré en Portugal en août 1810, à la tête de 50,000 hommes de toutes les armes. Maître des places de Rodrigo et d'Almeida, et plus tard des positions du Busaco, attaquées inutilement de front le 27 septembre, mais tournées par les Français et évacuées ensuite par l'armée anglo-portugaise, ce maréchal s'était emparé de Coimbre le 1er octobre, et occupait, le 12, Alanquer, à neuf lieues de Lisbonne. Il avait en face de lui les coalisés, campés sur la forte position de Torrès-Vedras, située en avant de cette capitale, entre le Tage et la mer. Après un mois d'observation devant les lignes ennemies, le général français avait dû, faute de subsistances, se replier, du 15 au 16 novembre, sur Santarem derrière le Rio-Mayor. A peine arrivés dans leur nouvelle station, les Français méditent de passer le Tage, et de pénétrer dans l'Alentejo, contrée neuve et riche sur la rive méridionale du fleuve. Mais deux divisions ennemies, sous les ordres du général anglais sir

William Beresford, s'étaient rapprochées de cette rive, et, couvertes par des retranchements, s'opposaient à toutes les tentatives de passage. Instruit de ces difficultés, le chef de l'état avait prescrit, vers la fin de 1810, au prince d'entrer en relation avec le maréchal Soult, et à celui-ci de favoriser les progrès de l'armée de Portugal, en jetant lui-même un corps de troupes dans l'Alentejo, pour tomber sur les derrières de l'ennemi et balayer la rive gauche du Tage.

Les nouvelles du quartier-général de Santarem n'arrivent point cependant au chef des troupes françaises en Andalousie. Malgré ce silence, ce dernier n'en persiste pas moins à exécuter les ordres reçus. La première condition à remplir pour franchir la Guadiana sans danger, et s'avancer après dans l'intérieur du Portugal, était de s'emparer de Badajoz : cette place, clef de l'Espagne à l'ouest et capitale de l'Estramadure, possédait sur la rivière un pont de pierre couvert par des retranchements solides sur la rive droite, et formait un point d'appui indispensable pour la réussite des opérations projetées. Campo-Mayor, au centre de la province en face de Badajoz; Albuquerque, à six lieues vers la droite; Elvas, à trois lieues sur la gauche; enfin Olivença, située plus bas sur la Guadiana, étaient autant de points militaires importants qui défendent l'entrée du Portugal dans cette partie de la pénin-

sule, et dont la possession devenait indispensable. Hors de là, nulle possibilité de jeter un corps d'armée dans l'Alentejo, sans s'exposer à voir l'ennemi couper nos communications, affamer les troupes françaises, et les détruire en détail en prenant son appui aux places fortes laissées sur nos derrières.

Une entreprise de cette importance exigeait de grandes ressources en hommes et en artillerie, et des approvisionnements considérables en munitions de guerre et de bouche. Le 5e corps, dont l'effectif ne dépassait pas à cette époque 12,000 baïonnettes, dut être chargé de l'opération. Il est renforcé, dans les derniers jours de décembre, de quelques détachements du 4e, et en particulier de canonniers venus de Grenade, et d'une brigade entière du 1er, retirée du demi-blocus de Cadix. La division de dragons de réserve, aux ordres du général Latour-Maubourg, passe aussi le Guadalquivir, et va rejoindre en Estramadure celle de cavalerie légère commandée par le général Briche, et attachée déjà au 5e corps. Quant aux troupes d'artillerie, elles se composent de 2 compagnies à cheval et 7 à pied, ouvriers et pontonniers compris. Le génie, aux ordres du général Léry, avait réuni à Séville 2 compagnies de sapeurs, une demie de sapeurs italiens, une de mineurs, une d'ouvriers de la marine. Les forces de toutes les armes composaient, en définitive, un total de 20,000 combattants, dont 4000 de

cavalerie. Le maréchal Mortier, duc de Trévise, dont le corps d'armée avait dans toutes les rencontres précédentes dissipé les attroupements de l'Estramadure, et refoulé leurs débris sur Badajoz, devait, dans l'ordre, être chargé de la reddition de cette place. Toutefois, le général en chef de l'armée du Midi désira suivre en personne les opérations sur la Guadiana inférieure; et, comme s'il eût prévu que la campagne prochaine préparait aux Français une riche moisson de lauriers, il se réserve la direction des mouvements, en laissant néanmoins au duc de Trévise le commandement général des troupes.

L'arsenal de Séville avait pris cependant un accroissement et une activité extraordinaires. Les ouvriers artilleurs, les ouvriers externes et bourgeois même employés dans cet établissement, ne désemparent plus. Grâces à l'impulsion que le général d'artillerie Bourgeat imprime au service, on voit sortir comme par miracle des magasins de cette arme les affûts, voitures, agrès de l'équipage destiné à l'attaque de Badajoz et des places qui l'avoisinent. Cet équipage était à la vérité peu nombreux : il se compose seulement de 6 pièces de 24, 10 pièces de 12, 6 pièces de 8 de place, 12 mortiers ou obusiers de toutes les grandeurs et de différents calibres, et en outre des canons attachés aux troupes du 5e corps. La pénurie des moyens force de réduire l'approvisionnement de ces pièces au strict néces-

saire, et la quantité de poudre à pouvoir consommer ne dépasse pas 60 milliers. Les outils à pionnier et de sape sont fournis partie par l'artillerie, partie par le génie; partie enfin proviennent d'achat. Les transports du pays doivent conduire ce matériel et les subsistances que l'administration a aussi réunies. Le général en chef frappe, à cet effet, une réquisition de 2500 voitures attelées par des bœufs, pour rester à la disposition de la guerre jusqu'à leur arrivée devant Badajoz; après ce terme, les conducteurs ont la promesse solennelle de regagner leurs communes respectives. Tels sont les moyens, si médiocres sous tant de rapports, avec lesquels le maréchal Soult se décide à pénétrer en Portugal, en débutant par balayer les partis espagnols de l'Estramadure, et attaquant ensuite les places gardées par des garnisons nombreuses et aguerries qui ferment l'entrée de ce royaume: entreprise glorieuse et téméraire tout à la fois, et qui devait par ses résultats être l'une des plus brillantes de la péninsule.

Ses projets arrêtés, le général en chef, de retour de Cadix, où l'avait attiré le désir de voir de ses propres yeux la flottille française à l'abri des canonnières ennemies dans le canal de San-Pedro, donne, le 3 janvier, l'ordre au maréchal duc de Trévise, alors à Llerena, de marcher en avant. Mendizabal, qui nous était opposé sur ce point, pressé par la cavalerie de réserve, fait replier, sans engager

d'action, sa colonne forte de 6000 hommes sur Almendralejor et Merida. Le général Ballesteros, commandant en particulier une division de 5000 Espagnols, s'était détaché du premier, dans le dessein d'inquiéter la gauche de l'armée française, et d'entraver, par le grand chemin de Séville à Badajoz, la marche de nos convois. Cette colonne est isolée à son tour, rejetée sur Cala et Frejenal, et poursuivie avec ardeur par le général Gazan dans les montagnes où elle avait été chercher un asile. Libre de ses mouvements après la retraite de l'ennemi, Mortier porte, le 4, son quartier-général à Fuente-de-Cantos, et le 5, à Los-Santos et Zafra. Le 6, l'armée française occupe Merida, et s'empare du pont de ce nom sur la Guadiana. Des reconnaissances poussées sur-le-champ par le général Briche, à la tête de sa division de cavalerie légère, de Merida sur la Gebora et Badajoz, balaient aussi la rive droite du fleuve. La rapidité de notre marche avait forcé Mendizabal de jeter à la hâte 4000 hommes dans Olivença, de se replier ensuite sur Badajoz avec les débris de sa colonne par la rive gauche de la Guadiana, et de laisser enfin l'Estramadure entièrement libre.

Cependant l'équipage de siége se met en marche dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier, par la grande route de Badajoz. Les convois filaient en détachements de 400 voitures, laissant entre eux

une journée d'intervalle à peu près. Mais la pluie, qui tombait par torrents depuis plusieurs jours, avait rendu les chemins secondaires impraticables, tandis que les rivières que reçoit le Guadalquivir, et ce fleuve lui-même, prennent un accroissement rapide et menaçant. La tête des convois est arrivée à peine à El-Ronquillo, misérable village à neuf lieues de Séville, que les attelages, fatigués et extenués de privations, refusent déjà le service. La marche de la portion de l'équipage conduite par les bœufs n'éprouvait pas moins d'obstacles : désertées dès les premiers jours par leurs conducteurs, les voitures restaient isolées sur la route, et les bœufs, pour ne pas tout perdre, étaient dételés aussitôt et formés en troupeau à la suite de la colonne. Mais à Séville les derniers convois, confiés au colonel Bouchu (*), se trouvaient encore dans une position plus critique : en même temps que les bouviers disparaissent et abandonnent leurs voitures au milieu du parc, le Guadalquivir, prodigieusement grossi par l'affluence des eaux, menace de quitter son lit et d'emporter le pont. Les bateaux qui composent celui-ci sont déjà fortement ébranlés, et les travées du milieu s'élèvent à une hauteur effrayante : le passage n'est plus praticable, et l'officier supérieur,

---

(*) Aujourd'hui maréchal-de-camp, ex-directeur de l'école Polytechnique.

que nous venons de nommer, se voit séparé de l'armée à laquelle il doit compte d'une portion précieuse de son matériel. Plus on retarde, moins il reste d'espoir de quitter Séville. La division Gazan même, chargée de protéger la marche des convois, est déjà trop avant en Estramadure pour remplir cet objet avec la sûreté désirée. Au milieu de cette situation désespérante, le colonel Bouchu, aidé de son collègue le colonel Fluchard, directeur de l'arsenal de Séville, s'avise d'un expédient ingénieux et remarquable par sa bizarrerie même. Des cabestans sont disposés à chaque extrémité du pont, sur les deux rives du fleuve. Manœuvrées par les artilleurs, renforcés de 2 compagnies d'infanterie, ces machines traînent, ou plutôt servent à hisser sur le pont les bœufs attelés à leurs voitures, et descendent ensuite, avec lenteur et précaution, sur le versant opposé, ces animaux timides et rebelles.

Les traverses qui doivent assaillir dans sa marche l'expédition romanesque de l'hiver de 1811, en Estramadure, égale pour l'audace à ce que les campagnes précédentes offrent de plus difficultueux, sont loin d'être terminées. La route neuve et en bon état au début des opérations en Andalousie, et réparée encore depuis peu par une compagnie de sapeurs qui précède la colonne, est déjà horriblement dégradée par les charrois multipliés, et ne présente que voitures brisées et abandonnées dans

les ornières. Le trajet est de 32 lieues de Séville à Badajoz. Le pays de ce côté, et aux portes même de Séville, offre à peine trace d'habitations, et ses ressources sont nulles. L'œil n'aperçoit jusque fort avant entre ces deux capitales que des monticules sauvages ou des bruyères infertiles; des restes de camp à Laventa, à Monasterio, et des redoutes construites proche du grand chemin, ainsi que de larges coupures pratiquées en travers, indiquaient seulement que les Espagnols avaient eu dessein de défendre ces défilés; mais inutilisés par le brusque passage des Français au Despêna-Perros, le 20 janvier précédent, ces ouvrages n'avaient plus de troupes depuis cette époque, et le pays était retombé dans son isolement accoutumé. Telle est la route que doivent suivre les convois, reduits à ne franchir qu'un espace d'une lieue et demie, au plus de deux lieues par jour. Chargés momentanément de l'emploi de bouviers, les soldats d'escorte s'exercent, une baïonnette à la main, à la conduite des bœufs, plus ou moins dociles dans cette province d'Espagne. Quelques-uns parviennent à se les attacher et à s'en faire reconnaître. Un seul homme dirige quelquefois les attelages de 5 à 6 voitures. Le canonnier conserve, dans ce pénible exercice, une gaieté qui l'aide à en supporter les fatigues : enfoncé dans la boue, sans abri, souvent sans feu, manquant de pain, et les vêtements détrempés par la

pluie, mais encouragé par ses chefs, qui partagent ses travaux et s'associent à ses misères, il prend son mal en patience et se joue avec sa situation. « Pourquoi nous plaindre au milieu de l'abondance, » dit-il, en contemplant les bœufs dont il est environné ? « Nous avons cette fois plus de viande que de pain. »

Le maréchal Soult mettait, dans cet intervalle, à profit le désordre de l'ennemi, dans sa retraite précipitée sur la Guadiana. Instruit, à Los-Santos, de la présence de 4000 Espagnols dans Olivença, le général français conçoit le plus favorable augure de cette division dans les forces de ses adversaires, et se porte, le 12 janvier, devant cette place, avec la division Girard, 1re du 5e corps, la réserve de cavalerie du général Latour-Maubourg, et une batterie de campagne, la seule que le général en chef ait pour le moment à sa disposition. Il est ordonné en même temps au général Briche, alors à Merida, de garder avec soin cet important débouché, et d'observer les deux rives de la Guadiana en amont de Badajoz.

La place d'Olivença est un hexagone bien revêtu, protégé par des demi-lunes également revêtues, et un chemin couvert en état. L'ennemi avait abandonné ses avancés, le 12, après un premier engagement, et s'était contenté d'occuper le corps de place et d'en barricader les trois portes : cette re-

première batterie de 4 pièces de campagne derrière le parapet de cet ouvrage. A la suite d'une sommation non écoutée, Olivença est investie sans délai, et le général en chef fait ouvrir la tranchée contre le bastion compris entre la porte du chemin de Valverde et celle de Badajoz. Le travail commence dans la nuit du 15 au 16, à 80 toises de la place : il se compose d'un boyau oblique bien défilé; puis d'une sape dirigée sur le saillant du chemin couvert. Parvenu à la crête du glacis, l'ouvrage se prolonge parallèlement aux faces du bastion, pour aider à construire 2 batteries de brèche de 4 pièces chacune et de 2 obusiers. En arrière de ces tranchées, un deuxième boyau s'étend symétriquement au premier de l'autre côté de la capitale : son objet est de protéger l'établissement de pièces de bataille destinées à ricocher les deux faces. Ces travaux hardis, confiés à l'artillerie et au génie, se terminent dans quatre jours; ils sont favorisés du reste par le silence du canon de la place, et le peu d'activité de ses défenseurs. Le chemin couvert couronné, quelques ingénieurs s'élancent dans cet ouvrage que l'ennemi a abandonné, et, à la faveur de l'obscurité, reconnaissent les dimensions du fossé et la hauteur de l'escarpe.

Les pièces du calibre de 12 arrivent le 19 devant

la place, ainsi que 5 mortiers, et sont placées dans les batteries de brèche pendant la nuit du 20 au 21. Le général en chef se rend lui-même dans la tranchée et fait commencer le feu; mais la trop grande proximité du canon destiné au tir à ricochet empêche les projectiles de produire leur effet : les boulets, au lieu de sillonner les parapets des faces du bastion, frappent sur le fonds même de l'embrasure, et, élancés après au-dessus de la ville, la dépassent, et peuvent atteindre les propres rangs des troupes françaises campées de l'autre côté des remparts. Cet incident, auquel on se met de suite en devoir de remédier, loin de rassurer l'ennemi sur la justesse de notre tir, contribue au contraire à paralyser sa résolution. Plus épouvantés du sifflement de ces boulets, qui se promènent sur leurs têtes dans toutes les directions, qu'ils ne l'eussent été peut-être de coups perdus dans les murs, les habitants forcent le gouverneur, après deux heures de feu, à ne plus différer la capitulation. La remise d'Olivença s'opère le 22 : 4000 Espagnols défilent le lendemain devant les troupes françaises, enthousiasmées de ce premier succès. Ils sont ensuite déclarés prisonniers de guerre et dirigés sur la France.

La prise d'Olivença nous assurait un excellent point d'appui à cinq lieues de Badajoz, et en outre une place de dépôt précieuse pour mettre à couvert nos munitions et nos blessés. Le matériel trouvé

dans ses murs consistait en 5 à 10 bouches à feu de campagne et leurs approvisionnements : ces objets, précieux dans la circonstance, furent réunis sans délai à l'équipage de siége. Un grand avantage de cette première conquête était, en outre, d'avoir affaibli de 4000 hommes les forces ennemies stationnées dans la province, et de redoubler la confiance de nos troupes sur les succès ultérieurs d'une entreprise commencée déjà sous des auspices si favorables. On peut ajouter que la légère expérience acquise dans ce siége, poussé avec une célérité remarquable, préparait nos troupes à terminer à souhait les opérations de même nature, mais de tout autre importance, contre Badajoz.

La place de Badajoz, située, comme on la dit, sur la rive gauche de la Guadiana, est traversée par le grand chemin de Séville à Lisbonne. Ses fortifications sont fichantes quoique modernes, et consistent en une enceinte bastionnée, avec des demi-lunes, dont quelques-unes seulement revêtues sur les courtines. La demi-couronne de Pardaleras, les lunettes de Picurina et San-Roque forment les ouvrages avancés sur la rive gauche du fleuve. Un quatrième fort, appelé San-Christoval, construit au sommet d'une hauteur sur la rive droite, est adjacent aux routes d'Elvas et de Campo-Mayor : cette redoute se rattache ensuite à une forte tête établie en avant du pont sur la Guadiana, par un bon re-

tranchement en terre qui suit l'escarpement du terrain. La partie de l'enceinte de la place dite le Château, située au nord contre la rivière, présente un système de vieilles tours, liées entre elles par des portions de courtines droites ou brisées d'une assez médiocre valeur; mais ce front, élevé sur la campagne, est rendu de la sorte difficilement accessible. Un ruisseau bourbeux et profond coule d'ailleurs à peu de distance de l'escarpement, et en garantit les approches. Le torrent de la Gebora, qui arrive du nord sur Badajoz, se réunit à la Guadiana sous le canon de la place en arrière de San-Christoval.

Badajoz comptait, depuis la présence des Français en Estramadure, une garnison de 10,000 hommes, et pour gouverneur, le général espagnol Manecho, officier de tête et résolu, le même qui, à diverses époques, avait refusé d'accueillir les sommations faites à la place par les chefs des 2e et 5e corps : 170 bouches à feu, de différente nature et de tout calibre, armaient les remparts de Badajoz, ou existaient en réserve dans ses magasins. Les approvisionnements étaient considérables en fait de matériel d'artillerie et de munitions de guerre, mais faibles en subsistances. Le corps de place et les ouvrages extérieurs principaux avaient été mis en bon état et garnis de palissades.

Le 26 janvier, le général en chef part d'Olivença, retourne sur ses pas, et porte son quartier-général

qui s'établit, avec la division Girard, dans la vallée et sur la rive gauche du ruisseau dit le Calamon. Le général Latour-Maubourg avait en même temps passé la Guadiana, au pont de Merida, et, maître de la rive droite, s'était porté en reconnaissance au-delà du torrent de la Gebora jusque sur Elvas et Campo-Mayor, achevant de la sorte de couper à la garnison de Badajoz ses communications avec le Portugal. La reconnaissance de la place est faite immédiatement par le chef de bataillon du génie Casin, officier de mérite, actif et entreprenant. Celui-ci arrivé, à la tête d'un demi-escadron, à petite portée de fusil du parapet sur la rive gauche de la Guadiana, reconnaît une escarpe qu'il ne juge pas partout en bon état; quelques demi-lunes encore imparfaites et non occupées par les défenseurs; enfin, plusieurs bas-fonds au moyen desquels on peut s'approcher de la place.

Sans attendre l'arrivée du gros matériel de l'armée, la tranchée est ouverte dans la nuit du 27 janvier. Le général Léry fait pousser, à droite, un boyau sur une longueur de 150 toises, dirigé contre la Picurina, et terminé par une batterie qui doit éteindre le feu de cet ouvrage plus important qu'on ne l'a d'abord supposé. Un deuxième boyau, à peu près perpendiculaire au premier, aboutit à l'extrémité de celui-ci : son objet est de faire l'of-

fice de première parallèle, et d'entourer le front d'attaque en passant aussi à 30 toises seulement du glacis de Pardaleras. Ce travail audacieux, dirigé par l'officier supérieur du génie déjà cité, est contrarié par une vive fusillade pendant la nuit; mais au jour il se poursuit rapidement et à la sape. Terminé, il sert à lier les ouvrages de droite à ceux de la gauche, et assure protection aux autres cheminements, auxquels il servira en même temps de base. Tous ces travaux, dirigés respectivement par les généraux du génie et d'artillerie Léry et Bougeat, comprennent trois fronts d'attaque, savoir : celui de gauche, qui s'étend de la Guadiana inférieure à la route d'Olivença; l'attaque du centre, établie en face de Pardaleras; enfin, celle de droite, qui prend depuis le chemin de Valverde jusqu'à la rivière au-dessus de Badajoz. On arrête aussi une espèce de ligne de contrevallation formée de portions de tranchées, et de batteries placées à 6 ou 700 toises de la place, pour s'opposer aux sorties qui seront indubitablement tentées par une aussi nombreuse garnison.

Deux expéditions de ce genre ont lieu les 30 et 31 janvier, mais sans aucun résultat. Une troisième, plus sérieuse, s'exécute le 3 février. Aussi forts que les troupes qui entourent dans ce moment la place, les assiégés s'élancent de l'intérieur des remparts, débordent nos tranchées et menacent nos camps,

vrages de contrevallation, et marchent sur les troupes du général Girard. La tranchée est de suite abandonnée, les travailleurs courent aux armes, et les gardes se concentrent. La cavalerie ennemie est arrêtée dans cet intervalle devant une batterie récemment construite, et s'y engage contre un peloton du 5e d'artillerie à pied aux ordres du lieutenant Tortel. Celui-ci, après une demi-heure de feu, est enfin dégagé par le commandant de bataillon Vuirol, du 40e de ligne, qui se précipite en avant avec sa compagnie de grenadiers. Le colonel Veland (*), avec une portion du 88e, dégage toute la gauche, tandis que le général Girard, qui a fait prendre les armes au reste de sa division, reprend les tranchées, et force l'ennemi à rentrer en désordre dans la place. Nous eûmes à regretter dans cette affaire la perte du chef de bataillon du génie Casin, dont il a été question deux fois dans notre récit, qui fut inhumainement sabré par les Espagnols.

L'état de l'atmosphère ne s'améliorait point, et les pluies continuaient de tomber sans relâche. Les

---

(*) Aujourd'hui maréchal-de-camp, membre de la chambre des députés pour le département des Ardennes.

terres détrempées ne permettaient au soldat que d'élever des retranchements de boue, qui coulaient un instant après dans la tranchée. Cette continuité de mauvais temps devenait plus alarmante chaque jour pour le succès de notre entreprise. L'arrivée des portions principales de l'équipage de siége éprouvait aussi un dangereux retard : 60 chevaux suffisent à peine pour traîner une pièce de 24. Le général Bourgeat est cependant partout, animant les canonniers, leur communiquant sa précieuse activité. Les officiers d'artillerie, sur les divers points de la colonne, redoublent aussi d'ardeur, préviennent les pertes et les avaries, accélèrent la marche et l'arrivée des convois trop retardés jusqu'alors. Une mesure sage est adoptée par le général que nous venons de nommer : des dépôts partiels se forment sur la route par ses ordres à El-Ronquillo, à Monasterio, à Los-Santos, à Albuhera. Le matériel se dirige ensuite successivement, et par rang d'importance, vers le gîte suivant, et puis sur Badajoz. Une gratification est en outre accordée aux conducteurs militaires qui se signalent par leur zèle : elle est commune aux bouviers qui n'ont point partagé la défection de leurs camarades. Grâces à ces mesures préservatrices, l'artillerie peut espérer prendre à l'avenir toute la part qui lui est réservée dans l'étonnante expédition qui nous occupe.

Le retour du beau temps, à la fin de janvier, ac-

tive cependant les travaux du siége, et l'ardeur des chefs pour en voir promptement la fin est vivement partagée par la troupe. Toute l'armée d'Estramadure se trouve désormais réunie, la division Gazan venant de rejoindre, avec les dernières voitures de l'équipage. Celle-ci avait du reste puissamment secondé par ses mouvements les opérations dans ce début de campagne : le général Gazan attaché, dès les premiers jours de janvier, comme il a été dit, à la poursuite de la colonne de Ballesteros, venait d'atteindre ce général espagnol, le 25, à Villanueva-de-Castillejos, et l'avait forcé, à la suite d'une déroute complète, de se réfugier en Portugal. Badajoz essuie, le 5 février, un premier bombardement; mais, dans la soirée de ce même jour, le général Latour-Maubourg signale aux deux maréchaux l'arrivée prochaine de 10,000 Espagnols, qui, amenés au secours de Badajoz de l'intérieur du Portugal, s'avancent à marches forcées vers la place. Cette troupe, organisée en effet des débris de l'armée espagnole d'Estramadure recueillis sur le Tage, devait être commandée par le marquis de la Romana; mais celui-ci ayant cessé de vivre presque subitement, le 23 janvier, à Lisbonne (5), la colonne avait été dirigée vers la Guadiana par les généraux la Carrera et Mendizabal, trop tard pour prévenir la perte d'Olivença, assez à temps du moins pour défendre Badajoz. Arrivés sans obstacle à leur destination,

dans la nuit du 5 au 6 février, les Espagnols entrent immédiatement dans la place. Le général Latour-Maubourg repasse la Gebora, et abandonne dès ce moment, jusqu'à nouvel ordre, l'investissement de Badajoz sur la rive droite de la Guadiana.

Le lendemain de l'arrivée de ce renfort, le 7 février à midi, l'ennemi hasarde une sortie générale, dans l'espoir de s'emparer de nos lignes et de détruire les travaux. Quatre mille hommes débouchent du chemin couvert du front d'attaque; une partie descend la rivière vers la Tannerie, poste retranché encore occupé par l'assiégé sur les bords de l'eau; 2000 se déploient perpendiculairement à la place, et prennent ainsi nos ouvrages de revers et à dos. Une deuxième colonne de 6000 hommes s'élance à son tour de derrière la Picurina, et doit frapper un grand coup contre nos retranchements dans la direction du chemin d'Albuhera. Déjà les Espagnols sont maîtres des redoutes et parviennent jusqu'aux postes des grand'gardes; mais les Français se précipitent en peu d'instants sur les points enlevés. Une compagnie de grenadiers du 58e tient quelques moments les 2000 hommes de l'attaque du centre en échec. Le général Girard, à la tête d'une de ses brigades, arrête tout-à-coup la principale masse des assaillants, et jette sur leurs flancs 2 régiments de cavalerie légère qui se disposent à les couper. Les Espagnols bornent là leurs succès. Les ouvrages

sont repris. L'ennemi, refoulé vers la place, se replie d'abord sous le canon de la Picurina et rentre ensuite dans Badajoz.

Cette sortie, qui pouvait avoir les suites les plus funestes pour l'assiégeant, si elle avait été poussée avec l'ensemble et la vigueur convenables, fut sans résultat pour l'ennemi, et lui occasiona une perte de 600 hommes, et seulement 300 aux Français : elle précéda de quelques jours l'attaque de Pardaleras. Ce fort est battu, le 11 février, par deux batteries protégées par la grande parallèle, et armées dans la nuit précédente. Les défenses et les parapets de Pardaleras étant ruinés par nos projectiles, l'escalade de cet ouvrage avancé est résolue dans la nuit même. A neuf heures, 40 sapeurs du génie, et les compagnies d'élite des 21e léger et 103e de ligne, débouchent de la tranchée et franchissent le chemin couvert du retranchement. Le hasard fait rencontrer l'officier qui y commande faisant sa ronde; on se précipite sur lui; on le somme sur sa tête de montrer la poterne et de servir de guide. Il y consent, et les Espagnols sont surpris et le fort emporté sans coup férir. Les troupes d'artillerie et du génie veulent y faire sans délai un établissement; mais 15 pièces de 16 et de 24, mises aussitôt en batterie sur les remparts de la place qui dominent l'ouvrage, jouent à mitraille avec la plus grande activité. L'intérieur de Pardaleras n'est alors plus te-

nable et devient un monceau de ruines. Les Français renoncent en conséquence à y séjourner, et se bornent à occuper les fossés; mais ils couronnent de suite le saillant du bastion par un petit logement communiquant, au moyen d'une brèche, aux sapes pratiquées sur les glacis.

La construction des batteries à ricochet contre les deux bastions du corps de place en arrière de Pardaleras, et le cheminement de la tranchée à gauche et au centre, avaient été facilités par la prise de cet ouvrage; il servait en outre d'épaulement, et garantissait une partie de la tranchée du feu de la place. L'attaque de droite, dirigée contre la Picurina et appuyée à la rivière en amont, était aussi poussée avec activité. Du reste, nul espoir d'assigner un terme à nos opérations, depuis que la garnison presque double de l'armée assiégeante peut harceler les Français au moyen de fréquentes sorties, et les forcer par lassitude à abandonner leurs travaux. La fortune vient cette fois encore à notre secours, et nous aplanit les obstacles pour triompher des Espagnols.

Le double objet de rétablir les communications avec Elvas et Campo-Mayor, et de faciliter le réapprovisionnement de Badajoz; en outre, le besoin d'éviter l'encombrement qui peut résulter dans la place d'une aussi forte garnison, décident Mendizabal à établir, dès le 9 février, ses troupes sur les

sur un mamelon en avant de leur camp, et suit plus tard la marche des colonnes d'infanterie. Tous ces mouvements, que dirige le maréchal Mortier, sous les yeux du général en chef, sont exécutés avec une rare précision. Le général Girard, qui a attaqué et culbuté la droite de l'ennemi sur les hauteurs prolongées de San-Christoval, où elle est assise et à demi retranchée dans les anciennes lignes de Berwick, élevées durant la guerre de la succession; Girard, disons-nous, tourne tout-à-coup le dos à ce fort, et, changeant de direction à droite, aborde les coalisés à la baïonnette, et fait effort pour les rejeter sur la cavalerie du général Latour-Maubourg. Deux grands carrés sont successivement écrasés par le canon et enfoncés par l'infanterie, tandis que nos escadrons y pénètrent en arrière, achèvent d'y porter le désordre. A 11 heures, la bataille n'allait plus devenir qu'une horrible destruction, lorsque 8000 Espagnols, et de ce nombre le général Viruès, mettent bas les armes et se rendent prisonniers de guerre : 1000 hommes atteignent à la débandade la route d'Elvas, ou se replient en désordre sur la tête du pont : 600 morts, 800 blessés sont abandonnés sur le champ de bataille. Une partie du canon ennemi, ses voitures, un camp tout dressé, restent en notre pouvoir; mais la cavalerie espagnole, au nombre de 1000 chevaux, qui n'avait pris qu'une médiocre part à l'action, parvient à

se dégager, et se dirige, à bride abattue, sur Elvas, ainsi que les généraux la Carrera et Mendizabal, chefs de cette désastreuse expédition.

La brillante affaire de la Gebora, qui détruisit, en quelques heures, cette colonne de 10,000 Espagnols, arrivée quatorze jours auparavant dans l'espoir de sauver Badajoz, ne coûta aux Français que 400 hommes de perte : ce grand succès, dû à la rare perfection des mouvements ordonnés, et à l'admirable ensemble qui présida à leur exécution, devint pour nous d'une haute conséquence. La garnison de Badajoz, retombée dans la même position qu'avant l'arrivée de la colonne expéditionnaire, fut de nouveau étroitement bloquée sur les deux rives de la Guadiana ; privée d'ailleurs de ses communications avec le Portugal, elle se vit réduite à consommer ses subsistances de réserve, que nous avons dit très-peu considérables. Les hauteurs en arrière de San-Christoval furent dès ce moment gardées par une brigade composée d'un régiment d'infanterie et de 3 escadrons, soutenue par 3 pièces d'artillerie à cheval. Cette troupe construisit une redoute sur un monticule que traverse le chemin de Campo-Mayor, et, pendant tout le siége, se borna au simple rôle d'observation.

La défaite des Espagnols, essuyée sous les propres yeux des défenseurs de San-Christoval, avait jeté la consternation dans l'intérieur de la place.

l'armée française, continua à mettre en œuvre tous ses moyens de défense ; l'assiégé s'attachait surtout à retarder le cheminement de nos tranchées, par un feu d'artillerie continu et bien dirigé : une nuée de feux verticaux, lancés par des mortiers établis derrière les fronts attaqués, venaient fouiller jusque dans l'intérieur de nos ouvrages, et y porter le désordre. Cependant, ces obstacles n'arrêtaient point la marche rapide des Français vers le corps de place. La prise de la Tannerie permet de pousser une portion de parallèle qui va se lier avec l'attaque du front de Pardaleras, et soutenir de concert les batteries à ricochet établies contre les faces des bastions portant les n°s 2, 3 et 4, à compter de la rivière inférieure, et les ouvrages armés de mortiers de gros calibre qui battent directement la courtine, entre les n°s 3 et 4 et le saillant n° 3. Le feu de l'artillerie ennemie était ralenti en outre par des tirailleurs exercés, jetés en avant dans des trous-de-loup pratiqués à dessein, et plus encore par la destruction des embrasures de l'assiégé : celles-ci, construites en maçonnerie, avaient le grave inconvénient d'être promptement ruinées par notre canon, et de blesser de leurs éclats les propres défenseurs ; en même temps que la direction fixe de ces embrasures nous permettait d'éviter les coups de l'artillerie ennemie. Toutes nos batteries achèvent de s'armer dans la

nuit du 25 au 26. Ce travail périlleux s'exécute avec ensemble et précaution. Le lendemain, elles occasionent l'explosion d'un magasin à poudre dans le bastion n° 3; mais, en revanche, le même accident est provoqué peu après par le feu de l'assiégé dans une de nos batteries.

Protégé cependant par le canon bien dirigé et bien servi, le génie pousse son cheminement avec plus d'assurance et de rapidité. Les deux capitaines d'artillerie Morlainecourt et Pernet s'avancent, à l'aide de quelques accidents de terrain, jusque sur les glacis, reconnaissent que la demi-lune, entre 3 et 4, est un ouvrage informe et abandonné; que la courtine en arrière n'est pas couverte par une tenaille, et que son revêtement est médiocrement en état, tandis que celui des bastions est neuf. Après cette exploration délicate et périlleuse, ces deux intrépides officiers ont le bonheur de se jeter, sains et saufs, dans la tranchée, et d'éviter une grêle de balles qui les y accompagne. On se décide, dès ce moment, à cheminer par une sape volante sur le saillant de la demi-lune. Pour surcroît de bonheur, on s'aperçoit que l'assiégé, redoutant les surprises, n'occupe pas de nuit le chemin couvert; nos sapeurs s'avancent donc avec vivacité, et, dans la nuit du 1er au 2, le capitaine du génie Blagnac couronne une partie de cet ouvrage. Les Espagnols y rentrent au point du jour, et essaient sans succès de trou-

bler le travail. Redoublant toutefois d'énergie, le 4 mars, dans la soirée, l'ennemi exécute une nouvelle et vigoureuse sortie, pénètre encore dans l'intérieur des ouvrages, et parvient à repousser les travailleurs et les détachements de service. Les Espagnols, restés quelque temps maîtres de la tranchée et des batteries du centre les plus voisines, étaient parvenus à enclouer quelques pièces ; l'un d'eux, se fiant sur sa force, essayait même d'emporter sur son dos un mortier de petit calibre, quand le colonel Quiot du 100e de ligne se précipite, à la tête de ses grenadiers, sur les postes enlevés, en expulse l'ennemi à la baïonnette. Le gouverneur Manecho est dans ce moment renversé mort sur le parapet d'un des bastions du front d'attaque, vers lequel cet officier-général s'était porté, pour observer par lui-même les résultats de la sortie, qui furent loin de réaliser les espérances de l'assiégé.

Cette opération est la dernière que la garnison tente de sérieuse pour prolonger sa défense. L'ennemi abandonne entièrement le chemin couvert et le laisse couronner sans obstacles. Cette inactivité permet d'approcher de la place d'armes rentrante en face de l'angle de flanc de gauche du bastion n° 3, et d'établir, sans désemparer, une batterie de brèche pour les 6 pièces de 24 sur la branche de gauche de cette place d'armes, destinée à ruiner la droite de la courtine. Un établissement à la sape est

aussi préparé sur le terre-plain de la demi-lune non revêtue placée en avant de cette courtine : il a pour objet de protéger le service de la batterie de brèche, qui déjà se trouve heureusement défilée de ce côté par le voisinage de cet ouvrage avancé. Les troupes du génie pétardent en même temps la contrescarpe, pour opérer la descente et le passage du fossé. Ces constructions, quoique faites sous le feu le plus meurtrier de la place, se poursuivent avec ardeur et sans remise. La batterie de brèche est achevée et armée dans la nuit du 5 au 6 mars ; elle commence à jouer le 6, au milieu d'une grêle de projectiles de toute espèce. Quoique singulièrement meurtrière pour les artilleurs, et hors d'état par ce motif d'être réparée à souhait, la batterie continue son feu, le 7. La brèche s'achève dans les journées des 8 et 9, et s'étend sur une longueur de 15 à 20 toises. Le 9 au matin, elle est reconnue rigoureusement praticable, au jugement peut-être hasardé du commandant de la tranchée. Sur cet avis, le général en chef expédie l'ordre de l'assaut pour le lendemain à midi.

Dès neuf heures, 1000 hommes d'élite, disposés en colonne derrière le couronnement du glacis, sous les ordres du général de brigade Pépin, se tiennent prêts à livrer l'assaut par la brèche. Cette troupe se montre animée de la plus vive ardeur : présage presque assuré de réussite. Un pareil dé-

vouement brille aussi dans les pelotons désignés pour enlever au besoin la Picurina de vive force à l'attaque de droite, et la porte de Palma contre la rivière de celle de gauche. On reçoit cependant, à midi, l'ordre de suspendre les préparatifs de cette opération meurtrière et décisive. Une dernière sommation est adressée au général Ymas, nouveau gouverneur de Badajoz : elle amène une trève de quelques heures, et l'armée apprend qu'on est en pourparlers. Le général Gazan, chef d'état-major, s'est rendu pour cet objet dans la place; il en sort à cinq heures, et soumet au maréchal général en chef une capitulation par laquelle Badajoz doit être remise le lendemain aux troupes françaises.

Le 11 mars, à dix heures du matin, celles-ci rangées en bataille et bordant la haie depuis les glacis de la porte San-Roque, voient défiler la garnison, encore forte de 8 à 9000 hommes, dont 512 officiers; on lui accorde les honneurs de la guerre, et une partie de l'artillerie et du génie défile par la brèche. La colonne, déclarée prisonnière de guerre, est dirigée aussitôt sur Madrid et Bayonne. Nous trouvâmes dans la place 170 bouches à feu de divers calibres, des munitions de guerre, un matériel considérable, et 2 équipages de pont dans le meilleur état. L'intérieur de la ville, et notamment les parties voisines des principaux points d'attaque, retraçaient d'une manière effrayante le ravage du canon

et des projectiles creux de l'assiégeant. Des coupures et des épaulements, pratiqués en travers des rues dirigées vers le front battu en brèche et derrière cette même brèche, indiquaient positivement une première intention de défendre pied à pied les divers quartiers de Badajoz : tel était, assure-t-on, le projet du général Manecho, projet écarté par son successeur Ymas contre l'assentiment du peuple; et quelques citoyens en effet s'exerçaient sous nos yeux, après la chute de la place, à gravir la brèche, et chagrins de pouvoir atteindre au sommet sans trop d'effort, semblaient tacitement accuser le gouverneur Ymas d'une reddition prématurée. L'ordre et le respect dus aux propriétés, spécialement garanties dans la capitulation, avaient été un instant violés par les premiers soldats entrés dans Badajoz : ces troupes, animées de l'espoir d'enlever la place à l'assaut, pensaient avoir acquis le droit de la traiter avec toute la rigueur militaire; mais les chefs interposant de suite leur autorité, empêchèrent que la conduite de l'armée, si digne d'éloges durant cette campagne, ne fût à la fin souillée par des actes que reprouvaient également les règles de l'honneur et la foi des traités.

Les opérations militaires qui ont préparé et amené la prise de Badajoz semblent sortir de l'ordre commun, et leur caractère les range parmi celles qui pendant 22 ans ont le plus illustré nos drapeaux.

444253B

Les alarmes imprimées d'abord à l'ennemi par la haute réputation militaire des deux chefs de l'armée française; l'élan donné par eux et les autres généraux aux soldats sous leurs ordres; l'active intrépidité des troupes du génie et des officiers qui les guidaient; enfin, la bravoure, l'adresse, la patience des artilleurs de tout grade, expliquent ces étonnants succès. L'ordre parfait, la prudente économie apportés par le général d'artillerie Bougeat dans l'emploi des faibles moyens à sa disposition, et surtout l'idée ingénieuse de faire renvoyer à l'ennemi, par les batteries françaises, 6000 boulets et plusieurs centaines de bombes lancés sur nous par l'artillerie de la place, firent que le service du canon de siége ne languit pas un moment. Notre surveillance fut mise quelques instants en défaut, quand l'ennemi, dans les sorties du 7 février et du 14 mars, s'empara de la tranchée; mais cet incident ne prouve que la médiocrité de nos ressources en hommes, pour oser entreprendre les difficiles opérations de cette campagne. L'élan déployé par les Français pour reconquérir les ouvrages enlevés, dut apprendre à la garnison que les succès qu'elle pourrait obtenir seraient de courte durée, et sans aucune conséquence.

Si, en accordant au militaire français l'élan, l'activité, la bravoure pour aborder l'ennemi par une brusque et rapide agression, on lui contestait encore la persévérance, la ténacité nécessaires pour

surmonter toutes les résistances, et conduire à terme une entreprise longue et difficile, je regretterais que ceux qui s'obstinent dans cette erreur, tant de fois détruite par des preuves du contraire, n'aient pu voir les troupes françaises du Midi, en Espagne, dans les tranchées fangeuses de Badajoz, ou dirigées sur cette place, dans les ornières de Santa-Olalla et de Monasterio. Ils proclameraient avec nous que le soldat de notre nation, animé par la présence et l'exemple de ses chefs, se roidit contre les obstacles avec autant d'énergie qu'il affronte le péril. Il ne retrouvait ici ni le beau ciel de l'Andalousie, ni ces jouissances goûtées auparavant dans quelques riches cantonnements sur les bords du Guadalquivir. Ces situations brusques et heurtées, qui prêtaient, par leur mobilité même, quelque charme aux expéditions des montagnes, et ces intervalles compensés d'agitation et de repos, étaient inconnus en Estramadure. Le jour qui s'écoule a une entière ressemblance à celui de la veille : tous, devant Badajoz, sont également pénibles et fatigants. Les strictes fournitures en vivres de campagne, et encore médiocrement assurées; une modique ration d'eau-de-vie pour les travailleurs : telles sont les seules douceurs dont jouisse le soldat. Quant à un abri pour se garantir des rigueurs de la saison, il y renonce; et sa modeste ambition se borne à rencontrer, après une journée pluvieuse, un sol

Lorsque le travail quotidien a cessé dans la tranchée, et que la troupe relevée est libre de prendre quelques heures de repos, celle-ci, loin de lui consacrer de stériles moments, se crée un passe-temps à la fois utile et lucratif. Elle se rappelle qu'une prime en argent est établie pour tous les projectiles qui, lancés par le canon de la place, seront recueillis au milieu des travaux et rapportés au parc. L'œil fixé sur les embrasures des remparts, le fantassin, le cavalier, l'artilleur, épient de concert le moment du départ du boulet, essaient d'en étudier la route, volent quelquefois à sa rencontre, et faisant assaut d'activité, s'exposent à être frappés par ce corps dangereux. Immobile parfois à peu de distance d'une bombe dont la fusée brûle encore, le soldat attend avec une avide inquiétude le moment de l'explosion : placé dans l'alternative d'être emporté par les éclats du projectile, ou, celui-ci s'éteignant, de se l'approprier et d'en retirer le salaire convenu.

Le dégoût, le découragement ne trouvèrent aucun accès auprès de la troupe dans l'hiver d'Estramadure, et les fatigues qu'elle endurait n'excitèrent jamais dans les rangs le plus léger murmure. Réunis le soir autour des feux des bivouacs, les soldats réchauffaient leurs membres engourdis, ou séchaient leurs vêtements percés par la pluie. Le combustible

est peu commun en Estramadure, province mal peuplée et généralement découverte : aussi devait-on se résoudre dans l'expédition de 1811, comme dans toutes les situations de même nature, à faire parfois main-basse sur quelque habitation isolée et désertée par ses maîtres. S'y transporter, enlever la toiture, arracher la charpente, en charrier indistinctement les débris au bivouac : ce travail n'exige qu'un instant, et les pièces de bois, amoncelées entières et sans choix, forment bientôt un vaste foyer. La troupe s'y range en cercle, et y prend ses repas. Sur d'autres lieux moins disgraciés, l'outre restauratrice serait devenue en ce moment l'objet de notre culte, et, fêtée à la ronde par chaque assistant, fût retournée vide ou du moins fort allégée au point de départ. On se contente aujourd'hui de donner de burlesques regrets à son absence, et chacun se retranche avec gaieté derrière une sobriété forcée. Viennent enfin les dispositions pour la nuit : étendue proche du foyer, la troupe puise dans un sommeil bienfaisant l'oubli momentané des privations et des fatigues. Plus endurcis aux travaux de la guerre, ou dominés par un penchant irrésistible à la méditation, quelques militaires restent éveillés : debout au milieu de leurs compagnons endormis, ils trouvent un certain charme à s'entretenir entre eux des événements présents, à jeter aussi un regard sur le passé, à s'égarer parfois dans l'avenir.

Je n'oublierai jamais que reposant au bivouac pendant une de ces nuits orageuses si fréquentes dans l'hiver de 1811, je fus tout-à-coup réveillé vers minuit par le fracas d'une averse qui dans moins de quelques secondes pénètre à fond mes vêtemens, sillonne le terrain qui m'entoure et l'entraîne avec elle. La troupe était déjà debout et en cercle autour d'un énorme feu de grosses solives, dont l'eau eût essayé vainement de diminuer l'intensité. Inondés par la pluie, les soldats me parurent moins occupés de leur pénible situation et de l'incident qui la provoquait, que d'écouter dans un silence respectueux un de leurs vieux camarades racontant, avec une fidélité de lieux et de temps remarquable, la série des victoires et des revers, des désastres et des triomphes de l'armée française depuis 20 ans. Très-jeune encore et débutant dans la carrière, je prêtai moi-même une oreille attentive, et ne pus me défendre d'un vif intérêt au récit naïf de nos anciens et mémorables travaux sur les bords du Vall, du Danube, du Niémen. Le jour me surprit, ainsi que ma troupe, attentif et recueilli. Comme elle aussi je regrettai peu le sommeil perdu, captivé par le charme d'une narration qui me retraçait les succès et la gloire des Français.

La possession de Badajoz, due principalement à la terreur jetée parmi les Espagnols par l'ensemble, la rapidité et le succès complet des opérations de

la campagne, assurait à l'armée du Midi des avantages incalculables. Les nombreux ramassis de partisans auxquels Badajoz servait auparavant de refuge, se voyaient, par la perte de cette place, éloignés sans retour de l'Estramadure. Les Français trouvent en outre, dans leur dernière conquête, un solide point d'appui pour la droite de leurs établissements dans le midi de l'Espagne. Badajoz interdisait enfin dès ce jour à l'armée anglo-portugaise un accès facile dans cette portion de la péninsule, en même temps qu'elle favorise aux Français l'entrée de l'Alentejo, et doit assurer plus tard leurs communications avec l'armée du Portugal réunie à Santarem.

Brûlant du désir de pénétrer dans cette contrée, le maréchal Soult prescrit de suite au maréchal duc de Trévise la conquête de cette province, en faisant usage des ressources tirées de cette place. Mortier se porte, dans ce but, sur la ville forte de Campo-Mayor, à trois lieues nord-ouest de la première. Le général Latour-Maubourg reçoit en même temps l'ordre de marcher, avec une portion de la cavalerie de réserve et quelques troupes d'infanterie, contre le château d'Albuquerque, à sept lieues vers la Haute-Estramadure. Ce poste était presque inaccessible par sa position ; néanmoins, la seule présence de la colonne française répand l'alarme au sein de la garnison, et Albuquerque se rend, le 15

mars, après avoir essuyé quelque coups de canon. Ses défenseurs, au nombre de 600, sont déclarés prisonniers de guerre, et dirigés sans délai sur Badajoz. Latour-Maubourg démantèle aussitôt le château, et rejoint, suivant ses instructions, le corps commandé par le maréchal Mortier devant Campo-Mayor. Cette place, investie le 14, éprouve, le 17, un premier bombardement. Le maréchal, décidé à brusquer l'attaque, fait construire une batterie rapprochée des glacis du bastion dit San-Jago, pour ruiner de suite ses défenses, dégrader le parapet et y faire brèche. La garnison, composée de quelques centaines d'hommes, est sommée de se rendre, le 21; elle se décide dans la journée à capituler, et, déclarée prisonnière de guerre, prend le chemin de Badajoz. Campo-Mayor renfermait un matériel assez considérable, et quelques approvisionnements de guerre et de bouche, qui tombèrent en notre pouvoir avec cette place.

L'occupation de Campo-Mayor et d'Albuquerque termine la mémorable campagne d'hiver de 1811 en Estramadure, dans laquelle les maréchaux Soult et Mortier, avec 20,000 hommes seulement de toutes les armes, un matériel des plus réduits et au milieu des obstacles d'une saison rigoureuse, avaient pris 4 places fortes ou postes, et fait 21,000 prisonniers. Des événements militaires d'une égale importance, mais suivis de résultats plus coûteux et plus

contestés, vont fixer notre attention sur quelques points de l'Andalousie, principalement sur les lignes occupées par le 1er corps devant Cadix. Le retour du maréchal Soult au grand quartier-général à Séville, avait été accéléré par les dépêches relatives à ces nouveaux incidents; et ce général en chef s'était dispensé, pour ce motif, de diriger en personne les dernières opérations confiées à l'armée d'Estramadure dans la province portugaise d'Alentejo.

Son absence prolongée de Séville, l'isolement de cette vaste cité et du 1er corps, depuis les derniers jours de décembre, époque de la concentration des troupes en Estramadure, avaient paru favorables à la junte espagnole, réunie à Cadix, pour diriger une attaque vigoureuse contre les établissements des Français en regard de cette place. La prise et la destruction des ouvrages du blocus, la retraite générale et définitive, sur la Haute-Andalousie, des troupes aux ordres du maréchal Victor, duc de Bellune, tels sont les résultats que la junte se promet de l'expédition projetée. Un soulèvement, ayant le même but, est préparé dans les montagnes de Ronda sur les derrières du 1er corps; et un coup de main confié au général Ballesteros, doit aussi être dirigé contre Séville. L'ennemi fixe l'exécution de ce plan à la fin de février; c'est-à-dire, au moment où toute l'attention du général en chef fran-

çais est portée sur Badajoz, et lorsque les brillants succès de la Gebora peuvent nous faire juger la reddition de la place indubitable et prochaine. Le départ de la cavalerie de réserve pour l'Estramadure avait déjà servi de signal aux partis espagnols réunis sur la frontière de Jaën, pour recommencer leurs incursions dans l'intérieur de la province. Toutefois, le général Godinot, successeur du général Dessoles dans le gouvernement de Cordoue, atteignit et dispersa, à Segura, aux sources du Guadalquivir, le principal attroupement fort de 2000 hommes sous les ordres de Blacke. Ces démonstrations hostiles sur quelques points isolés n'étaient, du reste, que le prélude des importantes opérations qui vont être retracées, et d'où dépendait indubitablement le sort de l'Andalousie.

Les troupes ennemies destinées à agir contre le maréchal duc de Bellune, embarquées le 21 février à Cadix, mais retenues par des vents contraires, n'avaient pu toucher le continent que le 27, à Algesiras. Leur force, après la réunion effectuée le lendemain à Tariffa, avec les Espagnols retirés de cette place pour prendre part au mouvement, s'élevait de 18 à 20.000 baïonnettes, commandées en chef par le général Lapena : sir Thomas Graham, général anglais, avait dans ce nombre sous ses ordres 6000 soldats de sa nation, pris dans les places de Cadix et de Gibraltar. Le général Cassa-

ne (*), successeur du général Latour-Maubourg, à Medina-Sidonia, depuis le départ de celui-ci pour l'Estramadure, couvrait dans ce moment le blocus avec deux bataillons des 95e et 96e de ligne, placés à Medina. Un régiment de dragons, aux ordres du même général, occupait Vejès-de-la-Frontera sur la route d'Algesiras. Les avant-postes du 1er corps étaient placés de ce côté, à Laventa-de-Casa-Viega, et au village de Paterna-de-Reverche, du côté des débouchés de Ronda et d'Ubrique. Sans attendre la fin du débarquement, l'ennemi avait commencé son agression, le 25, par l'attaque du poste de Casa-Viega; mais le général Cassagne s'étant porté en avant, l'ennemi reprit la direction d'Algesiras. Une colonne, conduite par le général espagnol Crus-Murgon, débouche cependant de la Sierra-de-Ronda, sur Alcala et Medina-Sidonia : le général Cassagne juge prudent dans cette circonstance d'évacuer ce dernier poste, et prend position à 1000 toises en arrière. Renforcé d'un bataillon du 27e de ligne et du 5e de chasseurs à cheval, sous les ordres du colonel Bonnemains, ce général fait attaquer Medina, le 28 au matin, repousse l'ennemi, enlève un drapeau et fait plusieurs centaines de prisonniers. Le point de Medina est, de ce moment, fortement occupé et couvert par un ouvrage de cam-

(*) Aujourd'hui lieutenant-général.

pagne qui reçoit de l'artillerie et des approvisionnements. Ces démonstrations, faites par des troupes appartenant au rassemblement de Ronda, avaient pour but de protéger la marche de l'armée expéditionnaire contre les ouvrages du blocus.

A la première nouvelle de la présence des coalisés sur le continent, le maréchal Victor réunit, prêtes à agir, les troupes alors disponibles dans les divisions Ruffin, Villate et Leval. Le reste du 1er corps est strictement employé à la garde des batteries et des autres ouvrages de la ligne, qui paraissent menacés par les canonnières ennemies. Le général Sébastiani, dans le doute si les forces des alliés sont dirigées contre les points occupés par son corps d'armée, rassemble pareillement des troupes pour couvrir, par Estipona, la province de Grenade, ou menacer au besoin le camp de Saint-Roch sous Gibraltar, et fait observer l'ennemi par le 12e de dragons. Cette corrélation de mouvements et de mesures de défense, entre les troupes du 1er et du 4e corps, avait été formellement prescrite, avant le départ pour l'Estramadure, par le maréchal Soult aux chefs de ces corps d'armée : par suite des mêmes instructions, le général Sébastiani devait déférer, au besoin, aux ordres du maréchal Victor. La nouvelle du débarquement des coalisés circule cependant avec rapidité dans toute l'Andalousie, et va y répandre l'alarme. Les généraux Darricau à Séville,

Godinot à Cordoue, Digeon (*) à Ecija, concentrent sur-le-champ le peu de troupes alors à leur disposition, et se tiennent prêts à marcher au premier ordre. Celui-ci retient même, par mesure de sûreté, dans cette dernière place, les 7 et 8 mars, un nombreux convoi venu de France, pour éviter de l'aventurer sur la route de Séville, en cas de retraite des troupes du blocus vers la Haute-Andalousie.

L'armée anglo-portugaise se présente de nouveau, le 3 mars, devant le poste de Casa-Viega, qui est évacué par les Français. Le général Cassagne réunit ses détachements, et se porte en reconnaissance vers l'ennemi : il donne avis au duc de Bellune de l'arrivée de leur tête de colonne à Casa-Viega; mais encore incertain sur leur nombre et leurs projets, il retourne à Medina. Une seconde reconnaissance, que ce général exécute par ordre du maréchal, lui apprend que l'ennemi s'est porté de Casa-Viega sur Conil, en longeant la côte : cette circonstance ne laisse plus de doute que l'attaque des lignes françaises devant Cadix, et le blocus continental de la place, ne soient le but de ses mouvements. Une diversion était préparée aussi par les Espagnols de l'île de Léon, commandés par le général Zayas : celui-ci, pour rétablir les communi-

(*) Aujourd'hui lieutenant-général, commandant une division de cavalerie de la garde royale, pair de France.

soir, un pont de radeaux presque à l'embouchure du canal Santi-Petri, et proche du château du même nom. L'ennemi s'occupe sans délai de couvrir ce pont par une forte tête, et porte aussi des troupes en reconnaissance sur les avant-postes français. Mais celles-ci sont arrêtées au milieu de la nuit par 2 compagnies de voltigeurs du 95e, qui prennent elles-mêmes l'offensive, tombent à l'improviste sur les travailleurs de la tête du pont, et les refoulent en désordre sur l'autre rive du canal, que les Français atteignent pêle-mêle avec l'ennemi. Les voltigeurs achèvent de détruire les ouvrages commencés, et ramènent au camp 150 prisonniers faits dans cette courte mais glorieuse expédition.

Cependant les colonnes ennemies, après une marche lente et pénible, durant la nuit du 4 au 5, s'avancent sur Santi-Petri, les Espagnols en tête et à la gauche, les Anglais au centre, afin d'opérer leur jonction avec les troupes de l'île de Léon, qu'elles s'attendent à voir déboucher par le pont supposé établi par le général Zayas sur le canal. Toutes ces forces réunies doivent agir avec ensemble, pour enlever aux Français l'appui qu'ils retirent des batteries adjacentes à ce canal, et marcher ensuite sur Chiclana. L'armée ennemie, échelonnée dans l'ordre déjà indiqué, occupait, par une forte arrière-garde, proche de la mer, les hauteurs de

Barrosa, à une lieue de la tête des premières colonnes. Ces hauteurs s'étendent dans l'intérieur des terres, et se prolongent au nord jusqu'à la vaste plaine de Chiclana, qui en est à deux lieues. Une forêt de pins borde cette plaine, environne aussi la montagne à une certaine distance, et se termine au canal. Le terrain entre la forêt et la plage est découvert, mais inégal et raboteux. Le maréchal Victor réunit, en avant de Chiclana, la 1re brigade de la division Ruffin, la 2e de la division Leval, 3 escadrons de cavalerie et 12 pièces de canon : ces forces ne dépassent pas 6000 hommes. Dans ce nombre, 2 bataillons formés de compagnies d'élite retirées des régiments, et commandés, sous la dénomination de grenadiers-réunis, par le général Rousseau, doivent agir à l'extrême gauche, dirigée par Ruffin. Un 3e bataillon de cette troupe d'élite, aux ordres du général Meunier, est attaché à la brigade Leval. Villate se porte, avec 2000 hommes de sa division, sur le canal Santi-Petri, pour s'opposer aux projets des Espagnols de l'île de Léon, et couvrir Chiclana. Toutes les troupes, qui s'élèvent à peine à 8000 combattants, sont en grande tenue, et présentent un coup d'œil imposant.

Le maréchal juge que la présence des bataillons stationnés à Medina-Sidonia lui est d'absolue nécessité dans ce moment critique : il donne, en conséquence, l'ordre au général Sémelé, son chef d'état-

major, de se porter à leur rencontre, et de les amener sans délai sur le point où l'action sera engagée. Encore en doute sur le nombre exact de l'ennemi, dont les colonnes sont défilées par des accidents de terrain de Barrosa à Santi-Petri, Victor n'hésite pas, malgré la médiocrité de ses forces, de manœuvrer pour circonscrire les coalisés entre la mer et l'armée française, et leur couper la retraite : ainsi, tandis que le général Villate couvre Chiclana, la droite appuyée au canal, les brigades des généraux Ruffin et Leval, conduites par le maréchal en personne, débouchent des bois au sud-est de cette ville, et marchent contre les hauteurs de Barrosa, fortement occupées par l'arrière-garde ennemie. Ces points importants sont attaqués de front et avec impétuosité par le général Ruffin, et une portion de sa troupe les tourne par la droite. Les Espagnols, abordés vigoureusement de toutes parts et repoussés, descendent en désordre de ces hauteurs, que le général Ruffin fait occuper sur-le-champ.

Les habiles combinaisons du maréchal duc de Bellune ont jusqu'ici obtenu une pleine réussite, et la possession de Barrosa le rend maître des derrières de l'ennemi. Pour mettre à profit ce premier succès, achever d'envelopper les alliés et les acculer à la mer, le maréchal fait porter la colonne du général Leval dans la plaine, en avant de la lisière des bois :

cette brigade forme le centre de notre ligne, et doit se mettre en contact, par sa droite, avec le général Villate, pour marcher ensuite de concert à l'ennemi et le refouler vers la plage. Le maréchal, qui attend avec impatience les troupes de Medina-Sidonia, témoigne dans ce moment de la surprise et de l'inquiétude sur leur retard; les ordres les plus pressants sont même réitérés au général Sémelé, pour qu'il accélère sa marche.

Cependant le général sir Thomas Graham, qui supposait ses derrières en sûreté, continuait à s'avancer avec confiance sur Santi-Petri. Il avait déjà atteint la tour de Barmeja, à moitié chemin de Barrosa à l'embouchure du canal, et allait se réunir aux troupes espagnoles du général Lapena, en position sur les hauteurs adjacentes à cette tour; lorsqu'il aperçoit derrière lui les Français monter rapidement les hauteurs, et l'arrière-garde de l'armée alliée en pleine déroute. Une autre colonne (celle du général Leval) débouche en même temps dans la plaine, en avant de la lisière des bois, sous les yeux du général ennemi. Graham, renonçant dès-lors à entrer en contact avec les troupes de l'île de Léon sur le canal Santi-Petri, ordonne une contre-marche, et, après avoir réuni ses forces, dont les Anglais font partie, et qui sont grossies des troupes de l'arrière-garde chassée des hauteurs de Barrosa, Graham, disons-nous, les dispose en quatre colon-

dégager les derrières de l'armée alliée, et prend lui-même l'offensive. L'artillerie française arrive dans ce même instant sur le terrain, et l'action devient générale. La brigade Ruffin, attaquée dans sa position de Barrosa, oppose aux assaillants un feu de mousqueterie et d'artillerie des plus meurtriers, et repousse deux fois l'ennemi avec la plus grande vigueur. Toutefois, après des efforts acharnés des deux côtés, l'avantage reste aux coalisés, qui ont porté en ligne des forces doubles des nôtres, et les hauteurs de Barrosa sont de nouveau occupées par eux. L'intrépide Ruffin, blessé mortellement dans l'action, ne peut, au milieu du désordre inséparable d'une retraite précipitée, être enlevé du champ de bataille; il est fait prisonnier, entouré d'une centaine de braves mis ainsi que lui hors de combat. Le général Rousseau, qui, à la tête de 2 bataillons de grenadiers-réunis, s'était conduit avec intrépidité, venait aussi de recevoir le coup mortel, et sa perte avait été pour la troupe le signal de la retraite. Ce mouvement, qui rapproche la gauche des Français du centre commandé par le général Leval, n'est pas exempt d'un certain désordre.

Celui-ci, à peine débouché des bois avec sa colonne, composée des 8e et 54e de ligne, et du bataillon de grenadiers-réunis commandé par le général Meunier, s'était porté rapidement sur le terrain. Des mouve-

ments, dans la ligne ennemie, qui semblent menacer d'une charge prochaine de cavalerie, engagent bientôt le général Leval à ralentir sa marche, et à former sur-le-champ sa troupe en carré : c'est dans un pareil ordre qu'il arrive à la rencontre des coalisés. Les démonstrations qui ont motivé cette mesure n'ayant pas de suites, le général Leval fait déployer et avancer sans délai le 8e de ligne. Ce régiment, secondé par l'artillerie de la brigade, commence à bonne portée une fusillade meurtrière, et s'enfonce baïonnette croisée dans un bois d'oliviers occupé par l'ennemi devant notre front. Les Français résistent durant trois quarts d'heure aux alliés, qui ont eux-mêmes pris l'offensive. Assailli par des forces supérieures de plus du double, le 8e est, à la fin, fortement ramené sur le 54e resté jusqu'alors en réserve; l'aquilifère du 8e est tué dans la mêlée, et son étendard ne peut être sauvé. L'action reprend une nouvelle vigueur à hauteur du 54e, et entraîne pendant une heure et demie les résultats les plus meurtriers. Durant cet intervalle, l'artillerie française, dirigée par le général d'Aboville et le colonel Morasain, et servie avec autant d'activité que d'adresse, porte le ravage dans les colonnes ennemies, et les force de ralentir leurs mouvements. Cependant, le général Leval se voit hors d'état d'arrêter, avec sa seule brigade, la double ligne qui lui est opposée. Menacée d'ailleurs sur la gauche par la por-

en arrière de nous; inquiet en outre pour ses communications avec le général Villate, dont une colonne espagnole stationnée sur la droite peut le séparer et le rejeter hors de la ligne d'opérations; Leval, disons-nous, se décide à ordonner la retraite. Il donne avis de ce mouvement au général Meunier, qui, placé à quelque distance à droite de la brigade avec le bataillon de grenadiers-réunis, n'a pas encore été engagé : Meunier témoigne du regret de quitter sa position sans coup férir, et n'obéit qu'à un ordre formel et réitéré; son bataillon forme l'arrière-garde, et soutient la retraite, qui s'opère avec ordre et sans engagement sérieux.

Pendant les opérations meurtrières de la gauche et du centre des Français, le général Villate, appuyé au canal Santi-Petri, avait contenu les Espagnols, que nous avons dit former la tête de l'armée alliée, sans se laisser entamer par eux. Mais dès l'instant que le maréchal, fortement attaqué lui-même par un ennemi si supérieur en nombre, dut renoncer à poursuivre ses premiers avantages, et abandonner le projet d'envelopper les Anglo-Espagnols et de les acculer à la mer, le général Villate reçut l'ordre de se replier du canal Santi-Petri, et de laisser libres les communications de la terre-ferme avec l'île de Léon. C'est en avant et à droite de Chiclana, près du fort

Sainte-Anne ou Sénarmont, à deux lieues de Barrosa, que ses troupes rejoignent celles des généraux Ruffin et Leval, qui s'y étaient dirigées dans leur retraite.

La flotte britannique, aux ordres de l'amiral Keath, en croisière dans la grande baie de Cadix, avait d'abord, pendant la durée de la bataille, fait des démonstrations menaçantes contre les ouvrages du blocus; principalement contre les postes fortifiés entre Sainte-Catherine et Puerto-Real, alors occupés par les compagnies du centre du 45e de ligne, sous le commandement supérieur du colonel Varé. Un débarquement considérable de troupes alliées est plus tard effectué entre les points de Sainte-Marie et de Sainte-Catherine, et l'ennemi somme, à diverses reprises, mais inutilement, cette dernière redoute. Une portion des troupes débarquées, secondée par le feu de plusieurs divisions de chaloupes canonnières et de quelques bombardes, attaquait en même temps une batterie retranchée, voisine de Sainte-Marie, armée de 2 pièces et gardée seulement par 25 hommes du 45e, aux ordres du sous-lieutenant Violet. Ce poste, assailli par un ennemi si supérieur, fait néanmoins la plus vigoureuse résistance et épuise toutes ses munitions. La populace de Sainte-Marie, qui s'est réunie aux troupes débarquées, parvient à la fin à incendier les fascines du revêtement de la redoute. Au milieu de cet

en avant de Chiclana, ces détails d'un officier que lui adresse le colonel Varé; cet officier lui expose aussi les alarmes causées par la présence de plusieurs divisions de canonnières ennemies devant Puerto-Real, où se trouve le quartier-général de l'armée. Le maréchal prescrit verbalement les mesures à prendre pour la défense des divers points littoraux, mais ne juge pas nécessaire de s'y rendre de sa personne.

Le feu avait cessé à trois heures sur le champ de bataille, et le repos était également réclamé par les deux armées. Chefs, soldats, tous sont effrayés des sanglants résultats d'une action aussi meurtrière, quoique de si courte durée. Les pertes ne s'élèvent pas, du côté de l'ennemi, à moins de 4000 hommes : on compte dans ce nombre 1500 tués. Les résultats sont presque aussi coûteux pour l'armée française : plus du tiers de la colonne qui avait agi avec le maréchal se trouvait hors de combat. Le général Rousseau, le colonel Antié, du 8e, sont du nombre des morts. Le général Ruffin est resté mortellement blessé au pouvoir de l'ennemi; le colonel d'artillerie Morasain avait été enlevé du champ de bataille, dans un semblable état; le général Villate était aussi blessé. Il y avait eu réciproquement quel-

ques pièces d'artillerie de perdues; mais le canon pris d'abord à l'ennemi lui était retourné avec le champ de bataille. Sir Thomas Graham, attéré de la résistance opiniâtre qu'une poignée de Français venaient d'opposer aux 18,000 alliés, n'avance avec ses colonnes que d'une demi-lieue dans la direction de Chiclana. Le maréchal concentre ses forces en avant de cette ville; il y est rejoint, à l'entrée de la nuit seulement, par le général Sémelé. Le mouvement des alliés sur Santi-Petri n'avait point été ignoré du général Cassagne, toujours placé en observation à Medina. Le 5, à dix heures du matin, néanmoins, aucun ordre de l'état-major-général ne lui était encore parvenu : l'arrivée seule du général Sémelé lui apprit avec quelle impatience étaient attendues, en avant de Chiclana, les troupes sous ses ordres. Ce dernier en prit la direction, et suivit la route du côté de la mer; mais la colonne, ralentie dans sa marche par les difficultés du terrain et l'embarras de l'artillerie, n'avait pu atteindre Chiclana que plusieurs heures après la bataille.

Une morne consternation régnait alors dans cette ville, à Sainte-Marie, à Puerto-Real, enfin sur toute la ligne; et les mots sinistres de destruction et d'abandon des ouvrages se répètent de bouche en bouche. Le maréchal duc de Bellune fait preuve de calme et de résolution dans cette grave circonstance. Il assemble à la nuit un conseil de guerre : la pro-

main, et de chercher à replacer les troupes dans les positions qu'elles occupaient avant la bataille, est émise et fortement appuyée par lui; mais cette résolution, qui n'est pas l'un des traits le moins dignes d'éloges d'une carrière militaire signalée d'ailleurs par tant de services, trouve peu d'approbateurs. Le maréchal manifeste alors l'intention de hasarder, en arrière de Chiclana, une deuxième bataille, en choisissant mieux son terrain; de manière à pouvoir faire entrer en ligne sa cavalerie, et mettre à profit la supériorité de son artillerie.

Il demeure décidé, en résultat, que si, le 6, l'agression de l'ennemi est poussée avec vigueur, et appuyée sur une force numérique trop redoutable, on lui opposera une résistance en raison du temps nécessaire pour préparer avec ordre et exécuter avec ensemble un mouvement, du moins provisoire, de retraite sur la Haute-Andalousie. Des instructions sont, dans cette hypothèse, adressées aux chefs des différents services; il est enjoint aussi aux commandants des batteries, que leur peu d'importance force à abandonner, de se mettre en mesure de les détruire, ainsi que leur matériel, au premier ordre (6). Quant aux points susceptibles isolément d'un certain degré de résistance, tels que les forts Sainte-Anne ou Sénarmont, Sainte-Catherine, le Trocadero, ils doivent être gardés, recevoir même un

supplément de garnison, être livrés ensuite à leur propre défense, jusqu'à l'époque plus ou moins rapprochée où le 1er corps soit en mesure de revenir les dégager, et reprendre devant Cadix ses premiers travaux.

Cependant le maréchal Victor, ne jugeant pas sa position assez assurée sur la ligne de Chiclana, ne laisse que la 3e division en avant de cette place; le reste des troupes passe la rivière, qui coule au nord, et vient faire halte en arrière sur la route de Puerto-Real. C'est aussi à hauteur de cette place, la droite appuyée aux monticules qui la dominent, ou plus loin encore sur la ligne du Guadalete, que le maréchal voulait hasarder un nouvel engagement. Il est du reste prescrit au général Cassagne, qui venait de prendre le commandement des troupes à Chiclana, après la blessure du général Villate, de bien observer l'ennemi, d'arrêter tout ce qui serait corps d'avant-garde; mais, dans le cas d'une agression trop décidée de la part des alliés, de détruire les batteries et l'artillerie de position adjacentes à Chiclana, de défendre ensuite le terrain pied à pied, et de se replier sur Puerto-Real.

L'ennemi, resté campé durant la nuit sur la lisière à l'entrée des bois, et séparé des Français par toute la profondeur de la forêt, qui n'avait pas moins d'une lieue et demie, n'exécute cependant, le 6 au matin, aucun mouvement offensif, et une recon-

surprise que cet incident jette au milieu de nous redouble encore, lorsque, le 7 au matin, on est instruit qu'une nouvelle reconnaissance, portée par le général Beaumont, commandant la cavalerie du corps d'armée, sur Torre-Bermeja, n'a point rencontré d'Anglais. Ce général parcourt, en effet, sans danger le champ de bataille, et se saisit même de quelques traînards ennemis. Il apprend d'eux que le général Graham, après les pertes de la journée du 5, ne jugeant plus convenable de tenir encore la campagne, avait fait rentrer ses troupes dans l'île de Léon. Malgré tout ce que ces détails ont de rassurant, le chef du 1er corps crut devoir rester en place, et continuer à se tenir sur ses gardes. Cette prudente inertie permit au général Lapena, qui, du 5 au 7, n'avait cessé d'occuper la même position sur la hauteur de Bermeja, avec une forte division espagnole sous ses ordres, de se retirer sans empêchement à l'entrée de la nuit dans l'île de Léon. La colonne franchit le canal Santi-Petri sur un pont qui, la veille à midi, avait pareillement servi de passage aux Anglais : ce pont, ouvrage des Espagnols de l'île, était jeté à notre insu, depuis le 5, à peu de distance du point où les voltigeurs du 95me avaient fait échouer la première tentative d'établissement. Nul motif, après l'entière disparition

de l'ennemi, ne s'opposant au retour des Français dans les postes occupés avant la bataille sur le canal Santi-Petri, le blocus de Cadix fut rétabli, le 8 mars au soir, comme par le passé.

Une division espagnole qui courait la campagne avait voulu aussi regagner l'île de Léon; mais le pont n'existant plus, elle se rejette sur Medina-Sidonia. Le maréchal, qui sent toute l'importance de ce poste, veut le faire occuper avant que l'ennemi s'y établisse et n'y jette des approvisionnements. Le général Cassagne reçoit, en conséquence, l'ordre d'aller l'en débusquer. Une première tentative ne réussit point; renforcé bientôt par quelques troupes arrivées avec le général Meunier, le premier marche de nouveau à l'attaque de l'ennemi, qui évacue Medina-Sidonia, et se retire sur Algesiras, lieu désigné pour le rembarquement.

Telles furent, et la bataille de Chiclana, appelée de Barrosa dans les rapports ennemis, et l'issue d'une expédition qui, jugée sur les préparatifs et le nombre de troupes destinées à y prendre part, devait forcer les Français à abandonner le blocus de Cadix, et les refouler sur la Haute-Andalousie. Sir Thomas Graham trouva, le 5, un écueil dans la résistance que lui opposèrent les troupes du 1er corps. Mais on pensait généralement, que le chef de ce corps d'armée disposait alors de trop peu de forces pour opposer, le 6, une barrière aux coalisés, supposés

agresseurs et fermement décidés à poursuivre avec vigueur l'exécution de leur plan. Un voile mystérieux a, du reste, dérobé les vrais motifs qui détournèrent Graham de mettre à profit, dans cette journée du 6, les succès si chèrement obtenus la veille par les alliés. La retraite spontanée des Anglais a été attribuée, suivant quelques-uns, au défaut de subsistances. Les journaux de cette époque annonçaient, au contraire, que les reproches amers adressés à Lapena par le général Graham, sur la mollesse de la coopération des Espagnols dans la bataille, avaient, le même jour, amené entre ces deux chefs une éclatante rupture, dont la rentrée des troupes britanniques dans l'île de Léon avait été la suite immédiate : ce sentiment paraîtrait appuyé par l'état d'isolement où fut laissée, le 6 et le 7 mars, sur la rive gauche du canal Santi-Petri, la division espagnole de Lapena. En défiance toutefois sur des assertions puisées dans une source aussi légère, nous préférons le témoignage de plusieurs officiers de l'état-major du 1er corps, qui affirment que la retraite des Anglais était la conséquence des rapports alarmants recueillis par sir Thomas Graham, sur la marche vers le camp de Saint-Roch, sous Gibraltar, des troupes déjà rassemblées, d'après ce qui précède, par le général Sébastiani au sud de Grenade. Ces mêmes officiers ajoutaient, que celui-ci avait été sollicité à cette diversion par le chef

du 1er corps, au nom des motifs les plus sacrés; que dans le cas de refus, les divisions françaises du blocus de Cadix allaient procéder à une retraite au-delà de Séville même sur Ecija et Andujar, et laisser par suite la province de Grenade entièrement à la merci de l'armée expéditionnaire.

Le second mouvement, dont la junte augurait un favorable résultat, était la marche du général Ballesteros contre Séville. Le pont de Mogner, vers l'embouchure du Rio-Tinto, à dix lieues à l'ouest de cette capitale, devenait le point ordinaire de rassemblement des partis espagnols destinés à la menacer. Ballesteros, parvenu à réunir 3000 hommes de sa division dispersée, comme on l'a vu, par le général Gazan, le 25 janvier, à Castillejos, se présente devant Niebla, le 13 mars. Le 15, il était en mouvement sur Séville, qu'il savait être dégarnie de troupes. Le général Darricau, gouverneur de la place (*), rassemble cependant à la hâte les détachements isolés que le hasard y avait réunis, ainsi que les dépôts et les militaires les plus valides pris dans les hôpitaux. Il parvient de la sorte à se mettre à la tête de 12 à 1500 combattants, et marche au secours de Niebla. Ballesteros n'attend pas d'en venir aux mains : il renonce pour le moment à ses projets contre Séville et Niebla, et gagne les mon-

(*) Mort lieutenant-général, le 6 mai 1819.

tagnes les plus voisines de ce dernier poste. Le général Darricau, après avoir profité de sa présence à Niebla pour ravitailler la place, était de retour au chef-lieu de son gouvernement, le 4me jour de l'expédition. Les blessés français du 5 mars, dirigés en grande partie sur Séville, par la navigation du Guadalquivir, y arrivaient alors journellement : ils étaient débarqués sur les quais et les promenades qui bordent la rivière. Cette opération se passait devant un nombreux concours de militaires instruits par la voix publique de la présence des Anglo-Portugais devant Chiclana, qui venaient, avec un mélange de crainte et d'empressement, s'enquérir de l'issue de l'expédition. Quelques habitants, non moins avides de nouvelles, mais dans des vues opposées, étaient présents à cette scène. Debout contre les arbres de l'avenue, et cachés dans les replis de leurs manteaux, ils observaient tout sans mot dire : d'autres réunis par groupes et retirés à l'écart, s'entretenaient bas et avec mystère; mais l'expression du visage laissait percer leur secrète joie à compter les nombreuses victimes de l'action meurtrière du 5 mars.

La rentrée du général Darricau à Séville précède de peu de jours le retour du maréchal et du grand quartier-général. Ce retour avait été accéléré, avons-nous dit, par les dépêches reçues à Badajoz, sur les dernières opérations du 1er corps (7). Les brillants ré-

sultats de la campagne d'Estramadure rendirent la réception faite à ce général en chef en quelque sorte triomphale; toute la garnison était en tenue et sous les armes. Une masse considérable d'habitants se porte aussi sur le passage du cortége : le plus grand nombre par curiosité ou désœuvrement, et pour jouir du coup d'œil du plus brillant état-major; fort peu dans le dessein de rendre hommage à un général français, qui venait de faire essuyer un échec aussi terrible à la cause des alliés.

Le maréchal reçoit, à Séville, les détails les plus circonstanciés sur l'objet et les résultats de l'expédition dirigée contre le 1er corps. Sans inquiétude, du moins immédiate, pour la partie littorale de son commandement, assuré en outre que les frontières de Grenade et de Jaen, qui avoisinent la province de Murcie, sont tranquilles, il peut supposer les armées françaises inébranlables dans les quatre royaumes d'Andalousie et l'Estramadure. Le bruit s'accrédite même au quartier-général, qu'il est question de porter un nouveau et presque dernier coup aux Espagnols dans la partie méridionale de la péninsule, par le siége de Carthagène. La position de l'armée française du Midi en Espagne, si brillante après la première campagne d'Estramadure en 1811, va néanmoins devenir bientôt désespérée; et son général en chef sera obligé de faire les plus vigoureux efforts pour éviter de perdre, en moins de

temps qu'il ne les avait obtenus, les résultats de ses premiers travaux. Ces mémorables événements militaires forment la seconde campagne de l'Estramadure en 1811, et l'objet des chapitres suivants.

CHAPITRE III.

Seconde Campagne d'Estramadure en 1811; blocus de Badajoz par l'armée anglo-portugaise; bataille de l'Albuhera.

Peu satisfaite de la non réussite des mouvements du général Ballesteros contre Séville, la junte centrale espagnole réunie à Cadix avait prescrit à Lardizabal d'opérer une nouvelle descente de 6000 hommes à Moguer, et de marcher sur la capitale de l'Andalousie. Ballesteros devait seconder cette agression avec 3000 Espagnols, et menacer encore le poste de Niebla. Le maréchal Soult arrivait alors d'Estramadure, suivi de quelques troupes. Ce général en chef donna sur-le-champ l'ordre au général Maransin (*) de marcher à l'ennemi, avec une colonne composée d'un bataillon du 16e léger, des 28e léger et 103e de ligne, de quelques compagnies helvétiques, du 9e de dragons, du 27e de chasseurs à cheval, et de 8 pièces de canon. Sans attendre les Français, Lardizabal rembarque sa troupe; il reparaît toutefois le lendemain à Huelba, sur la rive droite du Rio-Tinto opposée à Moguer, afin d'en-

(*) Aujourd'hui lieutenant-général.

des montagnes d'Estramadure.

Maransin, en position à Trigueros sur la même rive que l'ennemi, attendit plusieurs jours, quoique inférieur en nombre de deux tiers, que celui-ci prît l'offensive. Le général français avait fait cependant attquer l'île de Palos, le 1er avril, par le prince d'Aremberg, à la tête du 27e de chasseurs à cheval : celui-ci s'était jeté dans l'île, après une marche périlleuse, le long d'une digue peu couverte dans ce moment par la mer, et avait capturé 300 chevaux (seule cavalerie de l'ennemi), sous le feu des chaloupes canonnières espagnoles embossées à l'embouchure du Rio-Tinto. Cet échec inattendu dut sans doute décourager Lardizabal, qui, de ce moment, rompit ses communications avec Ballesteros, rembarqua sa troupe et s'éloigna du continent.

Le général Maransin, muni de nouvelles instructions du maréchal, ne garde avec lui que les 28e léger et 103e de ligne, le 27e de chasseurs et 2 pièces de montagne; il tourne sur-le-champ tous ses efforts contre Ballesteros, et le poursuit sans relâche dans les hautes chaînes qui séparent l'Andalousie de l'Estramadure. L'ennemi s'arrête, le 12 avril, à Frejenal, et prend une forte position à droite de cette ville. Attaquée de front par le 28e léger, tandis que le 103e de ligne et le 27e de chasseurs manœuvrent sur ses derrières, la colonne de Balles-

teros, qui ne compte pas moins de 3500 hommes, est culbutée, et rejetée sur Xerès-de-los-Cavalleros. Le 13, à dix heures du matin, les Français entraient dans Xerès sur les traces de l'ennemi.

Jaloux de poursuivre ses succès, le général Maransin se dispose à marcher en avant, quand il apprend de son hôte, principal habitant de Xerès, l'évacuation définitive du Portugal par les Français, la retraite du maréchal Mortier des rives de la Guadiana et de Badajoz, l'envahissement de l'Estramadure par une colonne formidable d'Anglo-Portugais, enfin la présence de 20,000 d'entre eux à Zafra, qui n'est qu'à cinq lieues de Xerès. Averti quelques heures plus tard, le général français et sa brigade, forte de 2500 hommes, privés, suivant toutes les apparences, de moyens de retraite, allaient rester à la merci de l'ennemi. Se replier dans la nuit et retourner prudemment sur ses pas, était le seul parti à suivre : Maransin arrive, le 15 avril, à Aracena, et s'empresse de rétablir sans délai les communications avec Séville. Ses inquiétudes sur la situation de cette capitale, que les paysans annonçaient être en pleine insurrection et déjà même au pouvoir des Anglais, furent du reste promptement dissipées; et le général Maransin reçoit, le surlendemain 17 avril, de l'état-major-général, l'ordre de se diriger vers Séville, et de prendre position à deux lieues en avant, à Santipouse. Il est temps d'exposer les mo-

l'armée du Midi un ennemi formidable qui depuis deux ans ne lui était plus opposé, et changeaient en entier notre attitude dans l'Estramadure et l'Andalousie.

Le maréchal prince d'Esling, forcé de se replier d'Alanquer, du 15 au 16 novembre, avait établi, comme il est dit au début du chapitre précédent, l'armée du Portugal derrière le Rio-Mayor, à Santarem. Là, pendant deux mois, le général français n'avait négligé aucun des moyens à sa disposition pour assurer la subsistance de son armée, et rétablir, avec Rodrigo et les provinces du nord, ses communications interceptées par les guerillas. Les tentatives pour passer le Tage et pénétrer dans l'Alentejo avaient été, en outre, infructueuses. Privées enfin de distributions régulières depuis leur entrée en campagne, nos troupes allaient se trouver dans le plus entier dénûment, même après des maraudes organisées et faites à plusieurs journées de distance des camps. D'aussi graves motifs avaient déterminé Masséna, pour prévenir la ruine entière de son armée, d'exécuter la retraite du Portugal. Ce mouvement rétrograde fut précédé de la destruction entière et déplorable de bateaux et d'agrès de deux équipages de pont, qui avaient coûté à l'artillerie quatre mois de travail, d'attente et de soins. L'ar-

mée française s'ébranle, le 5 mars. Le 3 avril suivant, elle avait passé l'Agueda en arrière de Sabugal, et pris de suite ses cantonnements aux environs de Ciudad-Rodrigo.

Malgré les justes alarmes que les progrès des maréchaux Soult et Mortier, devant Olivença et Badajoz, donnaient au général en chef de l'armée coalisée, celui-ci n'avait pu se décider à quitter les rives du Tage pour voler en personne au secours de ces places : un détachement de 10,000 Espagnols s'était dirigé seulement, dans les premiers jours de février, sur la Guadiana, avec les généraux la Carrera et Mendizabal. L'entière destruction de cette colonne, à la Gébora, le 19 de ce mois, contribua à rendre l'ennemi encore plus circonspect. Ce n'est enfin qu'au moment où la retraite de Masséna est prononcée, que l'armée anglo-portugaise, forte de 70,000 hommes, dont 36,000 Anglais, se divisa au-dessus de Villa-Vielba, sur le Tage, en deux grandes masses : une sous les ordres immédiats de lord Wellington, général en chef, avait marché sur les traces de Masséna; l'autre, commandée par sir William Beresford, traversant à droite l'Alentejo, s'était portée, le 20 mars, à Portalegre, et venait d'atteindre Elvas et la rive droite de la Guadiana, vers la fin du même mois.

La nouvelle de la prochaine arrivée de l'armée coalisée fut connue, dit-on, du maréchal duc de

Trévise le jour même de l'entrée des Français à Campo-Mayor. Surpris et alarmé tout à la fois de cet incident remarquable, ce maréchal dut renoncer à ses projets contre Elvas et l'Alentejo, et se tenir sur ses gardes. Il donne l'ordre au général Latour-Maubourg de diriger sans retard l'artillerie de Campo-Mayor sur Badajoz, de faire sauter l'enceinte s'il en est encore temps, de détruire les munitions qu'on ne pourra enlever. Cet ordre s'exécute une journée trop tard. Le lendemain du jour fixé pour l'abandon de la place, le 25 au matin, un corps considérable de cavalerie anglaise est déjà engagé avec nos avant-postes et les fait replier. Alors seulement on charge le convoi, et on le dirige à la hâte sur Badajoz, qui n'est qu'à quatre lieues de la place que nous venons de nommer. Campo-Mayor est abandonné précipitamment, et ses fortifications, faute de temps et de moyens nécessaires, restent debout et intactes. Cette brusque retraite n'est pas exempte de trouble et de confusion.

Cependant la cavalerie britannique dépasse Campo-Mayor, et atteint notre arrière-garde, composée de 600 chevaux de la division Latour-Maubourg. Deux fois supérieur en nombre, l'ennemi tient en respect cette cavalerie avec plusieurs escadrons, et joint, avec le surplus de ses troupes, la colonne d'évacuation, qui forme une longue file d'hommes d'escorte, de voitures et d'équipages. L'ennemi la

parcourt au galop, s'empare de 3 pièces d'artillerie à cheval, qui, au milieu du désordre, sont lentes à se mettre en batterie, sabre les soldats qui conduisent les parcs, et, gagnant la tête du convoi, veut la ramener en arrière dans la direction de Campo-Mayor. Quelques militaires isolés abandonnent dans ce moment le poste qui leur a été assigné, et vont répandre dans Badajoz la crainte qui les possède; d'autres sont faits prisonniers le long des voitures, tandis que les conducteurs de celles-ci, écharpés par les dragons anglais, reprennent de force la direction du point de départ.

Il était temps que cette scène eût un terme : la conservation du convoi, et la réparation du revers essuyé au commencement de l'attaque, sont dues au colonel Quiot, du 100e de ligne. Il forme son régiment, fort à peine de 1200 baïonnettes, en bataillon carré, et, dans cet ordre imposant, reste inébranlable devant les escadrons ennemis. Sous la protection de son feu, notre cavalerie se rallie à son tour et entame quelques charges heureuses. Cependant la marche rétrograde du convoi est arrêtée, on délivre les conducteurs prisonniers et déjà désarmés et dépouillés. Les Français se replient alors avec ordre, et en combattant jusqu'aux glacis de la tête du pont de Badajoz. L'ennemi, déjoué dans ses projets, regagne lui-même Campo-Mayor, après une perte de 150 hommes, pris ou tués dans la journée.

ignorait les forces réelles, en présenterait de suffisantes pour tenter un coup de main contre la place. Quelques boulets furent même envoyés aux éclaireurs anglais, dans un moment où ceux-ci, emportés par leurs chevaux, avaient paru presque sous les batteries de San-Christoval : la position de cette redoute élevée sur la rive droite de la Guadiana, et lisant au loin sur le chemin de Campo-Mayor, garantissait du reste Badajoz de toute surprise. La perte des Français fut peu conséquente dans l'action qui précède; mais ils eurent à regretter le colonel Chamorin, du 19e de dragons, officier de distinction, qui périt dans l'engagement. Le lendemain de notre rentrée à Badajoz, le maréchal Mortier, déjà muni d'un ordre de retour en France, fait ses adieux au 5e corps, remet ensuite le commandement au général de division Latour-Maubourg, et se dirige sur Séville. Dans cette place s'organisait alors un nombreux détachement formé de cadres de différentes armes, destiné aussi à rentrer en France : le maréchal profite du départ de cette troupe, et en forme son escorte.

L'avant-garde ennemie était rentrée cependant dans Campo-Mayor; toute l'armée anglo-portugaise arrivait aussi dans cette place, et la prenait pour

lieu de concentration. Parfaitement instruit du petit nombre de troupes françaises stationnées sur la Guadiana inférieure, sir William Beresford décide d'entrer sans délai en campagne, par les siéges d'Olivença et de Badajoz, et d'envahir toute la Basse-Estramadure. Ce général anglais dirige, en conséquence, le 7 avril, des troupes vers Jurumenha, forteresse gardée par les Portugais, et servant de tête au pont de la Guadiana sur la route d'Olivença à Lisbonne. Le pont se trouvait coupé depuis le commencement de la campagne : une partie de la colonne ennemie d'exploration passe alors la rivière au gué, sous le canon du fort, et, formée sur la rive droite, se dispose à s'avancer sur Olivença, qui n'est qu'à une lieue en arrière.

Le général Latour-Maubourg avait fait pousser lui-même, le 7 avril, une reconnaissance, confiée au général Véland, en avant de cette place et sur le poste de Jurumenha. Les détachements des deux partis, en marche de leurs cantonnements respectifs à la chute du jour, se trouvent en présence, à nuit close, sur un plateau adjacent à la Guadiana et sans se reconnaître. Les Français ne restent pas long-temps dans l'erreur : mettant à profit l'avantage que leur donne l'exacte connaissance des lieux, ils fondent sur les alliés sans en calculer le nombre. Ce brusque mouvement obtient une pleine réussite : la tête de la colonne ennemie, composée presqu'en

entier de cavalerie, est écharpée ou prise. Nos troupes veulent gagner du terrain en avant après ce premier succès; mais le général Véland s'est assuré qu'un fort détachement d'Anglais vient de passer encore la rivière au gué, dans le dessein de porter secours aux troupes déjà engagées et battues : Véland, trop inférieur en nombre, désormais évite prudemment de s'engager et se replie en silence sur Olivença.

Latour-Maubourg ne douta plus, sur le rapport du général Véland, et d'après les renseignements recueillis, que l'ennemi, déjà en forces sur la Guadiana, n'envahît de suite l'Estramadure; le plus léger retard dans les mesures à prendre, pour la défense de cette province, pouvait donc avoir les plus fâcheux résultats. Six bataillons, retirés la plupart des régiments du 5e corps, formaient déjà la garnison de Badajoz, dont le commandement, dès le jour de l'occupation, avait été confié au général de brigade Philippon (*). Olivença était aussi gardée par 400 hommes. Les diverses branches du service une fois organisées dans ces deux places, le général Latour-Maubourg dut les abandonner à leur propre défense : n'ayant pas lui-même de temps à perdre pour se dégager, avec sa petite armée, du voisinage dangereux de l'ennemi, ce général se retire,

(*) Aujourd'hui lieutenant-général.

dans un ordre parfait, par Santa-Marta et Ribeira, sur Usagré, et prend une première position défensive à Llerena, avec ce qui reste de troupes françaises en Estramadure. L'armée de ce nom ne se composait plus alors que d'une division de cavalerie légère et du 5e corps : celui-ci, fort de 12,000 baïonnettes à l'ouverture de la campagne de 1811, avait perdu au moins 1000 hommes dans les opérations précédentes, et fourni un contingent de 2000 soldats pour les garnisons d'Olivença et de Badajoz. Il ne comptait plus en conséquence, à l'époque qui nous occupe, qu'un effectif de 7 à 8000 combattants.

Cependant la nouvelle de la présence en Estramadure de l'armée anglo-portugaise, et la retraite des Français sur Llerena, connue à Séville dans les premiers jours d'avril, venaient d'y produire une vive sensation. La masse des Andalous, malgré leur calme apparent, ne cessait d'appeler de tous ses vœux le terme de l'occupation étrangère : elle crut l'entrevoir dans cette subite irruption, et accueillit avec ardeur tous les bruits qui semblaient lui promettre une délivrance prochaine et la ruine des Français. L'espoir et la confiance si fortement ébranlés par la chute de Badajoz, et le succès de nos armes dans la campagne précédente, reprirent alors une nouvelle vie. Nos troupes, habituées à marcher à l'ennemi sans en calculer le nombre, n'aperçoivent dans les

événements qui se préparent, qu'une occasion prochaine de voler à de nouveaux succès. Le général en chef, malgré son intrépide ténacité et l'entière confiance que son armée est en droit de lui inspirer, n'embrasse pas sans inquiétude les suites de cette brusque invasion : elle lui jette inopinément sur les bras un nouvel et formidable ennemi, et changeant en entier l'objet de ses opérations dans le midi de l'Espagne, le place dans une situation tout au moins hasardée : inaccessible, du reste, au découragement, le maréchal se hâte de réunir à Séville les moyens en hommes et en matériel de guerre jugés nécessaires pour seconder le 5e corps, arrêter de concert les progrès de l'invasion ennemie, et prévenir par un prompt secours la prise de Badajoz.

Les trois divisions du 1er corps, chargées d'un service pénible et constant devant Cadix, trop réduites d'ailleurs par les pertes essuyées le 5 mars, ne durent fournir à la réserve qui s'organisait à Séville, outre la brigade déjà partie pour le siége de Badajoz, au début de janvier, qu'un bataillon de 500 grenadiers-réunis conduit par le colonel Varé du 45e de ligne. Placé dans une situation plus favorable, le général Sébastiani reçut ordre de diriger sans délai sur Séville les 12e léger et 58e de ligne commandés par le général Werlé. La division de réserve, qui avait eu long-temps pour chef le général Dessoles, était encore à cette époque cantonnée

dans les provinces de Cordoue et de Jaen; le 51e en fut détaché, et se rendit à Séville conduit par le général Godinot, qui venait depuis peu de succéder dans cette division au général que nous venons de nommer.

Le maréchal Soult, disposant enfin de tous ses moyens, n'était parvenu à réunir à Séville que de 9 à 10,000 hommes d'infanterie, distribués, sous le nom de réserve, en deux brigades, sous les ordres des généraux Godinot et Werlé. La division de dragons du général Latour-Maubourg, encore forte de 3,000 chevaux à la fin de la première campagne d'Estramadure, appartenait aussi à cette réserve; celle-ci fut rejointe en outre par le 20e de dragons et le 1er de lanciers polonais, détachés du 4e corps dont ils avaient jusque-là fait partie. L'organisation de l'artillerie destinée à entrer en campagne est poussée aussi avec la plus grande activité par le général Ruty (*), nommé après la perte du général Sénarmont au commandement en chef de l'artillerie de l'armée du Midi. Un parc de 30 bouches à feu, servies en grande partie par des canonniers à cheval, se tient prêt à suivre, au premier ordre, les mouvements de la réserve.

L'activité apportée par le général en chef dans

(*) Aujourd'hui lieutenant-général, directeur des poudres et salpêtres, conseiller-d'état, pair de France.

l'organisation de son armée, et sa prochaine rentrée en campagne, ne l'empêchent pas de prendre les mesures nécessaires pour préserver de toute agression ennemie les points de son commandement que les circonstances du moment forcent à dégarnir de troupes. Les principales villes d'Andalousie furent toutes protégées par des réduits : ceux-ci, quoique construits à la hâte ou établis dans quelques vastes édifices déjà existants, remplissaient l'objet voulu, de tenir le peuple en respect et de mettre une faible garnison à l'abri d'un coup de main. Séville fixa surtout l'attention du général en chef : ce grand dépôt du matériel de la guerre et de l'artillerie de l'armée, trop éloigné des 1er et 4e corps, ne pouvait en recevoir un secours immédiat en cas de révolte populaire. Des menaces faites par des troupes supposées, comme précédemment, avoir pris terre à Huelba ou à Moguer, pouvaient, pour les mêmes motifs, devenir inquiétantes.

L'immense couvent des chartreux, bâti sur la rive droite du Guadalquivir, et adjacent au faubourg dit de Triana, est en conséquence entouré d'une enceinte bastionnée, et devient la meilleure de cette nouvelle espèce de citadelles. Les fronts reçoivent des canons et des mortiers, dirigés, partie sur la place, partie sur la campagne qui l'environne. Les bâtiments jadis occupés par les religieux sont transformés en casernes. Les vastes magasins de cette

chartreuse, appelée *Cartuja* en castillan, servent à renfermer immédiatement des munitions de guerre et de bouche, ainsi que tous les objets et effets militaires auparavant déposés dans plusieurs endroits de la cité. Triana est environnée aussi d'une enceinte servant de tête au pont qui joint ce faubourg à la ville; des ouvrages de campagne couvrent de même les portes et les principales avenues. Le bâtiment de l'inquisition, à Cordoue, celui du gouvernement, à Andujar, et l'Alhambra, à Grenade, retranchés avec soin, se transforment aussi en citadelles. Les châteaux de Jaen, de Ronda, d'Alcala-Réal, de Belalcazar, de Niebla, et quelques autres points militaires d'Andalousie, étaient déjà à cette époque dans un état respectable de défense. Le maréchal, aussitôt ces mesures prises, et sur l'avis qu'il reçoit d'Estramadure, de l'activité déployée par l'ennemi dans ses opérations contre Badajoz, passe le 8 mai, à Séville, une revue générale de la réserve. Il expose ensuite, en peu de mots, aux troupes réunies en cercle autour de lui, ses projets, son espoir, sa confiance dans l'armée. Le jour du départ est aussi irrévocablement fixé, et le mouvement doit commencer le 10 à minuit.

Cependant l'armée anglo-portugaise, grossie de quelques troupes espagnoles aux ordres du général Castanos, qui portaient sa force à 30,000 combattants, avait achevé, le 8 avril, de passer la Guadiana

en face de Jurumenha. Arrivé le même jour devant Olivença, l'ennemi procède de suite à l'investissement de cette place. Une garnison de 400 hommes avait été jetée dans ce poste, non dans l'espoir de le conserver aux Français, mais pour assujettir l'ennemi à laisser des troupes d'observation devant Olivença, ou lui imposer le sacrifice d'un temps précieux, en le forçant de procéder à un siége régulier. Ce dernier objet fut rempli : Olivença, dépourvue de garnison suffisante, et armée seulement de 5 pièces sur affût, ne se rendit par capitulation que le huitième jour de son investissement. Le 15 avril, 370 hommes, officiers compris, dont l'intérêt de toute l'armée avait en quelque sorte commandé le sacrifice, sortent d'Olivença et sont déclarés prisonniers de guerre. L'ennemi ne voit pas sans surprise les mesures que la pénurie de moyens avait forcé les Français d'adopter pour prolonger la défense : il est surtout frappé de trouver sur les remparts plusieurs pièces d'artillerie, montées à défaut d'affût sur des charrettes du pays, et rendre dans cet état quelque service.

Une seule division anglaise, sous les ordres du général Cole, s'était occupée du siége d'Olivença; une autre portion de l'armée coalisée observait la garnison de Badajoz, sans toutefois entreprendre encore l'investissement de la place; mais la majeure partie des forces de l'ennemi avait suivi, sous

la conduite du général Beresford en personne, les traces du 5e corps, et tenait Los-Santos, Zafra, Bienvenida, Usagré; elle barrait aussi, placée à Fuente-de-Cantos, le grand chemin de Séville. Privé de ce moyen de communication avec le grand quartier-général, Latour-Maubourg, alors en position à Guadalcanal, ne correspondait plus avec cette capitale que par Constantina et Quintillana. Cette colonne ennemie, que nous venons de désigner, forte d'environ 20,000 hommes, est la même qui, le 13 avril, avait été signalée au général Maransin à son arrivée à Xerès, le lendemain de la défaite de Ballesteros sur les hauteurs de Frejenal.

Maître du pays entre Llerena, le grand chemin de Séville et la Guadiana, sir William Beresford ne laisse en Estramadure que sa cavalerie et une faible portion de son infanterie; il se replie avec le reste de ses troupes sur Olivença, et établit son quartier-général à Elvas. Lord Wellington, généralissime de l'armée coalisée, s'était absenté, à cette époque, de la portion de cette armée réunie sur la frontière nord-est du Portugal, et venait d'arriver aussi à Elvas. Les deux généraux procèdent de concert, le 22 avril, à une reconnaissance de Badajoz, et décident sur-le-champ le siége de la place. Deux ponts sont jetés le même jour, un en amont, un autre en aval de Badajoz. Toutefois l'opération de l'investissement, déjà mal secondée par le temps, dut être

pour le moment ajournée : la Guadiana, grossie subitement par les pluies tombées à la fin d'avril, avait emporté les ponts et rompu toutes les communications entre les deux rives. Le désastre ne put se réparer que le 3 mai; le 7, la tranchée est ouverte, et le général Beresford reprend de nouveau le commandement des troupes alliées en Estramadure, tandis que Wellington retourne à l'armée destinée à agir sous ses ordres, contre Masséna, en avant d'Almeida.

Cependant la réserve, conduite par le maréchal Soult en personne, et éclairée par la brigade du général Maransin, partie de Séville le 10 à minuit, se porte dans la journée à la Venta où ses bivouacs sont établis. Elle occupe, le 11, Santa-Olalla; le 12, Monasterio; le 13, Fuente-de-Cantos : le même soir elle entre en contact avec les troupes du 5e corps, portées en avant par les généraux Latour-Maubourg et Girard. Ces forces, réunies à la brigade Godinot, poussent sur-le-champ jusqu'à Los-Santos; le reste de l'armée, et le quartier-général, obliquant à gauche, occupent Bienvenida. Le 14, le maréchal s'établit à Villa-Franca, et donne l'ordre au colonel Bouchu, commandant les réserves d'artillerie, aussitôt la nuit venue, de faire tirer plusieurs coups de canon de 12, afin de signaler à la garnison de Badajoz notre prochaine arrivée. Cet ordre, exécuté avec l'activité et le zèle reconnus de

l'officier supérieur que nous venons de nommer, ne peut cependant remplir son objet : les braves défenseurs de Badajoz (ainsi que nous l'apprîmes plus tard) n'entendirent point le bruit de ces décharges, et s'étaient résignés à ne plus attendre du secours que de leur courage.

Le départ de la réserve avait servi de signal à l'ennemi pour concentrer les forces, et ramener sur Badajoz les troupes alliées cantonnées jusqu'alors sur divers points d'Estramadure : ce mouvement rétrograde avait dégagé les généraux Latour-Maubourg et Girard, à Guadalcanal, et facilité, précisément le 13, en avant de Fuente-de-Cantos, leur jonction avec la réserve.

Le 15 au soir, le maréchal était à 6 lieues de Badajoz, à Santa-Marta; l'armée française s'y trouvait aussi réunie. La moitié de la brigade du général Werlé était seule restée à deux lieues en arrière à Villalba : l'armement du château de ce nom, ouvrage de construction moresque, était l'objet de ce retard : ce poste, déjà muni dans la journée, par les soins de ce général, d'une garnison formée de détachements du 58e de ligne et de quelques pièces de montagne, était disposé pour servir d'ambulance. Incertain, du reste, une partie de la journée, si Beresford a pris position, le général en chef est même porté à croire que l'ennemi s'empressera d'éviter une bataille décisive et de repasser la Guadiana. Ses idées

sur les véritables intentions des coalisés ne tardent pas à être fixées par le général Briche, commandant à l'avant-garde notre cavalerie légère : celui-ci venait de rencontrer des postes ennemis à deux lieues de Santa-Marta, sur la route de Badajoz, et les avait fait replier devant lui. Prévenu de cette découverte, le général en chef accourt lui-même sur les lieux, et s'assure que l'armée anglo-portugaise est en position sur le plateau de l'Albuhera, à moitié distance de Santa-Marta à Badajoz.

De retour à Santa-Marta, le maréchal reçoit de ses émissaires des avis importants sur la situation de l'armée ennemie; tous s'accordent à faire entendre que celle-ci, déjà grossie des troupes du général Castanos, qui portent ses forces à 30,000 combattants, sera renforcée, le surlendemain 17, par un corps de 10,000 Espagnols, amenés par Blacke des frontières de Murcie, et débarqués depuis peu à l'embouchure de la Guadiana; l'ennemi nous opposera ainsi 40,000 hommes après cette réunion. Sur cet avis, le projet du général en chef est de prévenir l'arrivée de Blacke et sa jonction avec Beresford; de livrer en conséquence bataille le lendemain, et de tenter à un prix quelconque de dégager Badajoz. Les Français, il est vrai, n'ont à présenter dans cette lutte décisive que 18,000 baïonnettes et 4,000 chevaux; mais les troupes sont pleines d'ardeur et accoutumées à vaincre. Cet élan passe avec rapidité

du maréchal aux chefs qui connaissent ses intentions : le général Girard demande même avec instance l'honneur de marcher le premier à l'attaque, avec le 5e corps, qui vient de passer sous ses ordres.

L'armée française s'ébranle dans la nuit, et marche sur l'Albuhera par le grand chemin de Badajoz. Le général Werlé reçoit aussi l'ordre de quitter Villalba, et de se porter en ligne. Arrivés au point du jour au débouché du bois en avant de Santa-Marta, le terrain élevé sur ce point, mais incliné ensuite en pente douce jusqu'au pied des positions de l'ennemi, nous permet de plonger au loin sur sa formidable armée. Celle-ci, placée au-dessus et derrière le ruisseau de l'Albuhera, avait sa gauche appuyée au village de ce nom, entièrement abandonné depuis le début de la campagne par ses habitants. Le centre et la droite s'étendaient sur un vaste plateau adjacent au village, assez escarpé du côté de Santa-Marta, mais uni vers Olivença et Badajoz. Les flancs étaient protégés, à la droite, par des accidents de terrain ; à la gauche, par les retours du ruisseau qui coule du sud au nord, et tombe dans la Guadiana à quelques lieues du village. Du canon défendait les approches de cette forte position. Une batterie établie à droite du hameau, qui nous parut servie par des Espagnols, battait le pont à traverser, et la rampe qu'il fallait suivre pour gravir la hauteur et emporter l'Albuhera.

droite, où se trouvaient aussi des Espagnols; mais la majeure partie de ceux-ci, soutenus par quelques troupes britanniques, gardaient le village à la gauche.

A peine cette armée et les dispositions de ses chefs ont-elles frappé nos regards, qu'une agitation sourde se propage dans nos rangs : indice de l'effet subit que cette rencontre si long-temps attendue vient y produire. Un petit nombre, guidé encore par d'anciennes préventions, considère avec quelque dédain cette armée attachée depuis deux ans à éviter la bataille, et toujours prompte à se replier prudemment dans l'intérieur du Portugal. Mais la plupart d'entre nous, préoccupés des détails tout récents de l'affaire du 5 mars, et du souvenir de l'action meurtrière de Talavera, ne trouvent nulle répugnance à avouer que les Français vont combattre enfin des rivaux dignes de leur être opposés; et pour tout dire, l'aspect imposant de la double ligne anglaise, et sa soudaine comparaison avec notre petit nombre, laissent mesurer toute l'inégalité de la lutte que nous allons soutenir. Transporté toutefois par le souvenir de ses victoires passées, et des derniers et brillants succès dans l'Estramadure et l'Andalousie, le soldat est plein de confiance, et se dispose à aborder les coalisés avec sa vigueur ac-

coutumée. Du reste, plus de doute que la réunion de la colonne de Blacke avec l'armée ennemie n'ait eu lieu dans la nuit, et que celle-ci, ajournant le siége de Badajoz, ne tienne toutes ses forces réunies à l'Albuhera : circonstance majeure, et qui ne peut manquer d'influer singulièrement sur les résultats de la campagne, quelle que soit d'ailleurs l'issue de la bataille que nous allons livrer.

Le général en chef, hors d'état avec sa faible armée d'aborder l'ennemi sur tous les points, veut porter ses forces vers un seul et l'écraser : il choisit dans ce but l'extrême droite des alliés. Le maréchal a prévu que, si cette droite est culbutée, elle doit se replier sur la gauche de la position, et démasquer le chemin d'Olivença, le seul dont elle puisse disposer pour sa retraite. Ce chemin une fois en notre pouvoir, l'armée coalisée risque d'être entièrement coupée et rejetée sur Badajoz, à la merci de la garnison, qui, devenue libre par l'éloignement des troupes du blocus, devra tomber sans nul doute sur les derrières de l'ennemi, et compléter infailliblement sa défaite. Les dispositions prises dans cet objet furent les suivantes.

Le général Godinot, à notre droite, reçoit l'ordre de marcher vivement sur le village de l'Albuhera et de s'en emparer, ou du moins d'obliger l'ennemi, en lui donnant de vives inquiétudes sur cette possession, de dégarnir sa droite pour porter du secours

à sa gauche. Les troupes du 5e corps, réunies sous les ordres du général Girard, et dirigées par le maréchal en personne, devront alors aborder la droite affaiblie de l'ennemi et la culbuter. Le général Latour-Maubourg, secondant l'attaque avec 3500 chevaux, se précipitera sur cette même droite, pour achever d'y porter le désordre si le général Girard parvient à y faire brèche. La brigade Werlé, formée à son arrivée sur le terrain en arrière du 5e corps, en face du point où vont avoir lieu les opérations les plus importantes, et soutenue elle-même par le bataillon de grenadiers-réunis aux ordres du colonel Varé, devra seconder aussi l'attaque, et remplacer au besoin les troupes engagées. L'artillerie est toute rassemblée sous les ordres immédiats du général Ruty, pour foudroyer l'aile de l'armée ennemie choisie pour être en butte à tous nos efforts. Une seule batterie, servie par des canonniers à cheval, reste à la disposition du général Godinot.

Cette artillerie, qui, le 16 au matin, avait commencé l'action, se trouvait à l'extrême droite de l'armée française pour seconder les mouvements du général Briche. Celui-ci, posté la nuit précédente, avec sa cavalerie légère, en face des coalisés, avait harcelé, au point du jour, leur avant-garde établie en avant du ruisseau de l'Albuhera. Le général Briche était même parvenu, après plusieurs demi-charges, toutes à son avantage, de re-

fouler ces postes au-delà du pont. Privé néanmoins, dans la matinée, des 2e et 10e de hussards, qui, sous les ordres du colonel Vinot, rejoignirent à la gauche les réserves de cavalerie du général Latour-Maubourg, pour agir avec elles, le général Briche dut continuer, avec deux seuls régiments, les 10e et 21e de chasseurs à cheval, d'éclairer la droite du général Godinot et de seconder son attaque.

Les ordres une fois donnés sur toute la ligne, celui-ci, aux mouvements duquel étaient assujetties les opérations du général Girard, fait diriger un feu des plus vifs de son artillerie sur le village, dans le dessein d'éteindre les batteries ennemies qui en gardent les avenues. Notre canon, bien servi et pointé avec justesse, obtient une partie de ces résultats, et le moment paraît favorable pour porter notre droite en avant, et franchir l'intervalle qui la sépare de l'ennemi; mais le général Godinot, au lieu de rendre brusque et décisive la manœuvre de sa troupe, s'obstine, par une opiniâtreté intempestive, à faire défiler sur le pont de l'Albuhera ses colonnes, qui restent ainsi en butte à l'artillerie ennemie, et perdent des moments précieux, tandis que la rivière peut être passée à droite ou à gauche, sans danger. Malgré ces mesures décourageantes, prises déjà au début de l'action, et le retard apporté dans une attaque d'où le succès de la journée semblait dépendre d'une manière si directe, les Français

marchent avec assurance contre le village, sous un feu meurtrier de l'artillerie espagnole établie auprès de l'église ; le 16e léger pénètre enfin dans l'Albuhera, et après de grands sacrifices, s'empare des premières maisons de ce hameau.

A peine la colonne de droite est-elle en mesure de franchir le ruisseau, et de s'avancer ensuite sur l'Albuhera, que, sur le point opposé de la ligne, le général Girard, arrivé à l'instant même sur le terrain, reçoit l'ordre d'exécuter son mouvement contre la droite de l'ennemi. Ce jeune officier-général, glorieux de prendre, à la tête des braves du 5e corps, la principale part à l'action, dirige ses deux divisions, qu'il a ployées en colonnes serrées par bataillons, vers le point désigné. La troupe marche avec assurance et l'arme au bras; elle franchit le ruisseau sous le feu de l'ennemi, gravit l'escarpement au-dessus duquel celui-ci est assis, et aborde avec la plus grande vigueur la droite des coalisés. Vivement alarmé de cette brusque attaque, sir William Beresford fait abandonner sur-le-champ à sa première ligne les sommités adjacentes au ruisseau. Ce mouvement rétrograde n'est pas exempt d'un certain désordre.

Cette manœuvre de l'ennemi, dont l'objet est de mettre sa droite plus à couvert, et de la former en arrière, ayant son centre pour appui, paraît à la plupart de nos généraux, au maréchal lui-même,

un mouvement bien prononcé de retraite. Dans cette persuasion, celui-ci fait donner sur-le-champ l'ordre au colonel Konopki, du 1er des lanciers de la Vistule, secondé par le 20e de dragons, et au colonel Vinot, à la tête des 2e et 10e de hussards, de tomber sur cette droite des coalisés, et d'y porter le désordre. L'état sombre et nébuleux de l'atmosphère permet à nos escadrons de s'approcher presque impunément, et favorise après leur agression : ils se précipitent sur les baïonnettes anglaises avec un élan et un courage admirables. La première ligne ennemie est enfoncée; 1000 hommes sont enveloppés, mettent bas les armes, et se rendent prisonniers de guerre; 6 pièces de canon, dont les décharges meurtrières n'ont pas un instant ralenti la vigueur de nos cavaliers, sont prises, et les canonniers meurent à leur poste. Emportés par leur bouillante ardeur, quelques lanciers pénètrent jusqu'à la seconde ligne, et même sur les derrières du camp ennemi, et plusieurs y trouvent la mort; mais la presque totalité des 4 régiments, après ce fait d'armes éclatant, se reforme en arrière, et se dispose à charger de nouveau.

Ces premiers succès peuvent faire présager la plus brillante issue, et la journée a commencé sous les plus favorables auspices. On aperçoit la droite de l'ennemi, dans sa seconde position, se former précipitamment en carré devant la cavalerie du géné-

ral Latour-Maubourg, qui, d'après l'ordre reçu, va déborder cette droite, dont une partie a déjà été culbutée dans la première charge. L'espoir d'une prompte victoire brille dans nos rangs, et si l'attaque dirigée par le général Godinot, à gauche sur le village, est poussée avec vigueur, suivant les instructions du général en chef, peut-être que l'ennemi, malgré sa supériorité de nombre, opérera définitivement sa retraite.

Tandis que la droite des alliés était vivement abordée par nos escadrons, le général Godinot venait, il est vrai, d'occuper la partie inférieure du village de l'Albuhera. Sa brigade, composée des 16e léger et 51e de ligne, tenait la gauche de l'ennemi en échec et tiraillait avec vigueur. Mais, était-ce un tiraillement toujours meurtrier qu'on devait entretenir dans ce moment? ou, suivant l'ordre du général en chef, ne fallait-il pas exécuter avec vigueur une charge à la baïonnette, au risque même de ne pas entièrement réussir, afin de fixer l'attention de l'ennemi sur sa gauche, ou de rejeter, s'il était possible, cette gauche en arrière, et la tourner par un vigoureux effort? Aucun de ces résultats ne fut rempli : soit que les ordres donnés eussent été mal compris, ou que le grand nombre d'ennemis autour du village s'opposât à leur exécution : les opérations sur notre droite se bornèrent enfin à disputer aux alliés la possession de l'Albuhera, et à les con-

tre-battre seulement avec notre artillerie. Nos colonnes ne pouvaient à leur tour se parer des décharges meurtrières du canon placé à côté de l'église, pendant que nous cherchions à nous maintenir dans le village. Ce canon ne faisait pas moins de ravage sur les chasseurs du général Briche, forcés, durant la plus grande partie de l'action, de rester immobiles à la droite de la brigade Godinot, pour empêcher l'ennemi de profiter de sa supériorité numérique, et jeter des troupes sur ce flanc de notre ligne. Les mouvements de notre colonne de droite ne purent donc avoir aucune influence sur ce qui se passait à la gauche. Le général en chef ne tarde pas à s'apercevoir de la mollesse de cette attaque de droite; mais il n'est plus temps d'y remédier, et le succès de la journée repose désormais sur les opérations du général Girard.

Celui-ci, après avoir passé le ruisseau, à la tête du 5e corps, ployé en colonne serrée, et forcé par la vigueur de son attaque les alliés à lui abandonner une première position, continue à s'avancer dans le même ordre : intimement persuadé encore que les manœuvres de l'ennemi, de la droite au centre de sa ligne, sont un mouvement bien déterminé de retraite. Le général Girard suppose qu'il ne s'agit plus que de l'aborder sans perte de temps, pour achever de porter le désordre et la confusion dans toute cette droite. Cette persuasion et cette con-

partage avec toute l'armée, décident le général Girard à ne point s'arrêter pour opérer le déploiement de ses colonnes, dès que l'ennemi, chassé de sa première position, fait replier sa droite en arrière, en manœuvrant sur son centre. Le général Girard commit enfin la fatale imprudence de porter en avant le 5e corps encore serré en masse, et d'aborder l'ennemi dans un pareil ordre.

Beresford, qui, après l'échec de sa droite, a cru un instant la bataille perdue, avait fait cependant avancer la seconde ligne : au moment qui nous occupe, 3 brigades de réserve se portent aussi en avant, pour soutenir cette droite dans sa nouvelle position, et toute l'armée ennemie est à peu près engagée. Cette supériorité numérique, et les fausses mesures déjà prises par les Français dans leur agression, assurent aux alliés un avantage incalculable, dont ils ne manquent pas de se saisir. Ils commencent avec calme un feu de deux rangs continu et bien dirigé. Dans notre colonne, serrée en masse, aucun coup n'est perdu, et elle ne peut opposer que le feu insuffisant et mal nourri de ses deux premiers rangs. Hors de ces points, nos soldats tombent à droite et à gauche sans défense, et ceux qui survivent se livrent au plus funeste découragement. En vain les chefs veulent redonner de la confiance aux troupes et la ranimer par leur exemple :

première victime de la faute commise, le général Pépin tombe blessé à mort; les généraux Maransin et Brayer, appartenant ainsi que le premier au 5e corps, sont emportés mourants; le général Gazan, chef de l'état-major, est lui-même blessé.

Le général Girard est au milieu du danger : il veut, dans cette position critique, opérer le déploiement de sa troupe, et un instant après exécuter un mouvement général de sa gauche à la droite; mais ce passage de lignes, qui exige de l'espace et du calme, ne peut se faire sous un feu aussi violent. Le colonel Praefque, du 28e léger, premier régiment de la colonne, est cependant blessé à mort, ainsi que ses officiers supérieurs. Le découragement est à son comble; et les soldats de ce corps, qui déjà a perdu 600 hommes, se regardent comme des victimes que l'on sacrifie. De cette position, la plus désespérante où une troupe, naguère si courageuse, se soit jamais trouvée, résulte un mouvement très-prononcé de fluctuation, qui devient bientôt une retraite en désordre. Le 103e de ligne, placé immédiatement après le 28e dans la colonne, et à leur exemple tous les régiments des corps du général Girard, exposés successivement aux mêmes dangers, déplorant les mêmes pertes, après d'inutiles efforts pour garder leur terrain, doivent céder au grand nombre d'ennemis et à la supériorité de ses feux. Ces troupes ne forment bientôt plus qu'une

masse confuse qui se replie pêle-mêle, et n'arrête sa marche que dans la première position du matin, et de l'autre côté du ruisseau. Ce ruisseau, dont le fond a été rendu bourbeux par le premier passage des troupes et de l'artillerie, présente encore des obstacles, et laisse, durant leur retraite, nos régiments en prise au feu de l'ennemi.

Le général en chef, jeté lui-même avec son état-major au milieu de la mêlée, avait fait cependant avancer sans retard la brigade Werlé, qui forme la réserve : il espère, à l'aide de ce renfort, rassurer le moral des troupes engagées, et rétablir le combat. Le général Werlé entre, en effet, en ligne avec assurance à la tête des 12e léger et 58e de ligne. Toutefois, ces régiments, à peine arrivés sur le terrain et au moment de se déployer, se trouvent pressés par les troupes du général Girard, qui, déjà repoussées, s'appuient brusquement sur eux. Cette circonstance peut amener croisement dans les rangs de la réserve, et y jeter la confusion. La brigade Werlé fait cependant bonne contenance, et contribue au moins quelque temps à arrêter les coalisés. Malgré ce nouvel obstacle, cependant, ceux-ci passent bientôt d'un état de défensive, d'abord critique, à une prompte offensive, et aspirent à reprendre la position qui leur a été enlevée au commencement de la journée. Au milieu de ce terrible choc, également funeste aux deux partis, la victoire ne

peut se décider en notre faveur. Sur ces entrefaites, le général Werlé est tué : sa brigade, déjà écrasée par des pertes considérables, découragée d'ailleurs par l'abandon où l'a laissée la retraite du 5e corps, se replie à son tour; mais cette retraite a lieu avec plus d'ordre, quoique les bataillons ne soient dirigés que par leurs chefs immédiats et manœuvrent isolément.

La droite de l'ennemi, grossie de toutes ses réserves, s'avance cependant avec rapidité; n'éprouvant plus d'obstacles de la part de notre infanterie, son but est de ne pas donner le temps à celle-ci de reprendre sa première contenance, et de recommencer l'action. Placée en première ligne, après la retraite des régiments, l'artillerie française, qui obéit toute sur ce point au général Ruty, loin de se laisser décourager par l'isolement de sa position, redouble d'énergie pour conserver son terrain et balancer le succès. Notre canon, servi avec autant d'adresse que d'activité, produit les plus terribles effets. Malgré son obstination à continuer sa marche pour reprendre le terrain perdu, l'ennemi est arrêté par les boulets et les décharges de mitraille qui pleuvent dans ses rangs et y portent le ravage. Le champ de bataille est sillonné sur toutes les directions par nos projectiles, et leurs ricochets vont fouiller aussi les réserves les plus éloignées. Un régiment espagnol, placé sur les derrières, quoique

resté l'arme au bras dans la durée de l'action, est lui-même presque détruit par notre feu. Enfin, le nombre d'hommes renversés est si considérable, que la marche des alliés en est ralentie; et nous voyons ceux-ci enjamber ou fouler aux pieds des monceaux de cadavres pour continuer leurs mouvements. Cette énorme destruction, l'une des plus horribles sans contredit qui ait eu lieu dans la péninsule, dura cependant moins de deux heures, entre onze heures du matin et une heure du soir.

La cavalerie du général Latour-Maubourg avait voulu prendre une part directe à l'action, sur les traces des lanciers et des hussards : plus tard de nouvelles charges, essayées par ceux-ci, ne purent avoir le succès de la première, non plus que les tentatives faites par nos dragons et nos chasseurs, pour enfoncer la droite de l'ennemi dans sa seconde position. Ces troupes conservent du reste, pendant la durée de la bataille, la meilleure contenance : leur conduite est surtout digne d'éloges au moment où, notre infanterie battant en retraite, elles contribuent à tenir l'ennemi en respect, et à l'empêcher de déborder notre gauche. La cavalerie anglaise, forte de plus de 2000 chevaux, évite d'entrer en ligne avec la nôtre, et les Français se disposant à charger à l'instant où la première semble menacer d'un mouvement offensif, forcent les escadrons ennemis à se porter prudemment hors d'atteinte. Cette

arme fait néanmoins, à la fin, dans les deux partis, des pertes considérables. De notre côté, la division Latour-Maubourg, placée à bonne portée, après avoir exécuté un mouvement par sa droite, était contre-battue par l'artillerie anglaise; mais il était d'absolue nécessité qu'elle restât inactive et ainsi exposée : car le moindre mouvement rétrograde ou même latéral eût engagé sir William Beresford à jeter des troupes dans l'intervalle qui séparait les généraux Girard et Godinot; et cette manœuvre pouvait lui assurer un succès complet.

Il n'existait plus de colonnes intactes d'infanterie française à la gauche de notre ligne, et des tirailleurs, restés en petit nombre entre les batteries, ne protégeaient que faiblement notre canon. Les officiers et les canonniers se trouvent ainsi en butte à une nuée de tirailleurs ennemis; le nombre de nos artilleurs mis hors de combat est par suite considérable; les munitions même commencent à s'épuiser : il faut donc se résoudre à terminer enfin ce combat extraordinaire de canon contre de l'infanterie, et abandonner définitivement le champ de bataille. Ce mouvement est exécuté avec ordre; faisant feu par échelons, nos pièces rejoignent leurs divisions respectives, qui ont déjà repris, derrière le ruisseau, la position du matin, protégées par une batterie de 12 de réserve, avantageusement établie par le colonel Bouchu sur ce point.

Le général Godinot tenait encore la partie basse de l'Albuhera, après l'avoir prise et reprise mollement à l'ennemi : cette possession était le seul résultat marquant obtenu par ce général dans la journée. Le 16e léger continuait de se défendre avec vigueur dans le village, contre les Portugais et les Espagnols que le succès de leur droite avait enhardis; toutefois, l'intention du général en chef étant de faire replier entièrement sa troupe sur la ligne occupée le matin de l'autre côté du ruisseau, l'ordre d'abandonner le village fut envoyé au général Godinot. Celui-ci l'intime sur-le-champ au colonel du 16e, qui paraît d'abord peu disposé à y obtempérer : ce n'est même qu'après un assez long temps d'une résistance courageuse, que cet ordre, signifié trois fois, est exécuté, quoiqu'à regret, par cet officier supérieur.

Le bataillon de grenadiers-réunis, aux ordres du colonel Varé, placé, d'après ce qui précède, au centre de la ligne, et servant avec une portion de la cavalerie à lier les deux ailes de l'armée, n'avait pas été engagé. Pressé au milieu de l'action par une partie du 88e de ligne, qui venait d'être mis en désordre, il est à craindre que ce bataillon ne se ressente lui-même de cette défection; mais ces troupes d'élite ne sont nullement ébranlées, et ne commencent la retraite que lorsque le général en chef leur en donne l'ordre. Ce mouvement suit de près

l'évacuation de l'Albuhera, et le passage du pont par les troupes du général Godinot. Le feu ne tarde pas alors à se ralentir et cesse entièrement à 3 heures du soir; les postes sont de ce moment établis sur la même ligne que le matin, et les sentinelles avancées restent placées sur les bords du ruisseau de l'Albuhera, qui sépare les deux armées.

La charge exécutée au début de l'action avec tant de succès par les Polonais, le 20e de dragons, les 2e et 10e de hussards, sur la droite de l'ennemi, nous avait, comme on l'a vu, livré 1000 prisonniers et 6 canons : plusieurs centaines d'Anglais et une seule pièce restèrent en notre pouvoir. Le reste des prisonniers parvint à s'évader au milieu du désordre, et à rejoindre l'armée ennemie. A l'égard des canons capturés, ils avaient été de suite assaillis par cette troupe de goujats et de conducteurs d'équipages qui, à cette époque surtout, était accolée à nos armées d'Espagne; et les chevaux, dételés en peu d'instants, devinrent la proie de ces misérables. Ce ramas d'hommes inutiles et dangereux prit la fuite, du moment que le 5e corps commença à être fortement engagé, et contribua plus tard, par sa lâche conduite, à augmenter le désordre dans les régiments du général Girard, lorsque leur retraite fut prononcée. Nous apprîmes bientôt, non sans la plus vive indignation, que, des 6 pièces d'artillerie anglaise conquises au prix de si grands

sacrifices, 5, restées en place faute de chevaux, étaient à la fin retournées sans résistance à leurs premiers possesseurs (9).

Si le champ de bataille de l'Albuhera dut présenter aux coalisés un spectacle affreux, par l'énorme quantité de morts de leurs nations qui le couvrait, le bois en arrière, sur la route de Santa-Martha, où notre ambulance se trouvait établie, offrit aussi une réunion de scènes déchirantes. Nos blessés, couchés çà et là sous les arbres, réclamaient avec instance les secours de l'art, que leur grand nombre ne permettait pas d'administrer partout avec promptitude. Le ciel, déjà sombre durant l'action, se couvrit de nuages plus épais vers le soir; une pluie abondante fut la suite de cet état de l'atmosphère, et vint détruire en partie l'effet des soins donnés aux blessés. Quelques Français même que le sort destinait peut-être à vivre, périrent plus malheureux, ayant eu le triste loisir de mesurer l'étendue de leur misère.

Là, au milieu du mélange d'officiers et de militaires de tous grades, gisait le général Pépin, qui avait expiré dans le trajet du champ de bataille à l'ambulance. Une fosse, creusée à peu de distance par les grenadiers de sa division, reçoit sa dépouille mortelle. Une branche d'arbre dressée isolément sur cette tombe modeste la faisait reconnaître. Plus loin, le général Maransin, frappé d'une balle à

travers la poitrine, éprouvait, couché sur le sol, les tourments d'une cruelle agonie. Quelques grenadiers l'entouraient; une couverture tendue aux quatre coins et maintenue sur lui, était la seule ressource que ces braves gens, dont le général était adoré, eussent en leur pouvoir, pour le préserver du froid et de la pluie qui ne cessait de tomber; mais l'air morne et la contenance abattue de ces fidèles serviteurs, semblaient annoncer qu'ils ne tarderaient pas à lui rendre un plus triste devoir. L'intrépide Maransin survécut néanmoins comme par miracle à son affreuse blessure, et prouva, plus tard, qu'il lui restait encore du sang à verser pour la France (*).

Le général en chef, après avoir pourvu à la garde et à la sûreté du camp, et visité les avant-postes, se rendit à l'ambulance. Il s'assura par lui-même que les secours étaient donnés aux blessés avec autant d'activité que la situation des choses pouvait le permettre. De retour à son bivouac, il envoya l'ordre aux commandants des divisions et des différentes armes, de lui rendre compte de l'état de leurs troupes. L'issue des opérations de cette journée était si extraordinaire, l'événement malheureux qui avait entraîné la retraite de nos divisions, si indé-

(*) Le général Maransin fut de nouveau blessé, le 26 mai de l'année suivante, à Cartama, proche de Malaga.

pendant de la conduite et de l'intrépidité des troupes, et en même temps si imprévu, qu'un assez grand nombre de militaires ont supposé au maréchal Soult l'intention d'une seconde attaque pour le lendemain, en mettant à profit la rude expérience que les fautes de détail commises la veille avaient donnée.

Toutefois, la supposition d'une agression nouvelle de la part des Français, le 17, ne saurait soutenir un sévère examen : le déblocus de Badajoz étant, en effet, l'unique but de nos efforts, la présence à l'Albuhera, le 16, d'une armée coalisée si nombreuse, annonçait, à défaut d'autres documents, le déblocus du moins momentané de cette place. L'alternative présentée, au contraire, par les résultats d'un second engagement, devait fournir le sujet de graves méditations : d'une part, un succès douteux, et impossible dans tous les cas à obtenir complet; de l'autre, la ruine entière de l'armée française, déjà si maltraitée dans la première action; et dans cette hypothèse, l'abandon de notre ligne devant Cadix, la perte de nos précédentes conquêtes, et l'entière évacuation de l'Andalousie. Mais, si le dessein de tenter encore, le 17, avec quelques probabilités de réussite, le sort des armes, était dénué de fondement, rien ne pouvait garantir que l'ennemi, profitant de ses avantages bien que chèrement achetés, ne prît lui-même l'offensive.

Le 17, au point du jour, l'armée française est en bataille sur sa ligne; l'armée coalisée a aussi pris les armes. Aucune disposition particulière n'indique du reste un mouvement prochain et offensif; et les deux armées passent une grande partie de la journée à s'observer dans cette attitude passive. Cette immobilité de Beresford, sa crainte d'en venir aux mains, prouvent assez l'énormité des pertes essuyées par l'ennemi dans le combat de la veille, et l'appréhension où il est que les Français, quoique si peu nombreux, ne vendent chèrement la possession de leur nouveau champ de bataille. Les troupes des deux armées rentrent enfin à leurs bivouacs respectifs.

Après vingt-quatre heures de tranquillité absolue, dans les mêmes positions que le 16 au soir, le général français craint cependant que son armée, alors si réduite, ne soit compromise, dans le cas où les coalisés, encore bien supérieurs en nombre, malgré leurs pertes, deviendraient entreprenants : il se décide, en conséquence, à une prudente retraite. Les voitures des équipages militaires, les fourgons de l'ambulance, les caissons vides de l'artillerie, chargés de blessés, et formant un nombreux convoi sous les ordres du colonel Varé, avaient déjà été jetés dans la direction de Séville par le grand chemin de Santa-Martha. Les officiers-généraux hors de combat se dirigent aussi sur le grand quartier-

passer pour l'un des plus funestes à l'humanité qui se soit jamais écoulé. La perte fut énorme des deux côtés : deux généraux tués, Pépin et Werlé; trois blessés, Gazan, Maransin et Brayer; 7000 hommes hors de combat, sont les sacrifices dont l'armée française paya une diversion pour faire lever le siége de Badajoz, indispensable, mais téméraire. Neuf mille hommes de perte, la plupart moissonnés par notre canon, 1000 prisonniers, un général tué (le général anglais Hoghton), trois autres blessés, apprirent aux coalisés à quel prix la victoire est arrachée aux Français. Le chétif village auprès duquel eut lieu cette horrible destruction, inconnu jusqu'alors, figurera en lettres de sang dans les pages de l'histoire : le lecteur, en l'y rencontrant, sera ému de pitié; il fournira aux guerriers d'effrayantes réflexions.

La possession d'un champ de bataille, disputé avec tant d'acharnement, fut l'unique avantage que l'ennemi retira de l'affaire de l'Albuhera, qui fut gratuitement qualifiée par lui du nom de victoire : la suite nous montrera combien les résultats de cette prétendue victoire devinrent nuls, et même désastreux pour l'armée coalisée. Nous ne pouvons omettre toutefois, que l'affaire du 16 mai, et celle du 5 mars devant Chiclana, assurèrent désormais, dans notre opinion, aux troupes anglaises le rang qu'elles devaient y occuper, et qui peut-être

former l'arrière-garde, et toute la cavalerie, continuent à rester en bataille jusqu'à l'entière évacuation du terrain. Il était à craindre que l'ennemi, devinant nos véritables projets, ne cherchât à y mettre obstacle : loin d'avoir ce dessein, sir William Beresford ne voit pas sans inquiétude ce mouvement de la gauche des Français vers la droite de leur ligne; il suppose que la propre gauche des alliés va être attaquée, et cette crainte l'engage à y porter sur-le-champ du renfort, et à faire prendre en même temps les armes à toute l'armée. Le général français, satisfait d'en avoir imposé par son assurance, et d'avoir dissuadé l'ennemi de rien entreprendre, continue sa retraite avec lenteur et dans un ordre parfait. L'infanterie, le parc d'artillerie et le quartier-général prennent le chemin de la Solana; la division de dragons du général Latour-Maubourg observe l'ennemi sur cette direction; plus à gauche, la cavalerie légère du général Briche garde, par Santa-Martha, la grande route de Séville.

Telle a été la bataille de l'Albuhera, peut-être la plus sanglante que l'une des armées, qui n'étaient pas sous les ordres immédiats du chef du gouvernement d'alors, ait livrée dans nos campagnes dernières, si toutefois on doit le nom de bataille à un combat, ou plutôt à un choc dont la plus grande violence n'eût guère plus d'une heure et demie de durée; et certes, ce court intervalle de temps peut

de sa cavalerie légère, arrive alors à Villalba, et fait replier devant lui les éclaireurs portugais, qui déjà se sont emparés des avenues du village.

Les alliés, du moment que la retraite de l'armée française est effectuée, marchent sur ses traces, et établissent leurs vedettes à peu de distance des nôtres. Quelques coups de carabine, échangés aux avant-postes, le 20 à midi, entre les fourrageurs des deux partis, jugés sérieux au premier instant, engagent le général Latour-Maubourg de porter en ligne toute sa division. Le général Briche, au bruit des premières décharges, accourt aussi à la tête de ses chasseurs et de ses hussards. D'aussi promptes mesures donnent l'alarme à la cavalerie anglaise, et suspendent tout-à-coup son agression. Quelques escadrons espagnols allaient cependant s'emparer de Villalba, dont le canon du fort se mettait déjà en mesure de défendre l'entrée, lorsque le brusque retour du général Briche dans le village éloigne les vedettes ennemies, et fait tout rentrer dans l'ordre.

Cependant l'infanterie renfermée dans Villalba, composée d'hommes pris isolément de toutes les compagnies du 58e de ligne, se voyait avec répugnance abandonnée dans ce réduit. Ce mécontentement, fomenté sans nul doute par les habitants du village, peut avoir des suites fâcheuses, quand, dans la nuit du 21 au 22, le général Briche reçoit l'ordre de faire évacuer le fort, et d'abandonner

Villalba sur l'heure : il lui est prescrit aussi de suivre le mouvement général de retraite de l'armée, qui alors se porte par sa droite sur Ribeira. Le quartier-général occupe ce bourg, le 22 au soir, couvert par la cavalerie du général Latour-Maubourg, alors établie à deux lieues en avant à Villa-Franca. Le 23, au point du jour, l'armée française, qui a bivouaqué la veille sur les hauteurs à l'entour de Ribeira, se dirige sur Llerena, où le 5e corps, placé toujours sous les ordres du général Girard, prend position; le général Godinot reste, avec toutes les réserves d'infanterie, à une lieue au-dessus, à Villa-Garcia; la cavalerie établit ses premiers postes en avant de ce dernier village, dans la direction d'Usagré.

Aucun événement remarquable ne signala cette retraite, qui se fit avec calme et lenteur, et sans pertes d'hommes et d'équipages. L'attention de la colonne est éveillée en un instant, le 23 au matin, proche du village que nous venons de nommer, par quelques coups de fusil tirés à peu de distance. Loin d'être dangereuses et d'indiquer une prochaine agression, ces décharges provenaient d'une exécution militaire subie par six malheureux paysans, surpris aux environs les armes à la main. Leurs cadavres étaient gisants sur un des côtés de la route, et le souffle de la vie semblait encore errer sur leurs lèvres à peine décolorées. Habitué à des spectacles

de cette nature, le soldat jette sur ces restes mutilés un regard indifférent, et poursuit son chemin. Un petit nombre, encore accessible à quelque pitié, détourne la vue, et gémit sur une guerre qui consacre des actes d'une rigueur si inouïe.

Llerena, située à 15 lieues de Badajoz, à l'entrée des montagnes, parut au général en chef le point le plus favorable pour observer les mouvements de l'ennemi : Llerena se trouve, en effet, sur une route qui, bien que détournée, communique d'une part avec Séville, de l'autre avec Cordoue et la Haute-Andalousie. La présence de l'armée française à Llerena préservait ainsi cette dernière partie d'une invasion, qui aurait entraîné la ruine de nos établissements dans le midi de l'Espagne, et par suite, l'évacuation de ses provinces. L'occasion de tomber sur les derrières de l'armée coalisée, si elle s'aventure à marcher sur Séville, en suivant la grande route de Badajoz, nous est encore ménagée par l'occupation de Llerena. Attaqués enfin dans ce poste, le voisinage des montagnes nous assure des positions resserrées, qui, peu favorables au développement des masses de l'ennemi, permettent au maréchal Soult de lutter avec avantage avec des forces réduites : ces divers motifs décident le général en chef à choisir cette importante position de Llerena, pour attendre de nouveaux renforts, réorganiser son armée, et prendre des mesures ultérieures.

Des ordres avaient déjà été expédiés, dans la journée du 17, aux gouverneurs des divers arrondissements d'Andalousie, pour diriger sans délai sur la Basse-Estramadure les troupes encore disponibles dans les provinces de Cordoue, de Jaen et de Grenade. Les garnisons des places et des postes militaires durent être réduites aussi au plus rigoureux nécessaire, sans toutefois que leur sûreté reste trop visiblement compromise. Il est enjoint de même à quelques officiers-généraux, encore employés dans les places ou cantonnements, de rejoindre l'armée. Les constructions déjà ordonnées à l'ouverture de la campagne, pour mette à l'abri d'un coup de main les points les plus importants dans l'intérieur des provinces, reçoivent une nouvelle activité. Des mesures administratives, des convois de subsistances, s'organisent en même temps à Séville, pour l'armée d'Estramadure. Enfin le général en chef, faisant sans doute la part de la longanimité de son adversaire, se reposant aussi sur la bravoure de la garnison de Badajoz, paraît, à son arrivée à Llerena, conserver encore une entière confiance sur les résultats d'une campagne commencée néanmoins sous les auspices les moins favorables.

La présence de l'armée à Llerena rendait d'abord nécessaire de dissiper un corps de 1200 partisans espagnols, qui, maîtres de la grande route de Séville, paraissaient vouloir se jeter sur les derrières de

munications avec le grand quartier-général, et entraver l'arrivée de nos convois. Le colonel Quiot, du 100e de ligne, est chargé de cette expédition. Parti, le 24, de Llerena, avec un bataillon, un détachement de chasseurs à cheval et une pièce de montagne, il joint l'ennemi, le 25 au matin, à Puebla; mais celui-ci abandonne brusquement le village à l'approche des Français, et va se perdre dans les montagnes par-delà Monasterio. Le colonel Quiot, l'objet de sa mission rempli, rétrograde avec ses troupes sur Llerena, et rentre au quartier-général, le 26 au soir.

Pendant le court intervalle de l'expédition sur Puebla, l'armée, en position en avant de Llerena, avait assis son camp et ses bivouacs sans être inquiétée par l'ennemi; cette sécurité néanmoins fut, dès les premiers jours, interrompue aux avant-postes. Le général Latour-Maubourg, réuni, le 24, à la division Godinot, au-dessus de Villa-Garcia, reçoit du général en chef l'ordre de se porter en avant sur Usagré, et de faire replier les postes ennemis. Usagré est située à deux lieues et demie de Villa-Garcia, dans un pays coupé et boisé. Au pied d'une sommité, sur laquelle repose ce village, coule une petite rivière dont les bords sont escarpés et difficilement accessibles. Un pont est jeté sur cette rivière au bas d'Usagré, il sert de passage au che-

min de Los-Santos, de Ribeira et de la Basse-Estramadure. L'ennemi avait reconnu une position favorable sur le revers d'un monticule placé en regard du village, de l'autre côté de la rivière : il y place 12 à 1500 chevaux. Cachée par le terrain, cette cavalerie ne doit paraître et agir qu'au moment où les avant-postes, forcés de céder le terrain, se replieront sur Usagré et le dépasseront ensuite.

Le général Latour-Maubourg veut s'assurer, avant d'occuper ce point, si l'ennemi en a évacué les environs : il ordonne, en conséquence, au général Briche de se porter avec sa cavalerie légère, par un long détour, laissant Usagré à gauche, vers la rivière; de franchir ensuite le ravin dans un endroit où il présente peu d'escarpements, et d'éclairer notre droite. L'exécution de ce mouvement exige du temps, à cause des difficultés du terrain. Sans attendre cependant que le général Briche paraisse de l'autre côté du ravin, les 4e et 20e de dragons, qui forment la tête de la division Latour-Maubourg, traversent le village, déjà abandonné par l'ennemi : le général Bron à leur tête, ils descendent la rampe qui conduit au pont, et passent brusquement sur la rive gauche; mais à peine le 4e a-t-il mis le pied sur cette rive, que les Anglais débouchent avec impétuosité de derrière le coteau qui les a jusque-là tenus cachés. Le général Bron fait dès ce moment, avec le 4e, les plus vigoureux efforts pour contenir

l'ennemi. Le 20e de dragons se porte sans délai au secours des escadrons engagés, avec autant de promptitude que le passage du pont, où les chevaux ne peuvent défiler que par deux, le permet. Mais ces deux régiments, qui, réunis, comptent moins de 700 chevaux, sont hors d'état de résister à la cavalerie ennemie, trop supérieure en nombre, et se replient vers le pont. Le 26e de dragons (même brigade) descend aussi la rampe, dans le dessein de porter secours aux troupes compromises, et présente la tête de sa colonne sur le pont, tandis que celles-ci, fortement ramenées, s'y pressent pour repasser la rivière. Cette position est rendue encore plus critique par l'artillerie anglaise, tirant à mitraille sur nos régiments agglomérés en avant de ce défilé : 3 pièces d'artillerie hollandaise, au service de France, mises en batterie à la droite d'Usagré, ne peuvent neutraliser le feu du canon ennemi, qui occupe une position plus avantageuse. Les 4e et 20e, hors d'état de pouvoir repousser les Anglais et même de se dégager, se replient à la fin, ou plutôt se dispersent dans les jardins en avant du village. Le général Latour-Maubourg termine cependant ce combat inégal, en prescrivant au général Bouvier-des-Éclats de faire mettre pied à terre au 14e de dragons, le 1er de la 2e brigade, et de le disposer en tirailleur pour chasser l'ennemi des jardins. Les Anglais sont arrêtés, en effet, par cette

mesure, et reprennent bientôt après la position qu'ils occupaient avant le combat, tandis que les 4e et 20e de dragons, dégagés aussi, rejoignent leur division.

Le colonel Farine (*), du 4e, officier de distinction, resta au pouvoir de l'ennemi : 400 dragons et autant de chevaux avaient été échappés ou pris. Favorisés par le terrain, les Anglais perdirent moins. Ceux-ci, restés en position de l'autre côté du ruisseau, sont bientôt éloignés par le feu d'une batterie d'artillerie à cheval envoyée de Llerena. L'affaire de cavalerie d'Usagré, loin de nous être désavantageuse, aurait eu incontestablement les plus heureux résultats, si la brigade Bron avait attendu le général Briche, lorsque ce dernier, dérobant sa marche à l'ennemi de l'autre côté du ravin, allait découvrir lui-même la colonne anglaise embusquée, et l'eût placée entre deux feux. Les dragons des 4e et 20e, au lieu de se refouler vers le pont, pouvaient, dans tous les cas, se faisant jour à travers la cavalerie ennemie, tenter de rejoindre cette même colonne du général Briche, ou remonter la rivière, et la repasser sur un point peu éloigné au-dessus d'Usagré, où les rives étaient faiblement escarpées.

Dans l'état peu prospère de l'armée française, à la suite des résultats plus qu'incertains de ce début

(*) Aujourd'hui maréchal-de-camp.

de campagne, le nouveau revers de notre cavalerie, à Usagré, devait laisser une impression défavorable dans l'esprit du soldat, et jeter peut-être au milieu de nos rangs le germe d'un trop funeste découragement. Le maréchal Soult prévient ces dangereux effets : il accourt aux avant-postes, s'assure qu'ils sont tranquilles, pourvoit au remplacement des chefs pris par l'ennemi, et attache à la division Latour-Maubourg cette batterie d'artillerie à cheval tout récemment envoyée de la réserve. Les troupes du général Godinot, à Villa-Garcia; le corps de Girard, stationné en avant de Llerena, sont aussi passés successivement en revue : le général en chef harangue les soldats, parle avec énergie de ses projets et des renforts qu'il attend, et se montre en un mot prodigue d'encouragements et d'espérances. Ce langage, on peut le dire, est saisi avec avidité, et la confiance renaît pour quelques instants. Mais, hors le général en chef et son état-major, qui doivent, avec connaissance de cause, comme on verra par la suite, ne pas désespérer de l'issue de la campagne, l'armée n'est guère en position de porter un jugement aussi favorable sur ce qui se passe; car elle se voit réduite à un petit nombre de combattants, et rejetée à quinze lieues de la place dont le déblocus est l'objet de ses opérations, tandis que l'ennemi reste, par notre retraite, libre d'en faire le siége sans obstacle ni contre-temps.

Un autre motif pouvait alors ajouter aux inquiétudes de l'armée un mécontentement réel : je veux dire le manque de subsistances. Quelques clameurs poussées à cette occasion, dans une revue et sous les armes, par la troupe en avant de Llerena, lui méritent de justes et vives réprimandes de la part du général en chef, témoin de cet acte séditieux. Llerena, qui venait de recevoir le grand quartier-général, et les environs de cette ville déjà occupés le mois précédent par le 5e corps, offraient peu de ressources en mai et juin 1811. Abandonné d'ailleurs par une partie de sa population, le pays n'avait plus qu'un petit nombre d'habitants mal disposés encore en notre faveur. Plusieurs moyens souvent ingénieux étaient employés par les Espagnols, pour dérober à nos regards et soustraire à nos recherches les grains, et d'autres objets dont l'armée eût pu faire son profit : ces objets étaient d'ordinaire enfouis sous des voûtes pratiquées à l'écart, et dont rien n'annonçait d'abord l'existence à l'œil pénétrant du soldat. Des menaces, et ensuite des moyens coercitifs plus ou moins violents, furent souvent commandés par la nécessité, pour forcer les magistrats ou l'habitant à nous découvrir ces retraites (11).

Un amas de froment déterré de la sorte dans une énorme fosse, au centre même de la place publique à Llerena, fournit quelques distributions régulières de pain. Ces approvisionnements, et d'autres de

même nature, bientôt épuisés, la troupe trouva un aliment dans des fèves cueillies sur leurs tiges, que les environs de Llerena fournissent en abondance. Elle retire sa part aussi de plusieurs convois de biscuits et de liquides envoyés de Séville, quand ils ont le rare bonheur d'arriver intacts à leur destination : livrés quelquefois à des conducteurs insouciants ou infidèles, ces objets devenaient alors la proie des premières troupes dont ils traversaient le camp.

La récolte de l'année, très-rapprochée de sa maturité, était aussi depuis long-temps l'objet de notre convoitise. Des arrondissements sont affectés à chaque corps, et ceux-ci en dirigent les coupes sans entremise aucune de l'administration et de ses nombreux employés. Chargés des attributs de leur nouvel état par-dessus le fourniment, les soldats procèdent à la moisson; le sol des bivouacs, les bords des routes, le devant des portes, sont transformés en aires; une portion de la troupe, armée de perches, s'occupe à son tour du battage et recueille le grain; quelques hommes plus exercés président aux moutures; une garde protége ce travail : sans cette précaution, les querelles, les voies de fait, les larcins même ne pourraient être prévenus; et parfois le moulin et ses richesses enlevés d'assaut, et livrés au plus fort, viendraient frustrer l'avide impatience du légitime possesseur.

Bien dirigées, toutes ces opérations ramènent une

certaine abondance, et font l'éloge des mesures prescrites. L'ordre et le système ne président pas toujours ainsi aux actes des Français. Une marche opposée envahissait trop malheureusement un grand nombre de cantons en Espagne; quelques chefs aussi, pendant la durée de l'occupation de la péninsule, déjà revêtus du titre glorieux de militaires capables et distingués, semblaient dédaigner celui plus modeste, mais non moins appréciable, de sages administrateurs. Les corps d'armée, les divisions même, étaient peuplés cependant d'employés de tout grade et d'attributions diverses, appartenant à l'administration de la guerre : peut-être faut-il chercher dans ce personnel trop nombreux, dans cette hiérarchie ténébreuse, les entraves apportées au service des subsistances, ainsi que les erreurs des gestions et les abus.

Dans le court intervalle où les opérations, en Espagne, avaient été dirigées par le chef du gouvernement impérial en personne, ses lieutenants-généraux, rivaux de zèle et d'activité, suivaient à la lettre les instructions tracées par un chef inflexible, qui les rendait responsables du succès de leurs mouvements. Quand le brusque départ du souverain pour la campagne de 1809, sur le Danube, eut laissé les armées d'Espagne loin des grades et des récompenses, tout servit à les convaincre que cette guerre, si odieuse déjà dans ses motifs et ses

principes, prenait un caractère national et devenait interminable. Une teinte d'insouciance, de dégoût, et même d'aigreur, se répandit bientôt sur tout ce qui n'était pas opération militaire de quelques chefs supérieurs : ces effets passèrent avec rapidité aux chefs intermédiaires, et de ceux-ci aux officiers des grades inférieurs. Le soldat ne vit pas, sans une secrète joie, qu'on lui créait pour ainsi dire des motifs excusables de secouer le joug de la discipline militaire. Habile à profiter du silence ou de la faiblesse de tel ou tel de ses chefs, la troupe se ménage une occasion prochaine d'oublier son ancienne sujétion ; et une première impunité de ses caprices, suffit pour légitimer dans son esprit le désordre et l'arbitraire.

Ces pratiques, seules, entraîneront sans contredit la ruine de la plus belle armée : la nécessité d'opérer en Espagne, dans un pays inégal et montueux, sans communications faciles, propre aux embuscades, et de lutter contre une masse de citoyens armés, devaient en outre miner sourdement nos régiments, et à la longue les détruire sans gloire. Un de ces régiments gardait quelquefois les points principaux d'une grande route, sur une ligne de 20 à 30 lieues. Ainsi divisé, il lui est interdit de s'écarter impunément à droite et à gauche de la route, et d'explorer les peuplades adjacentes, envahies d'ordinaire par les guerillas, ainsi que les cantons qui

ne se trouvent pas maintenus dans l'ordre par la présence immédiate de nos troupes. Le régiment, dans cet état d'isolement, a pour tâche principale l'escorte des convois et des courriers, la rentrée des vivres et des contributions. Ce genre de service se fait par des détachements séparés. Assaillis, entourés par des bandes armées, ceux-ci conservent, dans ces rencontres, malgré leur infériorité numérique, presque toujours l'avantage; cette victoire stérile et presque honteuse ne laisse pas que d'entraîner la perte de quelques hommes : sacrifice hors de proportion avec les pertes essuyées par l'ennemi, mais qui, journellement renouvelé, sert à diminuer l'effectif de nos corps dans une effrayante progression.

C'est surtout dans les deux Castille, la Biscaye, la Navarre, que l'on vit l'insurrection armée faire des progrès, les guerillas se montrer plus actives et plus inquiétantes. Favorisée par sa situation, ses richesses, le nombre de ses habitants, et aussi par l'homogénéité et la vigueur des mesures administratives et militaires, adoptées pour refouler hors de la province les partis du dehors qui voulaient troubler sa tranquillité, l'Andalousie eut le privilége, durant toute l'occupation, d'être presque entièrement préservée de la présence de ces guerillas. Des faits d'armes extraordinaires, et tenant même du merveilleux, signalèrent sans doute les expéditions des

medo, de Segovie, de Madrid, de Tolède, ou celles-ci se montraient le plus fréquemment. Mais tous sont isolés et sans résultat : loin de se disperser et de poser les armes après une défaite, ces bandes se peuplent tous les jours d'habitants, à qui l'exaspération, la misère sans cesse croissante, mettent les armes à la main. Ce genre de guerre, qui aime l'activité, l'audace, la persévérance, convient d'ailleurs aux Espagnols, naturellement agiles, robustes, courageux; mais violents, passionnés, et moins propres à combattre avec ordre, en bataille rangée, qu'à se livrer hors des rangs aux accès de leur belliqueuse indépendance (12).

La part active prise par une masse considérable de population dans la dernière guerre, les difficultés d'agir et de bien coordonner ses mouvements dans un pays si fortement accidenté, si pauvre en communications, d'une température singulièrement variable; en outre, fournissant un jour des aliments en profusion, pour nous laisser le lendemain dans un dénûment absolu; sujet enfin à voir des maladies endémiques exercer dans quelques cantons les plus cruels ravages; toutes ces causes de destruction nous expliqueront comment les armées françaises, toujours victorieuses des Espagnols en bataille rangée, et plusieurs fois renouvelées, se sont vues dépérir.

Malgré de si nombreuses entraves, apportées par la nature même du théâtre de la guerre au-delà des Pyrénées, nous ne craignons pas de le dire, avec ceux de nos compagnons d'armes en Espagne qui ont voulu juger cette guerre sans prévention, les Français seraient à la fin restés possesseurs de la péninsule, s'ils n'avaient eu qu'à soumettre les indigènes, et non à soutenir une lutte trop inégale avec leurs puissants auxiliaires.

C'est du reste dans ces armées, et durant cette guerre de six ans, que se sont créés ces essaims de bravos, qui, rappelés par détachements et versés ensuite dans de nouvelles levées, formèrent promptement à leur école les troupes victorieuses plus tard à la Moscowa, à Lutzen, à Montmirail. La guerre de la péninsule fournit aussi de fréquents exemples pour apprécier combien le Français, doué d'un génie heureux, puise dans lui, et dans la mobilité même de son caractère, tous les éléments qui constituent un bon soldat : il est peu exigeant, et ne réclame que ce qu'il croit juste et légal. Satisfait sur ce point, l'obéissance est pour lui le plus sacré des devoirs. Prompt à se décourager quand il éprouve un revers, on le voit reprendre, avec une égale promptitude, son énergie, et saisir avec avidité le plus léger espoir que son chef lui présente, sans rechercher souvent si cet espoir est fondé. Aussi, un général habile, qui connaît ses troupes et

d'attendre, à leur tête, aux plus grands résultats. Cette profonde connaissance du soldat français, cet art précieux de donner à son élan la plus grande activité dans la victoire, à son moral une forte ténacité dans les revers, le général en chef de l'armée du Midi les possédait au plus haut degré : jamais la troupe, sous ce général expérimenté, même au milieu des coups les plus marqués de la mauvaise fortune, ne fut accessible à un entier découragement. L'attitude toujours calme de son chef, son activité infatigable, sa promptitude à concevoir et à exécuter ses projets, imprimaient aux soldats une confiance aveugle en des talents militaires que de brillants succès avaient si souvent accompagnés. Peut-être la sévérité répandue sur les traits de leur général et dans son langage, l'inflexibilité de son caractère; une certaine rudesse de formes, puisée dans 25 ans non interrompus de campements et de guerres, imposaient-elles parfois silence aux sentiments du cœur à son égard; mais il gardait tous ses droits, ceux de respect et de dévouement que l'armée lui avait dès long-temps voués.

Depuis l'affaire de cavalerie d'Usagré jusqu'au moment qui nous occupe, dans un intervalle de dix-sept jours, aucun événement sérieux n'avait troublé la tranquillité aux avant-postes des deux armées. L'attention de sir William Beresford s'était

portée sur Badajoz, qu'il tenait investie avec une portion de ses forces. L'autre portion, cantonnée à Merida, à Almendralejos, à Fuente-del-Maestro, formait une simple ligne d'observation presque demi-circulaire devant la place. Détournés, par la bonne contenance de l'armée française, de rien tenter sur notre front, ni de s'emparer, au sud, de la grande route de Séville, peu distante de notre flanc gauche, les alliés se contentèrent de pousser, dans les premiers jours de juin, une reconnaissance de 2000 hommes, avec du canon, sur la Serena, dans le dessein d'explorer cette portion de pays qui sépare l'Estramadure de la Manche, au nord-est de Llerena : une colonne plus considérable, jetée ainsi presque sur nos derrières, eût pu donner de l'inquiétude, par sa présence sur une route qui conduit également dans la Manche et dans la Haute-Andalousie. Le poste retranché de Belalcazar, situé à l'embranchement de ces diverses communications, barrait le chemin à l'ennemi. Le commandant de ce vieux château moresque, capitaine au 51e de ligne, sommé de se rendre, avec 100 hommes qui formaient sa garnison, refuse avec indignation toute espèce de pourparler. Privé d'artillerie pour défendre ses approches, l'officier fait murer la porte du fort, et se décide à attendre l'ennemi à l'escalade. Le général anglais, chef de la colonne ennemie, met du canon en batterie pour renverser cet obsta-

cle et pénétrer dans le château. Cette artillerie jouait depuis trois jours, sans que la résolution du commandant de Belalcazar fût ébranlée, lorsque l'ennemi abandonne subitement, le lendemain, les environs de ce poste, et se replie sur Zalamea et le gros de son armée. Cette prompte retraite est provoquée par l'avis que le 9e corps de l'armée française accourt, de Salamanque, pour rejoindre celle-ci en Estramadure, et que l'armée du Portugal tout entière se dirige aussi sur la Guadiana pour dégager Badajoz.

Sans exposer encore la série des événements qui amenaient cette coopération remarquable, il suffit de dire ici que les effets de la nouvelle de cette double arrivée de renfort furent prompts et efficaces dans les rangs de l'armée d'Estramadure. Placées sur une défensive incertaine, inquiètes, assaillies par des privations dans cette saison brûlante, nos troupes reviennent tout-à-coup plus françaises que jamais, et n'aspirent qu'à remarcher à l'ennemi. Cependant le temps qui s'écoule jusqu'au départ n'est point perdu dans un inutile repos : les instructions, les manœuvres, les exercices en occupent une partie; les corvées pour les vivres, les moissons, alors en pleine activité, partagent aussi les loisirs du soldat. A-t-il quelques instants de libres? son active industrie les consacre à se faire un abri, de branchages garnis de leurs feuilles, contre l'ardeur insupporta-

ble du soleil, sur les plateaux arides et dépouillés occupés par les camps. Des meubles retirés de quelques maisons abandonnées du village voisin, viennent parfois aussi parer l'intérieur de la nouvelle demeure. Sous cet abri, la troupe donne au repos les heures de la plus forte chaleur. Quand le soleil, tombant à l'horizon, ramène une température plus douce, le camp prend tout-à-coup une nouvelle vie : les barraques sont désertées; les jeux bruyants, les courses se succèdent; l'abandon, la gaieté inépuisable des Français, la folie président à ces joyeux exercices. On voit les rondes, les danses s'organiser, s'animer même parfois au son du violon; et des refrains connus, et des contre-danses françaises, viennent frapper enfin l'oreille étonnée, au milieu d'un bivouac dans le fond de l'Estramadure.

La nuit survenue, les soldats se rapprochent, et se groupent autour des feux. La France, les campagnes passées, les douceurs de quelques cantonnements réputés par leur bon vin, les aventures galantes, fourniraient, dans les temps ordinaires, à la conversation une matière inépuisable. L'arrivée du double renfort annoncé devient aujourd'hui l'unique objet de tous les entretiens : les résultats qu'on peut obtenir de sa présence se calculent même d'une manière vague et chimérique, et avec tous les écarts d'imagination qu'un espoir subit de bonheur et de succès, joint au désir de venger sur l'ennemi

notre échec dans la journée du 16 mai, peuvent faire naître.

Ces belles nuits de juin, si pures, si douces sous le ciel de l'Andalousie, étaient surtout favorables pour prolonger la veillée. Grotesquement assis sur quelque siége antique dérobé dans le lieu voisin, l'orateur de la troupe s'étend avec complaisance sur les événements, et en retire des conjectures à sa manière : il n'était pas rare que la gaieté, les burlesques saillies, si naturelles aux soldats français, prissent une grande part à ces discussions, où s'étalaient des doctrines le plus souvent bizarres et incohérentes, mais quelquefois ingénieuses. Quelquefois aussi, ces élans de verve et de gaieté étaient subitement interrompus par le bruit sourd du canon de Badajoz, qui grondait au loin et se faisait entendre par intervalles : un silence religieux suspend dès-lors toute conversation, et chacun, pensif et recueilli, déplore en lui-même l'infortune de ses compagnons d'armes renfermés dans la place, qu'il suppose perdue sans retour.

CHAPITRE IV.

Fin de la seconde Campagne d'Estramadure en 1811; déblocus de Badajoz; retraite de l'armée coalisée.

Pendant que l'armée française d'Estramadure attendait dans une vive impatience l'arrivée des renforts annoncés, sans la coopération desquels nul espoir de sauver Badajoz ne paraissait plus permis, le siége de cette place était poussé avec la plus grande activité par lord Wellington en personne, à la tête de la majeure partie de l'armée coalisée. Ce général en chef, après ses dernières opérations contre le maréchal Masséna, le 5 mai, à Fuente-de-Onoro, n'avait laissé qu'un corps d'observation, d'environ 15,000 hommes, sous les ordres du général Spencer, sur la frontière nord-est du Portugal. Il était venu, avec le reste de ses troupes, rejoindre Beresford sur la Guadiana inférieure; prendre, le 20 mai, le commandement général de l'armée anglo-espagnole-portugaise en Estramadure, et diriger, de ce jour, avec 50,000 combattants, l'attaque dirigée contre Badajoz.

La place avait opposé aux Français, dans la campagne précédente, outre sa garnison de 10,000 Es-

pagnols, les 10,000 de renfort détruits à la Gebora. A l'époque que nous retraçons, elle était défendue par environ 2000 hommes d'infanterie, formés de bataillons pris en grande partie dans la 2e division du 5e corps. Soixante chevaux détachés de divers régiments de cavalerie, une compagnie de mineurs, une de sapeurs, une d'artillerie forte seulement de 85 canonniers, 2 demi-compagnies de pontonniers et d'armuriers, enfin, 2 escouades d'ouvriers, portaient cette garnison à 2500 combattants. Badajoz avait pour gouverneur le général Philippon, le moins ancien des généraux de brigade de l'armée, et le colonel d'état-major Gasquet pour commandant d'armes; les généraux Veilande et Vicheri avaient en particulier la direction des troupes, sous les ordres immédiats du gouverneur; les chefs de bataillon Colin et Lamarre étaient respectivement chargés du service de l'artillerie et du génie.

A peine investi de son nouvel emploi, le général Philippon avait fait procéder au comblement de la tranchée, et à la réparation de la brèche; le fort Pardaleras et ses communications avec la place étaient restaurés, ainsi que les ouvrages avancés qui avaient souffert le plus des travaux de l'assiégeant. Dans l'idée que l'ennemi suivrait, pour le choix de ses points d'attaque, les dispositions prises par les Français, le chef de l'artillerie conserva l'armement tel à peu près que les Espagnols l'avaient laissé; mais

le commandant du génie s'empressa d'augmenter les défenses accessoires : il fit pratiquer, entre autres, des galeries de mine partant du fond du fossé à l'arrondissement de la contrescarpe, et servant de base à des rameaux destinés à faire sauter le logement de l'ennemi dans le chemin couvert. Deux compagnies d'éclaireurs à pied et à cheval, organisées par les soins du gouverneur, reçurent tous les employés civils et militaires renfermés dans la place : leur service devait consister surtout à maintenir le bon ordre dans l'intérieur. Le matériel, composé de l'artillerie trouvée dans les magasins de Badajoz et des objets ramenés de Campo-Mayor, était nombreux et en état; les approvisionnements en vivres, au contraire, peu considérables déjà à l'époque de la capitulation, n'avaient pu être réunis qu'à la hâte, et seulement pour deux mois. Quant à sa population, Badajoz, dont la superficie comportait de 10 à 12,000 âmes, en conservait à peine 5000 lors de sa défense par les Français, et ses habitants, atterrés par nos succès dans la première campagne, ne devaient donner au gouverneur aucune défiance.

Plusieurs jours s'étaient écoulés cependant depuis la retraite définitive du 5e corps sur Llerena et Guadalcanal, sans que l'ennemi, occupé de la prise insignifiante d'Olivença, eût paru devant Badajoz. Enhardi par ce calme rassurant, le général Philip-

pon ordonne un convoi, destiné au bois dont on est dépourvu, dans la forêt la plus voisine, distante au moins de quatre lieues de la place. La colonne, formée de tous les transports disponibles, et d'une escorte qui comprend la moitié de la garnison, se met en route, le 22 avril, avant le jour. A deux heures du soir, on aperçoit des remparts une forte reconnaissance, qui s'est montrée tout-à-coup à 600 toises du glacis, sur le monticule de la Sierra-del-Viento, et intercepte justement la route qui conduit à la forêt. L'inquiétude jetée dans Badajoz par cette subite apparition est à son comble : l'idée du danger couru par l'escorte du convoi, dont on est peut-être séparé pour toujours, cause un frémissement général. On vole aux armes : tout ce qui est disponible, 900 hommes environ, franchissent les glacis et marchent à l'ennemi. Celui-ci est abordé avec vigueur, et malgré l'avantage du terrain, cède à l'impétuosité des assaillants. La vue d'une nouvelle colonne française, qui se montre au loin et prend sa direction sur la place, achève de déconcerter les coalisés, et précipite leur retraite. La colonne n'était autre que le convoi, qui, averti du danger par la rencontre de quelques éclaireurs anglais, les avait repoussés et regagnait Badajoz. Cette journée, dans laquelle la garnison n'éprouve aucune perte, lui cause une double allégresse : elle s'était essayée avec succès contre l'ennemi, et l'ap-

provisionnement en bois de la place est désormais assuré. On apprend aussi de quelques hommes, dont un officier, faits prisonniers dans l'action, que les coalisés, au nombre de 12 à 15,000, se rapprocheront sous peu de la place pour procéder à son investissement.

Mal secondé par le temps, le général Beresford, chargé en chef des opérations en Estramadure, Wellington étant reparti, après la reconnaissance du 22 avril, pour le nord du Portugal, comme on l'a vu dans le chapitre précédent, Beresford, disons-nous, est forcé d'ajourner ses projets de siége. Il ne se décide à de sérieuses attaques que le 3 mai, quand la baisse des eaux de la Guadiana les a replacées dans leur lit naturel, et permet de rétablir les ponts de communication d'une rive à l'autre. Le 6, l'ennemi reparaît enfin devant Badajoz, et développe une force imposante sur les hauteurs circonvoisines. Il établit, dans la nuit d'après, son camp à 1000 toises de la place, sur la montagne dite de *Lebratos;* mais, au jour, 2 obusiers à longue portée, en batterie sur les glacis de la Picurina, le forcent de s'éloigner en désordre. La tranchée est ouverte cependant contre cet ouvrage et contre Pardaleras; sur la rive droite, une autre tranchée, qui prend son point de départ aux monticules en arrière de San-Christoval, menace aussi cette redoute et la tête du pont. L'artillerie anglaise com-

d'effet, et le canon dirigé contre San-Christoval est même bientôt réduit au silence. Prévenu que l'armée d'Andalousie arrive par Santa-Martha, l'ennemi discontinue son feu, le second jour; cette faiblesse de la part de l'assiégeant est mise à profit par le général Philippon : le 14, tout ce que la place renferme de cavalerie, soutenu par un bataillon et 2 pièces, débouche de la porte San-Roque, pénètre jusqu'aux bivouacs de l'ennemi, et y jette l'alarme. La colonne s'arrête toutefois en apercevant 3 ou 4000 coalisés sous les armes, qui s'avancent avec ensemble. La retraite est ordonnée, et les Français se replient sur leurs remparts. Le lendemain 5, au point du jour, les ouvrages du siége étaient abandonnés : sir William Beresford venait de concentrer ses forces sur les hauteurs de Valverde, pour s'y réunir aux généraux Blacke et Castanos, et se porter le même soir à la rencontre de l'armée française sur le plateau de l'Albuhera.

Les coups de canon tirés comme signal, par ordre du général en chef, le 14 mai, à Villa-Franca, pour relever le courage des défenseurs de Badajoz par l'espoir d'une prochaine diversion en leur faveur, ne furent point entendus par le général Philippon : ce gouverneur, absolument étranger aux opérations de la réserve, n'éprouve pas, en conséquence, une médiocre surprise, quand, dans cette

même journée du 14, il aperçoit l'ennemi faire des préparatifs de départ; il régnait d'ailleurs, le 16, un vent d'ouest très-violent, qui chassa loin de Badajoz le bruit du canon des deux armées, si fortement engagées à l'Albuhera, et éloignées à peine de trois lieues de la place. Ces circonstances, faites pour envelopper de vague et de mystère les motifs de la retraite des Anglais, ne purent détourner le vigilant Philippon d'exécuter, le 15, une nouvelle sortie, et de pousser, dans toutes les directions, des reconnaissances qui refoulent les vedettes ennemies, et dégagent entièrement la place.

Dans les journées des 16, 17 et 18 mai, la garnison se répand encore au dehors avec une nouvelle activité, ruine les tranchées de l'ennemi, détruit ses batteries. Après s'être réservé les gabions et bois à plate-forme, dont la place a le plus grand besoin, elle brûle ses autres approvisionnements de siége, que les coalisés n'ont pu, faute de temps, ramener à Elvas, comme ils l'ont fait de leur gros matériel. L'ennemi, libre après le succès de l'Albuhera de poursuivre ses desseins contre Badajoz, reparaît, le 19 mai seulement, et retrouve à peine la trace de ses premiers travaux. La garnison qui, de son côté, s'était flattée de l'espoir d'une délivrance prochaine, se voit de nouveau livrée, par le retour des colonnes anglaises, aux chances d'un siége long et douteux : tenant compte toutefois à l'armée du Midi

de la diversion qui, infructueuse quant aux résultats généraux, a fait gagner néanmoins aux assiégés un temps précieux, elle n'éprouve que le désir de s'illustrer par une belle défense.

A peine retourné à l'armée d'Estramadure, lord Wellington reprend ses projets d'attaque : la place est investie sur les deux rives de la Guadiana. Quelques démonstrations contre les fronts de la Picurina et de Pardaleras fixent l'attention de l'assiégé : dans la nuit, l'ennemi relève les premiers ouvrages en face de San-Christoval; il établit aussi à 120 toises dans la plaine voisine de la rivière, à gauche de la porte San-Roque, des batteries contre le front de la citadelle, destinées, sous la protection d'une tranchée, à battre en brèche; tandis que les pièces des attaques du premier fort portent aussi leurs projectiles sur le terre-plain du même front. Les défenseurs du château redoublent d'activité pour s'abriter contre cette multiplicité de feux. Une traverse construite en sacs de laine garantit d'abord de l'enfilade une batterie de 4 pièces de 24, que les mineurs du génie s'offrent volontairement à servir; contrebat ensuite avec avantage, de derrière cet abri, l'artillerie anglaise établie dans la plaine, au pied des murailles; enfin, des feux verticaux partent des mêmes points, et sont dirigés partout où les démonstrations de l'ennemi paraissent dangereuses.

Malgré ces obstacles, l'assiégeant pousse ses tra-

vaux avec ardeur. Les batteries dirigées contre San-Christoval donnant le plus d'inquiétude, on se décide à les emporter de vive force, et à les détruire. Six cents hommes protégés par 3 pièces, cachés de nuit dans la redoute, s'élancent le matin à un signal donné, gravissent le monticule en face, et enlèvent la batterie avec 150 Anglais qui la défendent. L'ennemi débouche cependant en force de la tranchée, et menace de nous couper la retraite : ce mouvement déconcerte les Français, qui abandonnent leurs prisonniers, et descendent rapidement sur la tête du pont. Ralliés autour des pièces qui doivent seconder l'attaque, ils soutiennent un combat meurtrier contre les Anglais, qui occupent un mamelon en face, à 100 toises de distance; mais le succès devenant de plus en plus incertain, le général Philippon donne l'ordre de la retraite. Le résultat était une perte de 100 hommes pour les Français, et plus du double de ce nombre du côté des alliés, à qui cet engagement inspira de la retenue pour l'avenir.

L'assiégeant démasque ses batteries dans la nuit du 4 juin. Au point du jour, douze embrasures battent en brèche le revêtement de San-Christoval et ricochent le terre-plain du château. Mieux consulté sur la direction à donner aux pièces, pour attaquer de plein fouet les murs de ce dernier front et les détruire, l'ennemi recherche un tir perpendiculaire

jours; les murailles du château sont battues en brèche après ce terme et commencent à crouler. Le commandant du génie, pour garantir de l'assaut cette partie de l'enceinte, y fait pratiquer sans délai un retranchement en terre, qui faute de temps et de moyens ne peut être revêtu ni palissadé, mais ne laisse pas que de rassurer les défenseurs.

Le succès des batteries ennemies contre San-Christoval était encore plus marqué. Déjà, au bout de trois jours de feu, le flanc isolé à droite sur le front attaqué tombait en ruine. La nuit était employée, par les Français, à déblayer la brèche et à escarper son pied. Le 6, les alliés jugeant cette brèche praticable, se hasardent à livrer un premier assaut. A 9 heures du soir, une colonne de 4 à 500 hommes s'avance vers les glacis; une autre se porte contre la tête du pont, pour insulter cet ouvrage, et observer aussi le retranchement qui unit San-Christoval à la ville. Occupée à ses travaux de nuit, la garde du fort, qui ne compte que 110 hommes, fantassins et artilleurs, sous les ordres du capitaine Chauvin, du 88e de ligne, aperçoit bientôt les assaillants à 50 toises de l'escarpe. Les défenseurs sautent sur leurs armes, les canonniers volent aux pièces. Un feu de mousqueterie, d'artillerie, des plus vifs, annonce cependant à la place que le fort est attaqué : la garnison court aux batteries sur les fronts

qui regardent la redoute, et de toutes parts pleuvent sur l'ennemi des bombes, des grenades, des obus, des matières d'artifices. Ces projectiles enflammés, qui s'élèvent dans les airs, se croisent dans toutes les directions, bondissent, éclatent; les décharges du canon, de mousqueterie, enfin tout le fracas d'un assaut de nuit, rendent le tableau aussi extraordinaire qu'effrayant.

L'insulte de la tête du pont a été repoussée au bout d'un quart d'heure; mais une heure s'est écoulée, et un silence glacial règne dans le fort : une douloureuse perplexité agite toute la garnison; l'inquiétude redouble en entendant les pas et la voix d'hommes qui se replient sur la tête du pont. Ce nouvel incident ne laisse plus de doute que San-Christoval ne soit au pouvoir de l'ennemi; le château y dirige donc le feu des canons. « Ne tirez pas, nous sommes Français, » s'écrient les braves défenseurs du poste qui ont repoussé l'assaut, et gardent encore, de crainte de surprise, un silence prudent. Ces paroles, entendues du commandant de bataillon Gilles, du 88e régiment, envoyé par le général Philippon pour connaître le véritable état des choses, l'encourage à continuer sa route sur San-Christoval. Aux mots de *qui vive!* criés par les troupes du fort; de 88e *régiment!* prononcé d'une voix forte par l'officier supérieur, les Anglais, encore stationnés proche des glacis, se figurent que le 88e, tout entier, vient ren-

forcer la garnison : saisis de crainte, ils se replient immédiatement, et renoncent à une tentative qu'ils eussent peut-être hasardée cette même nuit, sans l'incident remarquable qui les en détourna.

Le lendemain, la brave garnison du fort est reçue avec enthousiasme par ses frères d'armes. Le défaut de longueur des échelles, et l'erreur des alliés sur l'état de la brèche, avaient facilité la défense de l'ouvrage. L'activité de l'ennemi à rendre, les jours suivants, par un feu continu, la brèche praticable, annonce clairement l'intention de prévenir de pareils obstacles. Le gouverneur prend aussi ses mesures : la garde du fort est portée à 200 hommes, dont 50 canonniers; la garnison se renforce en outre, pendant la nuit, de 150 travailleurs, pour déblayer les brèches et escarper le fossé, qui s'y rendent à la chute du jour, sans être aperçus. La plus exacte vigilance est recommandée à cette troupe. Le commandant d'artillerie se hâte de faire transporter, de la place dans l'ouvrage, les objets d'artifices et autres qui peuvent rendre la défense plus efficace : de ce nombre sont de vieilles bombes de 14 pouces, chargées, espèce de *Comminges*, destinées à être roulées sur la brèche. Chaque défenseur est aussi muni de quatre fusils, pour développer, au moment décisif, une grande énergie de feux. Ces dispositions prises, la garnison de San-Christoval attend l'assaut avec le calme et la confiance du courage.

Le flanc attaqué était rasé, pour ainsi dire, par le feu de l'ennemi; son peu de largeur empêche de pratiquer derrière un retranchement : on se borne à essayer une coupure dans la brèche pendant la nuit. Le 10 juin, enfin, encore à 9 heures, pour éviter le clair de lune, les coalisés débouchent de leurs tranchées au nombre de 1,500 à 2,000 hommes de leurs meilleures troupes, conduits par des officiers de renom. Les 150 Français de supplément viennent d'arriver, par bonheur, tout-à-l'heure à leur poste; leur présence avive le courage des défenseurs, et tous se préparent à soutenir l'assaut. Le tour de service ramène dans le fort, encore par un heureux hasard, plusieurs des braves présents à l'attaque du 6 : aussi la colonne ennemie est-elle signalée d'assez loin et saluée par l'artillerie de la redoute : sans se laisser intimider par ces premières décharges, les assaillants franchissent le glacis, et se précipitent avec assurance au pied de la brèche, tandis que partie d'entre eux dresse des échelles contre l'escarpe des ouvrages voisins, et veut les enlever de vive force. Les premiers détachements ennemis essuient une terrible fusillade du haut de la brèche, défendue par le capitaine Joudiou, du 21e léger. Un obusier, chargé à mitraille, placé au saillant opposé et tirant de revers, en fait un horrible carnage. Des colonnes fraîches remplacent les premières, et s'obstinent à s'emparer de la brèche, lorsque le sergent d'artillerie

lors du premier assaut, et qui dirige les artifices, met le feu aux bombes, rangées en ligne et légèrement retenues au sommet de la brèche. L'effet produit par ces énormes projectiles, qui roulent et éclatent dans le fossé, tient du prodige : tout ce qu'ils rencontrent dans le rayon d'activité est renversé et mis en pièces. Les assaillants, à ces terribles ravages, les prennent pour des mines embrasées sous leurs pas; les défenseurs eux-mêmes ont peine à se rendre compte de ces phénomènes subits, et leur courage en prend une nouvelle énergie.

Cependant un officier s'élance du milieu des rangs ennemis; son langage semble annoncer un Français. « Je monterai! suivez-moi! » dit-il en s'adressant à sa troupe; et déjà le pistolet au poing, il a gravi la brèche sans être atteint. « Approche, je vais te donner la main! » s'écrie un voltigeur qui se précipite à sa rencontre, armé d'une pique, et le renverse mort à ses pieds. Cette chute devient le signal de la déroute des Anglais. Encouragements, menaces, rien ne peut les ramener à la brèche, où ils croient aper-

---

(*) Ce brave militaire, qui comptait alors 18 ans de services, dont 12 passés dans le grade de caporal, venait d'être nommé sergent peu de jours avant l'assaut; son action d'éclat lui valut une lieutenance d'artillerie et la décoration des braves. Il a été promu plus tard au grade de capitaine, et se trouve aujourd'hui, avec ce titre, en résidence fixe à Gravelines.

cevoir une destruction certaine. Ceux qui, plus téméraires, osent tenter l'escalade des autres ouvrages, n'éprouvent pas un sort moins déplorable : quelques-uns parviennent au haut de l'escarpe; mais, reçus à bout portant par un feu bien nourri, fourni par ces fusils qui, au nombre de quatre par homme, ont été d'avance chargés et placés à côté de chaque soldat sur l'épaulement, ou percés par les baïonnettes et les piques longuement emmanchées, dont presque tous les défenseurs s'étaient aussi munis, les assaillants sont renversés dans le fossé. Le lendemain de cet assaut mémorable, une trève de six heures est demandée par le général ennemi, pour enlever les blessés restés au pied de la brèche ou sur les glacis; ce délai est accordé. Quelques officiers hors de combat et abandonnés par leurs soldats, se constituant eux-mêmes prisonniers, avaient déjà été reçus, l'action terminée, dans l'intérieur de l'ouvrage, et traités avec les égards et les soins réclamés par leur état.

Après la seconde tentative faite par lord Wellington, contre San-Christoval, aussi infructueuse, mais encore plus meurtrière que la première, ce général en chef renonce à cette conquête, et paraît décidé à poursuivre avec vigueur l'attaque dirigée contre la citadelle ou le château. Les vieilles murailles de cette partie de l'enceinte, fortifiées, avons-nous dit, moins par l'art que par la nature, étaient déjà en

ruines, et quelques heures de feu peuvent achever de les démanteler. Réduits cependant à une poignée d'hommes valides, et excédés par les fatigues d'un siége soutenu dans une saison aussi brûlante, et aussi par les maladies, les braves défenseurs de Badajoz ne se soutenaient plus que par leur force morale. Point de nouvelles de l'armée française, et par suite, nul espoir de délivrance prochaine. La garnison, depuis plusieurs jours, est réduite à la demi-ration; et son petit nombre rendant aussi les pertes extrêmement sensibles, on ne risque plus de sortie et tout se borne à une défense immédiate. La perspective d'un troisième assaut, que tout annonce devoir être prochainement livré au front à moitié croulé de la citadelle, n'est pas, à vrai dire, envisagée sans effroi. Témoin de ces symptômes de découragement dans sa troupe, et jaloux de conserver ces restes précieux à la France, le gouverneur espère s'appuyer des derniers succès de la garnison, pour obtenir une capitulation avantageuse. Cette proposition est soumise au conseil de défense, qui décide d'attendre encore cinq jours. Sans chercher à affaiblir l'intérêt du lecteur sur la belle conduite des Français dans Badajoz, portons un instant nos regards sur un autre théâtre de la guerre dans la péninsule, et sur des événements militaires aussi remarquables qu'imprévus.

Les motifs du dernier abandon du Portugal sont

déjà connus : la postérité, plus équitable que les contemporains, est seule appelée à décider si la gloire militaire du général en chef de l'armée de ce nom, si justement renommé, a souffert par la campagne qu'il venait de terminer, ou si les mauvais succès qui l'accompagnèrent et la suivirent, provenaient des lieux et des temps. Le chef du gouvernement d'alors n'apprit du moins qu'avec une profonde contrariété, la retraite de l'armée envoyée en Portugal pour en faire la conquête, et la perte sans retour de ce royaume, trois fois envahi et trois fois enlevé aux Français : Il ne fallut même rien moins que les dépêches reçues, à quelques jours d'intervalle, du général en chef de l'armée du Midi, sur les brillants succès du 5e corps devant Badajoz et à la Gebora, pour paralyser les effets de l'inflexibilité du souverain, au moment où ses vues sur le Portugal venaient d'être entièrement détruites.

Les opérations du maréchal Masséna, dans sa dernière campagne, ont trouvé des écrivains, témoins oculaires des mouvements de l'armée sous ses ordres; notre récit ne retracera, en conséquence, et d'une manière sommaire, que les faits militaires de cette fin de campagne qui s'accorderont avec la marche de l'armée du Midi en Estramadure.

Privé déjà du maréchal Ney, auquel, après de vives altercations, il avait donné l'ordre, le 23 mars, de rentrer en Espagne, Masséna s'attendait de jour

en jour à voir arriver un successeur, dont lui-même avait, dit-on, réclamé l'envoi. Toutefois, ce général en chef était jaloux de signaler les derniers moments de sa présence à l'armée par une action importante et générale : la conservation d'Almeida, bloquée alors par les alliés, et qui, avec la place de Rodrigo, constituait tout ce que nous avions conservé de la dernière campagne du Portugal, entre surtout dans ses vues. Il passe, en conséquence, l'Agueda, le 2 mai, à la tête des troupes dirigées alors par les généraux Reynier, Junot, Drouet-d'Erlon et Loison : ces divers corps, affaiblis successivement, et privés de renforts depuis l'ouverture de la campagne le 15 juin précédent, ne réunissaient pas dans ce moment au-delà de 35,000 combattants. Le maréchal prince d'Esling s'avance avec ces forces contre l'ennemi, en position à Fuente-de-Onoro, et couvrant le blocus d'Almeida. Un premier engagement, le 3 mai, entre les troupes du général Loison et l'avant-garde anglo-portugaise, présente des succès balancés. Le 5, une affaire générale et brillante pouvait encore terminer glorieusement les opérations de la campagne et sauver Almeida ; mais la victoire, que tout annonçait devoir être complète au commencement de la journée, finit par nous échapper. Cette circonstance a été attribuée au peu d'ensemble qui présida aux mouvements des troupes portées en ligne ; un funeste re-

tard dans l'expédition de quelques ordres empêche aussi, dit-on, de seconder les efforts du général Drouet-d'Erlon dans les attaques du village de Fuente-de-Onoro, au centre de la ligne ennemie; enfin, le général Montbrun, dont la cavalerie réunie à 4 divisions d'infanterie, avait, le matin, tourné et forcé à la retraite la droite des coalisés, rompu 4 de leurs carrés, jeté le désordre sur les derrières de l'armée anglo-portugaise, ne peut, pour un semblable motif, conserver ses premiers avantages.

Le général en chef, suivant le témoignage des militaires de l'armée du Portugal, venait de perdre, dans la bataille du 5 mai, l'occasion de faire retrouver en lui le défenseur de Gènes et le vainqueur de Zurich. Les pertes, à peu près égales de part et d'autre, s'élevaient à 3000 hommes hors de combat; mais Almeida, dont le déblocus formait le but des derniers mouvements, était désormais perdue pour les Français. Fortement intéressé néanmoins à ce que la possession prochaine de cette place ne soit d'aucune utilité à l'ennemi, Masséna expédie, le 7, au général Brennier (*), gouverneur d'Almeida, l'ordre d'en renverser les fortifications, et de se faire jour au travers de l'armée coalisée. Cet ordre, d'une exécution si périlleuse et d'un succès si incertain, est reçu comme par miracle, et rempli

(*) Aujourd'hui lieutenant-général.

avec une étonnante exactitude par l'intrépide Brennier (13). Dans la nuit du 10 au 11 juin, tandis que l'effrayante explosion des fourneaux de mine jette autant d'inquiétude que de surprise dans le camp ennemi, Brennier s'y précipite avec sa faible colonne; parvient, sans essuyer de grandes pertes, à repasser l'Agueda sur le pont de San-Felices, et opère sa jonction avec le corps du général Régnier, le second jour de cette merveilleuse expédition.

L'arrivée d'un nouveau maréchal, le duc de Raguse, pour remplacer le maréchal Ney, à l'armée du Portugal, fut connue le 7 mai au soir : le premier prit sur-le-champ le commandement du corps du général Loison, et quelques jours après celui de l'armée entière. C'est à Salamanque, où Masséna avait établi son quartier-général, après ses dernières opérations sur Almeida, qu'eut lieu la remise de ce commandement. Le prince d'Esling, accompagné du général d'artillerie Éblé, revient sur-le-champ en France, prendre un repos que lui avaient rendu nécessaire 20 années de guerre toujours active, terminées par la campagne la plus fatigante peut-être que ce maréchal eût dirigée jusque-là.

Le 9e corps, fort au plus de 6000 baïonnettes, sous les ordres du général Drouet-d'Erlon, se sépare à la même époque de l'armée du Portugal. Formé de quatre bataillons appartenant à divers régiments

de l'armée du Midi, et en majeure partie à ceux du 5e corps; il devait rejoindre, à Llerena, où l'on a vu que ce nouveau renfort était attendu avec impatience. La marche du général Drouet-d'Erlon fut rapide : il dirige sa colonne par Avila, Tolède, Mansanarès, Andujar, sur Cordoue; de cette ville, le général, prenant à droite, suit le chemin de Belalcazar, et opère, peu de jours après, sa fusion avec l'armée d'Estramadure.

Napoléon ne pouvait plus douter, d'après les funestes suites des opérations précédentes et la marche lente des événements en Espagne, de la nécessité urgente d'opposer à l'avenir une digue aux armées anglo-portugaises. Ce résultat ne pouvait s'obtenir qu'en établissant entre les armées du Midi en Espagne et de Portugal une corrélation de mouvements et de communs efforts. Le maréchal Marmont, appelé au commandement de cette dernière armée, reçut en conséquence l'ordre spécial de seconder de tous ses moyens la marche du maréchal Soult pour débloquer Badajoz, si l'exécution de ce projet n'est pas déjà trop tardive, et rejeter les coalisés sur la rive droite de la Guadiana, par un concours bien prononcé de volontés et d'efforts. La nouvelle de la marche des troupes françaises du Portugal vers la Basse-Estramadure, et de leur réunion prochaine avec celles du Midi, fut apportée au maréchal Soult, alors à Llerena, par le chef d'escadron Fab-

vier (*), premier aide-de-camp du duc de Raguse. Le premier accueillit avec le plus vif empressement cette importante communication, bien persuadé que Badajoz pouvait, à cette seule condition, être conservée aux Français.

Grossie déjà de toutes les forces disponibles dans les quatre provinces d'Andalousie, tandis que les 6000 hommes du général Drouet-d'Erlon, et les forces de l'armée du Portugal, vont incessamment faire jonction avec elle, l'armée d'Estramadure se trouve en mesure de reprendre l'offensive. Des ordres généraux sont en conséquence donnés pour lever les camps de Llerena, Villa-Garcia et d'Usagré, occupés depuis le 24 mai. Le mouvement commence le 12 juin, et l'armée se porte à Los-Santos, éclairée par la cavalerie légère du général Briche. Le 14, le général en chef, laissant à sa gauche la grande route de Séville à Badajoz, se dirige sur Fuente-del-Maestro, et y établit son quartier-général, couvert par la division Godinot, qui couronne les hauteurs du village du côté de Villalba.

L'arrivée du 9e corps en Estramadure, et le versement de ses bataillons dans leurs régiments respectifs, qui a lieu le 14, apportent quelques changements dans l'armée de ce nom : les deux divisions du 5e corps, complétées, passent sous les ordres des

(*) Aujourd'hui colonel.

généraux Drouet-d'Erlon et Girard. La réserve forme aussi deux divisions, commandées par les généraux Conroux et Godinot : la force de l'armée d'Estramadure, dans cet état, s'élève à 20,000 hommes d'infanterie. La cavalerie n'éprouve aucun changement dans son organisation, et reste, comme par le passé, sous les ordres supérieurs du général Latour-Maubourg; le général de brigade Briche conservant en particulier le commandement de la division de cavalerie légère.

Le général Drouet-d'Erlon eut aussi à Fuente-del-Maestro sa première entrevue avec le maréchal Soult. Celui-ci ayant pour but de resserrer sa ligne d'opérations, et de se rapprocher de la Guadiana, pour agir plus immédiatement avec l'armée de Portugal, et attaquer ensuite les alliés par leur gauche, porte son quartier-général, le 16, à Almendralejos, à quatre lieues environ sur la droite de Fuente. C'est à Almendralejos, où l'armée s'arrête le 17 et le 18, que l'arrivée du maréchal duc de Raguse fut confirmée à nos troupes : celles-ci n'avaient osé jusqu'alors accorder une confiance trop prématurée à un mouvement qui allait porter à 50,000 baïonnettes et 6,000 chevaux l'effectif des deux armées réunies, et ne pouvaient croire si prochain l'instant de remarcher à l'ennemi et de voler une seconde fois au secours de Badajoz.

A peine investi de son nouveau commandement,

le duc de Raguse avait procédé à Salamanque à une rapide organisation de son armée, et pris les mesures nécessaires pour la diriger de suite vers l'Estramadure. Afin de masquer son mouvement sur le Tage et la Guadiana inférieure, ce maréchal pousse une forte reconnaissance en avant de Ciudad-Rodrigo ; il ravitaille par la même occasion cette importante place, qui forme la clef de l'Espagne, sur la frontière de Léon au nord-est du Portugal. Après s'être assuré, sur les lieux, que les 15 ou 1,800 coalisés aux ordres du général Spencer avaient définitivement quitté cette frontière, et rejoint le gros de l'armée aux environs de Badajoz, Marmont s'achemine lui-même, sans retard, avec deux divisions qui forment sa colonne d'exploration, sur l'Estramadure. Le reste de l'armée de Portugal, parti le 3 juin d'Alba-de-Tormès, était déjà entré dans cette province, et s'avançait alors par Plazencia sur le Tage.

Le pont de ce fleuve, à Almaras, était rompu; un pont de bateaux devait être jeté : mais l'équipage destiné à sa construction, attendu de Madrid, n'avait pu arriver le 12. Un simple pont volant dut alors être employé pour le passage de l'infanterie et de l'artillerie. Cette dernière opération exigea quatre jours; retard des plus contrariants, au moment où la rapidité de la marche ne peut manquer d'exercer une influence si directe sur le succès des opérations de cette fin de campagne : la cavalerie passe du reste

le Tage au gué, un peu au-dessous de l'établissement du pont. Réunie enfin sur la rive gauche du fleuve, l'armée de Portugal est divisée en deux fortes colonnes : la première, sous les ordres de son général en chef en personne, continue son mouvement par Truxillo sur Merida; l'autre, commandée par le général Clauzel, obliquant à gauche, se dirige sur Santa-Maria et Medellin, vers le même point. Cette marche de l'armée du Portugal, exécutée dans une saison brûlante, et au milieu des privations de toute espèce, dans un pays sans contredit le plus stérile de l'Espagne, est remarquable et digne d'éloges; l'ordre, la rapidité et la précision présidèrent à ce mouvement, qui ne pouvait manquer d'exercer la plus grande influence sur le reste des événements de la campagne.

Le 17 au soir, l'avant-garde de l'armée du Portugal entre à Merida, et ses éclaireurs communiquent avec ceux de l'armée du Midi. Le 18 au matin, le maréchal Marmont porte son quartier-général dans cette ville. Quelques heures après, les deux généraux en chef se concertent, et règlent les mouvements pour marcher à l'instant même sur Badajoz. L'armée anglo-espagnole-portugaise est, au rapport des habitants, réunie dans sa position de l'Albuhera, et tout semble annoncer qu'elle y acceptera une nouvelle bataille. Le plan arrêté par les deux généraux consiste à marcher en avant sur

trois colonnes : celle de droite, formée de l'armée du Portugal, se dirigera par Lobon et Talavera-la-Real pour manœuvrer sur la gauche de l'ennemi, et parvenir, après l'avoir débordé, à entrer en contact avec Badajoz; au centre, le maréchal Soult, avec le 5e corps, la division Godinot et celle de dragons du général Latour-Maubourg, suivra la grande route de Santa-Martha; enfin, la 1re division de réserve, commandée par le général Conroux, longeant les montagnes à gauche, doit se porter sur la droite des alliés, pour leur couper le chemin d'Olivença et la retraite sur Elvas.

A l'instant où, ces mesures arrêtées, il ne reste plus qu'à recevoir l'ordre du départ, un bruit d'abord vague, mais qui bientôt acquiert de la consistance, circule dans l'armée, et produit une vive sensation. Chacun le recueille avec une grande avidité : il annonce la retraite de l'armée coalisée, et donne comme positif l'enlèvement de l'artillerie ennemie de devant Badajoz, la destruction des ouvrages du blocus, enfin, la levée du siége de cette place. L'allégresse de l'armée française, à cette importante nouvelle, est à son comble. Le soldat, animé dans ce moment de la plus vive ardeur, et tout entier au désir de tirer une prompte vengeance de l'échec du 16 mai, éprouve peut-être d'abord un sentiment tacite de contrariété, en voyant s'échapper de ses mains un ennemi qu'il regarde déjà

comme sa proie, puisque cette fois enfin il peut l'aborder sans trop d'inégalité de nombre. Mais les motifs puissants de l'intérêt général imposent bientôt silence aux murmures sourds d'une ambition intempestive, et toute l'armée saisit avec empressement l'idée de revoir libre cette précieuse garnison de Badajoz, abandonnée à elle-même depuis trois mois, et qui semble n'avoir été sauvée que par miracle.

La nouvelle de la levée du siége de Badajoz, et la retraite de l'armée ennemie sur Olivença, étaient entièrement conformes à la vérité; et des reconnaissances portées en avant arrivèrent sans obstacle, le 17 à onze heures du soir, dans la première de ces places. Découragé par les suites désastreuses des assauts livrés à San-Christoval, lord Wellington n'avait osé aventurer de nouveaux efforts contre le château avant la jonction des armées d'Estramadure et du Portugal, et ce général en chef, alarmé de la rapidité des mouvements de ses adversaires, se décida à remettre à des temps plus opportuns ses projets contre Badajoz. Encore à la tête d'une armée de 60,000 fantassins et de 5000 chevaux, par conséquent supérieure aux troupes françaises réunies, il ne croit même pas prudent de s'exposer aux chances d'une action générale. Le silence du canon de la place pendant les jours qui précèdent le départ des alliés, et l'assurance qu'ils s'étaient de nouveaux concentrés

sur le plateau de l'Albuhera, avaient fait supposer, avec quelque raison, qu'ils accepteraient une nouvelle bataille : telle n'était pas l'intention du général anglais. L'Albuhera, ainsi que les environs de Badajoz, étaient évacués, le 17; et l'ennemi procédait, dès la veille, à sa mystérieuse retraite sur Olivença et la Guadiana. Par un singulier caprice de la fortune, les coalisés ont franchi trois mois auparavant ce fleuve, fiers de l'expulsion des Français du Portugal, et remplis de flatteuses espérances : ils le repassent aujourd'hui sur le même point, en retraite précipitée, découragés et réduits de 12,000 hommes, restés auprès des brèches de Badajoz ou mis hors de combat à l'Albuhera.

Le maréchal Soult, impatient de revoir Badajoz, quitte Almendralejos, le 18, et porte son quartier-général, par Asudchal, à Santa-Martha. L'armée du Portugal, dirigée par son chef, exécute, de son côté, le mouvement convenu de Merida sur Tavalera; et la division Conroux, jetée sur notre gauche, arrive à Valverde, entre l'Albuhera et Olivença. Le 19, au point du jour, la colonne conduite par le maréchal que nous venons de nommer poursuit sa marche, dans la direction de Badajoz, vers les lieux témoins, un mois auparavant, de la sanglante affaire du 16, où tout doit, sans nul doute, en présenter la trace et en rappeler le souvenir. A mesure que nous approchons de l'Albuhera, notre âme se prépare sour-

dement aux lugubres émotions qu'un champ de bataille abandonné des vivants, mais peuplé des tristes débris de l'humanité, peut faire naître.

Vers les huit heures du matin, nous arrivâmes à l'extrémité du bois dont une partie avait servi d'ambulance; la dépouille mortelle de quelques-uns de nos frères d'armes, qui s'offrit à nos yeux, la faisait reconnaître. Ces restes étaient, comme le soir de la bataille, privés de sépulture, et étendus çà et là au pied des arbres où ils cessèrent de vivre. Le soleil brûlant de juin les avait réduits, desséchés et noircis, sans changer sensiblement leurs traits, et leur donnait une ressemblance parfaite avec ces momies égyptiennes, objets repoussants de curiosité et de recherches (15). Quelques monceaux de terre, élevés à peu de distance de la route, indiquaient la sépulture des chefs. L'armée contemple chemin faisant ces tristes images, et continue sa marche sur l'Albuhera. Elle traverse un instant après le pont, dont les ruines retracent encore les ravages du canon ennemi sur les colonnes du général Godinot, lorsque ce dernier s'était obstiné à y faire défiler sa troupe. Arrivée enfin sur le plateau au-dessus du village, où se découvre encore quelque trace du camp anglais, la troupe fait sa grande halte; les armes aux faisceaux, les rangs se rompent spontanément, et chacun court observer avec avidité le lieu où son régiment avait agi : chaque endroit rappelle

quelque circonstance particulière, chaque sinuosité de terrain fait naître un souvenir.

Bientôt un spectacle inattendu frappe nos regards : des tranchées de plusieurs pieds de profondeur, creusées sur divers points de la ligne, surtout à ses deux extrémités, contre le village et à l'extrême droite, où les efforts avaient été les plus acharnés, étaient remplies d'ossements calcinés, provenant de la combustion des morts, que les Anglais sont dans la coutume de faire, soit pour dissimuler leur perte, soit par mesure sanitaire. L'effroyable quantité de ces débris suffirait pour attester la perte énorme des alliés dans la journée du 16, à défaut d'autres documents. Là, avaient été jetés et confondus les restes des Français qui avaient péri en ligne; et une simple fosse de quelques pieds contenait, dévorés, des bataillons entiers. Mais les soldats de notre nation tués dans la retraite, au pied de l'escarpement occupé par la première ligne ennemie, ou de l'autre côté du ruisseau, brûlés à part, étaient séparés des autres, comme pour indiquer que les restes, soulevés un jour par le soc de la charrue, appartenaient à des peuples autrefois ennemis. D'ailleurs, nul être vivant dans le village, ni autour de lui : l'intérieur de l'Albuhera ne présentait que ravage, destruction, et ses environs, que la solitude et le silence des tombeaux.

Le grand chemin de Séville à Badajoz et la route

d'Olivença se rencontrent à l'Albuhera, et ce village, et les deux places, également éloignés, forment les sommets d'un triangle à peu près équilatéral : l'ennemi avait pris dans sa retraite la direction d'Olivença : il était urgent d'apprendre si ce poste lui appartenait encore, ou s'il l'avait abandonné et passé la Guadiana. Le général Godinot, avec une des divisions de réserve, éclairé par la colonne de cavalerie légère du général Briche, fut chargé de cette reconnaissance et de la prise d'Olivença. Le maréchal Soult, en personne, avec le 5e corps et les dragons du général Latour-Maubourg, continua sa marche sur Badajoz : l'armée et son chef brûlaient de revoir cette place : celui-ci désirait surtout connaître à fond les détails d'une défense que la renommée ne lui avait apprise que d'une manière incomplète et confuse, et payer un juste tribut d'éloges à la brave garnison de Badajoz.

Nous avons laissé cette garnison dans la pénible attente d'un assaut à soutenir au front de la citadelle. Au renouvellement du feu, après la rupture de la trève du 10 juin, on s'aperçoit que celui des Anglais diminue sensiblement. A minuit, un déserteur hollandais se présente sur les glacis de la tête du pont : il apprend que l'armée ennemie est disposée à se retirer, et commence l'évacuation de sa grosse artillerie. Cette nouvelle est trop importante pour être crue légèrement : un officier d'artil-

lerie se propose, sort de la place, et le long du ruisseau qui coule au pied du château, s'approche et entend distinctement le bruit de chars du pays, le pas des chevaux; il revient faire son rapport. Le lendemain 13, l'ennemi ne tirait plus que par intervalles, et plusieurs embrasures étaient occupées par de simples pièces de bataille. Le 15, le feu avait presque entièrement cessé; les postes s'étaient retirés dans la nuit du 16, et la place se trouvait enfin dégagée.

La garnison s'attend à recevoir dans cette même journée des nouvelles de l'armée française; c'est en vain. On essaie dans la nuit quelques signaux qui puissent être vus, ou du moins entendus de loin; mais le jour suivant se passe encore dans une attente cruelle. Déjà l'impatience de la garnison s'alarme d'un pareil retard, lorsque les sentinelles avancées de la lunette San-Roque signalent de la cavalerie sur la route de Merida : c'était une reconnaissance française poussée par des dragons de l'armée du Portugal, qui annonce pour le lendemain l'arrivée des troupes et des maréchaux qui les commandent. L'allégresse de la garnison est portée à son comble par cette nouvelle. La présence des deux armées françaises vient, s'il est possible, ajouter encore à ces transports de nouveaux charmes.

Le maréchal duc de Raguse arrive le premier; à l'approche du maréchal Soult, les troupes de la place

courent aux armes et bordent la haie. Celui-ci, arrivé devant la porte, visite d'abord à cheval les travaux du siége, contemple la brèche respectée par une armée nombreuse et aguerrie; il fait ensuite son entrée dans la ville. Présentés aux deux maréchaux, le gouverneur et l'état-major de Badajoz reçoivent leurs éloges et un témoignage éclatant de satisfaction, au nom de l'armée et de la France, sur la belle conduite qui avait conservé, contre tout espoir, cette importante place à nos armes. Ces éloges furent communs aux officiers et aux troupes de la garnison, successivement passés en revue. Les employés de l'administration et des hôpitaux, appartenant aux 2 compagnies d'éclaireurs organisés pour le maintien de l'ordre dans l'intérieur, eurent aussi leur part des encouragements et des louanges. « Vous avez tous rivalisé de zèle, d'activité et de bravoure, » leur dit le général en chef : « tous, vous vous êtes montrés bons Français. »

L'entrevue des divers régiments du 5e corps avec les bataillons respectifs qu'ils avaient laissés dans la place, fut touchante et fraternelle : les défenseurs de Badajoz se précipitaient dans les bras de leurs compagnons de l'armée d'Estramadure, modestes au milieu de leurs succès mêmes. Les premiers avouaient qu'ils devaient à ceux-ci, et à leurs frères d'armes du Portugal, la conservation de la place, et leur délivrance à la veille d'un troisième

assaut, dont l'issue n'était rien moins que certaine. Les militaires appartenant à l'armée confessaient au contraire, avec franchise, qu'à la conduite héroïque de la garnison de Badajoz seule, étaient dus les succès de la campagne : c'est au milieu de ces témoignages mutuels de reconnaissance, d'intérêt, et des élans d'allégresse, que s'écoulèrent la soirée du 19 et la journée du 20 juin, à jamais mémorables dans notre histoire militaire.

La colonne du général Godinot s'avançait dans cet intervalle sur Olivença : elle prit position à Valverde, à une lieue environ de cette place, pour donner le temps au général Briche, chargé d'éclairer la marche, de reconnaître le terrain jusqu'à la Guadiana. La 1re division de réserve, commandée par le général Conroux, venait aussi d'arriver à Valverde, où, suivant les ordres du général en chef, elle s'était portée par sa gauche en longeant les montagnes : elle n'y séjourne du reste que quelques heures, et repart pour se rendre dans des cantonnements qui lui ont été assignés, à dix lieues de là, à Xerès-de-los-Caballeros, Frejenal et Segura-de-Léon. Le général Godinot établit ses troupes dans les jardins de Valverde et sur les monticules qui l'avoisinent; mais il se garda de faire occuper militairement le village, sur l'avis qu'il reçoit de quelques habitants restés aux environs, que 1000 blessés anglais transportés dans Valverde, après l'affaire

du 16 mai, avaient tous succombé par une funeste épidémie.

Le général Briche, arrivé en reconnaissance jusque sous les remparts d'Olivença, tandis qu'une brigade de dragons s'y portait à gauche par Almendral, trouve cette place sans défense et abandonnée de l'ennemi; les environs d'Olivença ne présentant d'ailleurs rien qui puisse faire craindre une embuscade, le général Godinot, dans cet état de choses, quitte sa position de Valverde; prend, le 21, vers 10 heures du matin, possession de la place, qui de ce moment est occupée par la deuxième division de réserve, la cavalerie légère du général Briche, et deux régiments de dragons. Quelques approvisionnements avaient été oubliés ou abandonnés dans Olivença par les Anglais : ils consistaient en vin, eau-de-vie, poisson salé : la distribution en fut faite sur-le-champ aux troupes de différentes armes qui s'y trouvaient réunies.

Le lendemain de son arrivée à Badajoz, le maréchal Soult, empressé de s'assurer si la rive droite de la Guadiana est libre, et de connaître la véritable position des coalisés sur la frontière de Portugal, baignée par ce fleuve, ordonne de pousser une reconnaissance générale, confiée à la cavalerie réunie des armées d'Estramadure et du Portugal, vers les places d'Elvas, de Villa-Viciosa et de Campo-Mayor. Le général Godinot dut, de son côté, se porter le

même jour sur le fort de Jurumenha, pour explorer les environs de ce poste, qui, situé à une lieue d'Olivença, mais sur la rive droite de la Guadiana, occupe le contre-fort d'une montagne qui détermine le bassin de cette rivière. Godinot devait en outre s'assurer si le pont, dont le fort défend le passage, avait été rompu ou respecté par l'ennemi, dans son mouvement de retraite.

Le général Godinot part le 22 au point du jour d'Olivença, avec deux régiments d'infanterie, un escadron de dragons et deux pièces de 8. Arrivé à 800 toises du fort, il range sa colonne en bataille sur un plateau en regard de Jurumenha, et lance en avant les voltigeurs des 12e léger et 58e de ligne, qui atteignent presque les bords de la rivière sans qu'aucun acte démonstratif indique jusque-là que le fort soit gardé; mais arrivés à bonne portée, des décharges du canon de ce poste nous apprennent bientôt que la garnison est en mesure de défense. Après s'être également assurés que le pont n'existe plus, les voltigeurs, sur lesquels l'artillerie de l'ouvrage ne cesse de faire un feu des plus violents, rejoignent le reste de la colonne, sans avoir d'ailleurs éprouvé aucune perte, et suivis d'un nombreux troupeau, réuni dans la plaine adjacente à la Guadiana, sur notre rive, et appartenant à la garnison du poste. Le but de Godinot se trouve rempli : il a acquis la certitude que Jurumenha est gardé, mais que le

pont de ce nom n'existe plus; ce général rentre en conséquence, vers midi, dans Olivença, avec sa colonne et le troupeau capturé.

Pendant la durée de la reconnaissance sur Jurumenha, le général Montbrun avait eu ordre de procéder, avec la cavalerie de l'armée du Portugal, à une semblable opération vers Campo-Mayor. Montbrun rencontra une colonne ennemie, composée de deux divisions et de 1,400 chevaux, battant en retraite sur Villa-Viciosa : ce général, trop peu en force, dut seulement observer la marche des coalisés, sans engager l'action, et se replier sur Badajoz. Le général Latour-Maubourg s'était porté, aussi le 22, dans le but de reconnaître le terrain, avec quatre régiments de dragons, sur Elvas : arrivés assez proche de la place sans avoir rien rencontré, les Français se retirent dans la direction de Badajoz. Lord Wellington avait fait pousser, aussi le même jour, une reconnaissance d'environ 600 chevaux, mais par un autre chemin, presque sous le canon de Badajoz. La cavalerie anglaise n'ayant rien découvert qui doive pour le moment lui causer quelque alarme, reprend la route d'Elvas, sans se douter de la présence du général Latour-Maubourg sur cette même route : les sinuosités du terrain protégent d'ailleurs la marche de la colonne française et empêchent les Anglais de la voir venir à eux.

Enfin, au sommet d'un petit monticule que tra-

verse le chemin, la tête de la colonne anglaise se trouve en face du 27e de dragons, qui, par son rang de bataille, occupe la gauche de la division et ouvre naturellement la marche de la retraite. Le colonel Lallemand (*), qui commande ce corps, est tout-à-coup chargé par les Anglais, trompés par les inégalités du terrain, et persuadés que le 27e marchant isolé sera pour eux d'une facile capture. L'officier français se replie avec habileté sur le reste de la division, et engage l'ennemi par cette retraite simulée à se mettre à sa poursuite.

La cavalerie anglaise est entraînée de la sorte sur les quatre régiments du général Latour-Maubourg, qui la reçoivent au milieu d'eux et l'entourent. Avant que l'ennemi revienne de sa surprise, nos escadrons se sont précipités sur les cavaliers anglais, et ceux-ci sont culbutés et jetés dans le plus grand désordre; le peu d'hommes qui parvient à voir la fin du combat, se dégage avec peine, et rentre à bride abattue à Elvas. quatre cents cavaliers et autant de chevaux restaient, tués ou pris, sur le champ de bataille; un régiment de chasseurs hanovriens, qui paraissait pour la première fois en Estramadure, avait été presque détruit dans l'action. Les chevaux capturés servent à remonter nos dragons, qui vont reprendre leur position du matin, en arrière et au-dessus de San-Christoval, sur les bords de la Gebora.

(*) Aujourd'hui maréchal-de-camp, banni de France.

L'affaire de cavalerie d'Elvas, dont le succès était complet, présenta la revanche de celle d'Usagré, et termina les opérations de la seconde campagne de 1811 en Estramadure. Le rétablissement de la tranquillité, troublée depuis trois mois par la présence de l'ennemi dans cette province, la conservation de l'importante place de Badajoz, enfin la retraite de l'armée alliée derrière la Guadiana, et sa rentrée en Portugal, son refuge accoutumé, étaient les heureux résultats de cette campagne, et de la réunion inespérée des armées du Midi et du Portugal sous les murs de Badajoz. En outre, les pertes de l'ennemi à l'Albuhera et devant cette place, ainsi que les ravages des maladies, l'avaient mis pour longtemps hors d'état d'inquiéter nos établissements dans la province dont il venait d'être expulsé. La présence du maréchal Soult n'est plus dès-lors nécessaire dans cette portion de son commandement, et ce général en chef se dispose à rentrer à Séville. Olivença ne paraissant pas tenable, il donne l'ordre d'en détruire les fortifications. Le général Ruty reçoit en particulier celui de faire évacuer, sur la première place, le matériel d'artillerie inutile à l'armement de Badajoz, et d'abord les bouches à feu superflues, qui, la plupart de gros calibre, pouvaient être utilement employées dans nos opérations à venir.

Le général Godinot, muni de l'ordre de déman-

teler Olivença, met de l'activité dans son exécution. Un détachement de sapeurs et de mineurs, dirigé par des officiers du génie, établit des fourneaux dans l'intérieur des angles des bastions, et sur divers points du revêtement des courtines adjacentes: ces travaux étaient terminés le 26 au soir. Le 27 au matin, tandis que la division Godinot se repliait sur Valverde et l'Albuhera, les fourneaux sont allumés, et les fortifications de la place s'écroulent avec fracas.

Cependant le maréchal Soult venait de recevoir la nouvelle alarmante qu'un corps de 6000 Espagnols, commandés par Blacke, assiégeait Niebla, et menaçait même Séville. Le général Blacke, laissant l'armée anglo-portugaise continuer sa retraite dans l'intérieur du Portugal, s'était porté, en effet, le 22 juin, avec rapidité, sur le Rio-Tinto : un soulèvement devait être ménagé ainsi autour de la capitale de l'Andalousie, tandis que la majeure partie de nos forces agissaient sur la Guadiana, à plus de trente lieues de Séville. Ballesteros, descendu des montagnes de Ronda, paraissait vouloir attaquer aussi la place par la rive gauche du Guadalquivir. Sur d'autres points, le général Leval, successeur du général Sébastiani dans le commandement du 4e corps, après divers envois d'hommes destinés à l'armée d'Estramadure, se trouvait alors réduit à un petit nombre de troupes, et cette circonstance

l'avait forcé d'abandonner successivement les pays conquis par les Français vers Basa et Guadix : au moment qui nous occupe, les restes du 4e corps étaient pour ainsi dire bloqués dans Grenade, par de nombreux partis espagnols. Il n'y avait pas un instant à perdre, pour mettre hors de danger ces capitales, dont la tranquillité compromise eût exercé l'influence la plus défavorable sur le reste de l'Andalousie à notre égard. Les divisions de réserve d'infanterie, commandées par les généraux Godinot et Conroux, détachées en Estramadure, sans faire partie des troupes à qui la garde de cette province devait être confiée, sont, par suite, choisies pour être conduites, par le général en chef en personne, au secours de Séville et de Grenade.

La division Godinot arrive, le 27 à midi, sur le plateau de l'Albuhera; elle campe le soir à l'extrémité du bois du côté de Santa-Martha, et le quartier-général occupe ce village. Le 28, la colonne se porte à Los-Santos. Elle traverse le lendemain Fuente-de-Cantos, sans s'y arrêter : une partie, laissant à Monasterio le grand chemin de Séville, se dirige à gauche, par Cala et Aracena, sur Niebla; l'autre suit, avec le général en chef, la route directe de Séville, par Santa-Olalla et Ronquillos. Deux régiments de dragons de la division Latour-Maubourg sont laissés en Estramadure; les quatre autres, commandés par le général divisionnaire, se

portent aussi sur Séville, destinés à suivre les nouvelles opérations dans la Haute-Andalousie.

Le château de Niebla, situé sur la rive droite du Rio-Tinto (anciennement l'Ibère), domine au loin la plaine : sa position, importante et militaire, peut mettre Séville, qui n'en est qu'à huit lieues, à couvert de l'entreprise de troupes, débarquées à l'embouchure du fleuve; ce poste peut servir aussi à garder les mines de cuivre du Rio-Tinto, qui passent pour être des plus riches du continent. Niebla avait deux enceintes et un réduit : la première, qui entoure la ville proprement dite, était abandonnée faute de troupes; mais la seconde, ou le château, possédait un bon revêtement et quelques ouvrages avancés. Un bataillon de 500 hommes environ, la plupart des troupes helvétiques, formait toute la garnison de ce poste, alors commandé par un colonel de cette nation, appelé Fritzhers. Le général Blacke, à peine arrivé devant Niebla, adresse à cet officier supérieur une sommation menaçante. Sur le refus de celui-ci d'écouter aucune proposition, l'ennemi établit de suite une batterie à peu de distance du fort, et s'occupe de faire brèche au corps de place. Cette brèche jugée praticable, le général Blacke, le 30 juin, deux heures avant le jour, fait avancer ses colonnes munies d'échelles, et ordonne l'assaut et l'escalade. Les Espagnols font preuve de résolution dans cette attaque; vigoureusement reçus toutefois

par un feu bien dirigé de mousqueterie et d'artillerie, ils sont repoussés avec perte de 200 hommes. L'arrivée inattendue des troupes de la réserve achève de déconcerter le général Blacke et de faire échouer son entreprise.

Le mouvement du général Godinot, par Cala et Aracena, sur Niebla, devait coïncider avec ceux du général Conroux vers le même point : celui-ci, qui, pendant notre séjour aux environs de Badajoz et d'Olivença, était resté cantonné à Xerès-de-los-Caballeros, se dirige, en effet, à marche forcée, avec la première division de réserve sur le Rio-Tinto, en descendant des hautes chaînes qui séparent l'Estramadure de l'Andalousie : son dessein était de tomber sur le point de rembarquement des Espagnols, à Huelba et à Moguer, et de leur couper la retraite. Mais ce plan ne put réussir, le général Blacke ayant mis la plus grande activité dans l'évacuation de son camp devant Niebla, à l'approche des Français. Le rembarquement des troupes espagnoles eut lieu cette fois à l'embouchure de la Guadiana, au port d'Ayamonte, vers lequel la division Godinot poursuit avec vigueur la colonne de Blacke, sans pouvoir l'atteindre.

Pendant que le général Blacke assiégeait Niebla, et dirigeait des tentatives infructueuses contre ce poste, un de ses lieutenants, pour seconder le mouvement, s'avançait par San-Lucar sur le faubourg de

Triana à Séville; des bandes de partisans menaçaient aussi cette capitale, par la grande route de Carmona. Le général Darricau, gouverneur de Séville, hors d'état de défendre cette vaste cité, qui n'avait pour garnison que quelques invalides, se retire, avec tous les individus attachés au grand quartier-général, dans la Cartuja, qui déjà avait reçu les hôpitaux, les dépôts des régiments, le matériel de la guerre et de l'artillerie. L'intention connue du général Darricau, en occupant cette citadelle, était de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité, et de tenir même la ville en respect par le feu des batteries, si les habitants se hasardaient à prendre une part active aux opérations, qui deviennent à tout moment plus imminentes. On doit dire à la louange de la prudence des Sévillans, qu'ils restèrent calmes, et attendirent dans une complète neutralité l'issue des événements.

L'ennemi couronnait cependant les hauteurs qui dominent Séville à l'ouest; ses tirailleurs s'avancent même assez proche de la partie de la tête du pont de Triana, dite le Four-à-Chaux; mais quelques coups de canon tirés d'une des batteries de l'ouvrage dispersent les Espagnols, et les font rentrer dans leurs lignes. Ils n'osent après cet essai rien tenter de sérieux contre la Cartuja, supposant avec raison que cette citadelle ne se défendra pas avec moins de vigueur que Badajoz et Niebla. L'expédition contre

Séville n'a point d'autres suites; car l'arrivée du maréchal Soult force l'ennemi d'abandonner ses positions devant cette place, et d'aller rejoindre en toute hâte, le 6 juillet, le reste de la colonne de Blacke, au point du rembarquement.

Le séjour du maréchal dans cette ville fut de courte durée : il n'y reste même que le temps nécessaire pour s'assurer que l'ordre n'y a point été troublé durant son absence de deux mois. Cet objet rempli, le général en chef se dirige sans délai, avec les troupes amenées d'Estramadure, sur Grenade, au secours du général Leval. Presque cerné alors dans la capitale de son gouvernement, après avoir vu ses frontières envahies de toutes parts, celui-ci avait à lutter contre des rassemblements venus de Murcie, auquel s'était jointe depuis peu une colonne considérable commandée par Blacke, et débarquée tout récemment avec ce général au port d'Almeria. Les nouveaux succès de l'armée du Midi à Baza et à la Benta-del-Bahul, les 9 et 10 août, contre ce général espagnol; succès qui auraient été plus complets, sans la lenteur dont furent taxées les opérations du général Godinot sur les derrières de l'ennemi dans cette troisième campagne de 1811; les reproches dont celui-ci fut l'objet pour son expédition devant le camp de Saint-Roch sous Gibraltar; la mort volontaire de ce général (15), ainsi que le récit des faits postérieurs juqu'à l'évacuation

de l'Andalousie, en septembre 1811, dépassent les limites que nous nous sommes prescrites : nous laisserons, pour ce motif, à d'autres le soin de décrire ces événements, n'ayant pas eu nous-même l'occasion d'en être sur tous les points témoin oculaire.

Le 5e corps, resté aux environs de Badajoz après le départ de la division Godinot, fut chargé, comme avant l'ouverture de la campagne, de garder l'Estramadure : le général Drouet-d'Erlon, son nouveau chef, établit la première division à Almendralejos. Le général Girard occupa, avec la 2e, Almendral, à trois lieues en arrière d'Olivença ; 4 régiments de chasseurs et de hussards, 2 régiments de dragons formèrent, sous les ordres du général Briche, une avant-garde à Santa-Martha, et servirent à balayer les approches de Badajoz et à rattacher cette place frontière avec l'armée du Midi.

Le maréchal duc de Raguse, dont le quartier-général occupait Merida depuis le 18 juin, séjourna sur ce point jusqu'au 17 juillet suivant, dans l'intention d'observer les mouvements des coalisés. Jugeant à cette époque leur armée hors d'état, après les pertes essuyées dans cette campagne, de tenter rien de sérieux ; instruit d'ailleurs que l'ennemi avait pris définitivement des quartiers en arrière de Campo-Mayor, aux environs d'Arronches et d'Albuquerque, ce maréchal se replie lui-même sur le Ta-

ge, et ramène l'armée du Portugal dans les cantonnements qui lui ont été assignés dans la Manche et la Haute-Estramadure. Il établit son quartier-général à Almaras, et plus tard à Talavera-de-la-Reina et à Tolède. Les divisions de cette armée occupent Salamanque, Plazencia, Avila, et plusieurs autres points importants entre le Tage et le Duero, jusqu'au milieu de septembre, où quelques démonstrations de l'ennemi engagent le maréchal Marmont de concentrer les troupes, pour agir avec ensemble à la tête de toutes ses forces réunies.

FIN.

NOTES.

(1) L'Andalousie, appelée par les anciens Bétique, du nom du fleuve Bétis, actuellement Guadalquivir, qui l'arrose, tire sa nouvelle dénomination de celle de *Vandalitia*, qu'elle reçut des Vandales qui l'ont habitée. La possession de cette belle contrée a constamment excité les désirs des peuples anciens et modernes qui la connurent. Les Phéniciens, qui, dans les temps les plus reculés, étendirent au loin leurs spéculations commerciales, vinrent former en Bétique des établissements, 1500 ans environ avant l'ère chrétienne. Dominée successivement par les Carthaginois et les Romains, qui mirent deux siècles à la soumettre, l'Andalousie fut arrachée à ceux-ci à la chute de l'empire d'Occident, sous le règne d'Arcadius et d'Honorius, et devint pendant trois siècles, comme le reste de l'Espagne, la proie des Barbares venus du Nord, et connus sous le nom général de Goths. Le dernier monarque de cette nation qui gouverna ces peuples, Roderic, souilla le trône par ses vices. La violence que l'on prétend avoir été exercée par ce roi sur la fille du comte Julien, excita ce dernier à solliciter vengeance auprès de Moussa, l'un des plus habiles généraux de Vilid Ier, calife de Damas, et qui venait déjà de soumettre à la domination de ce prince toute l'Afrique connue à cette époque, depuis l'Égypte, d'où il était parti, jusqu'à la pointe occidentale de la Mauritanie. Tarik, lieutenant de Moussa, pénétra en Espagne avec une armée formidable, et battit, à la bataille de Xerès, le roi goth, qui perdit en fuyant le trône et la vie. Les Arabes, vulgairement appelés Maures, restèrent, après cette victoire, maîtres de l'Espagne,

et tentèrent peu à peu l'envahissement de la France et de l'Occident; mais leur entière défaite par Charles Martel, dans les plaines de Tours, et plus tard sur la Berre, à trois lieues de Narbonne, rejeta ces infidèles dans l'intérieur de l'Espagne, et mit un terme à leurs invasions en Europe.

Cependant les chrétiens ne peuvent être entièrement subjugués dans cette péninsule; les plus braves d'entre eux, retirés en petit nombre, avec Pelage leur chef, issu du sang des rois goths, dans les montagnes des Asturies, prennent la noble résolution de se soustraire à la domination étrangère. Réduits pendant plusieurs années à défendre quelques postes fortifiés au milieu des rochers, d'où les Arabes tentent vainement de les chasser, les chrétiens s'agrandissent peu à peu sous les descendants de Pélage : mettant aussi à profit les dissensions qui ne tardèrent pas à se manifester parmi les chefs arabes, ils arrêtent les progrès de ces derniers, et rendent enfin à la chrétienté toute l'Espagne septentrionale, à partir du Tage. Cordoue devint alors la capitale des infidèles, et se peupla de monuments qui attestent encore aujourd'hui la magnificence de leurs rois; la grande mosquée, qui forme de nos jours la cathédrale de Cordoue, et l'objet de l'admiration des voyageurs, fut bâtie par Abdérame III, l'un des plus grands princes de sa nation. Les chrétiens continuèrent, quoique lentement, à s'agrandir : leurs progrès devinrent plus rapides après la bataille gagnée par eux à Medina-Cœli, sur Almanzor, général d'Accam, souverain de Cordoue. Le califat d'Occident périt enfin, après trois siècles de durée, dans la personne de Mohammed, au commencement du 12e : la discorde, l'usurpation le font tomber en ruines, et sur ses débris s'élèvent une série de royaumes particuliers, dont celui de Séville devient le principal. Cette dernière cité l'emporte dès-lors sur Cordoue, qui perd en grande partie la

qu'à cette époque.

La puissance des Arabes éprouve un nouvel et terrible échec, le 16 juillet 1212, au pied de la Sierra-Morena, à Nabas-de-Tolosa, par les armées de tous les princes chrétiens d'Espagne et des environs, ligués contre l'ennemi commun. Jacques Ier, roi d'Aragon, s'empare de Cordoue, après un siége long et meurtrier. Cette insigne perte engage le monarque maure Mahomet-Alhama à fixer son séjour à Grenade, qui, déjà établie dans un site magnifique, s'enrichit de palais et de monuments. Séville est soumise à la domination espagnole par saint Ferdinand, IIIe du nom. Les Maures essuient encore plus tard une horrible défaite sur le Salado, auprès de Tarifa, malgré l'avantage que leur donnent des canons, employés pour la première fois dans cette affaire, qui précéda de quatre ans la bataille de Crécy. Ferdinand et Isabelle ayant par leur union joint les couronnes de Castille et d'Aragon, étaient enfin destinés à chasser les Maures de l'Espagne. Alhama, place importante voisine de Grenade, tombe d'abord au pouvoir des Espagnols. Les divisions survenues entre Muley-Hassem, roi de Grenade, et son fils Boabdil, avancent les conquêtes des Castillans. Après la mort du premier, Ferdinand et Isabelle viennent mettre le siége devant Grenade, le 9 mai 1491 : cette opération dure sept mois. Le camp des assiégeants ayant été brûlé dans cet intervalle, la reine, pour montrer sa ferme résolution de poursuivre ses desseins, ordonne à son armée de construire une ville à la propre place du camp incendié : elle est bâtie dans 80 jours, et prend le nom de Santa-Fé (Sainte-Foi), qu'elle conserve encore aujourd'hui. Une horrible famine fait cependant les plus grands ravages dans Grenade : devenue le dernier refuge des Maures comme leur dernier bou-

levart, cette ville, encombrée d'habitants, est forcée de se rendre par capitulation, 762 ans après que les armées victorieuses des Arabes avaient soumis l'Espagne à la domination du croissant.

Les vainqueurs affectent d'abord une apparente humanité; mais l'intolérance religieuse et politique exercée à l'égard des Maures par Ferdinand, et ensuite par Charles-Quint et Philippe II ses successeurs, malgré les termes exprès de la capitulation, entraîne les vaincus dans des séditions et des révoltes. Poursuivis, trahis et battus au milieu de ces désordres, ils subissent enfin, sons Philippe III, une expulsion entière et sans retour. Ils allèrent dès-lors porter chez d'autres peuples leurs stériles regrets avec leur précieuse industrie, laissant la portion du pays qu'ils étaient forcés d'abandonner dépeuplée et appauvrie. La mémoire des siècles heureux que les Maures avaient coulés sous le beau ciel de l'Andalousie, forme encore chez eux une tradition impérissable; et l'anniversaire du jour qui les vit chasser de leur patrie adoptive est consacré aux regrets et aux larmes. On assure même que chaque vendredi, dans leurs prières, ils supplient leur Dieu de les ramener à Grenade. Les monuments construits par eux, et qu'on retrouve encore sur les divers points de l'Andalousie, sont nombreux, et leur beauté atteste la magnificence des souverains maures et leur amour pour les arts.

Peu de terres furent, il est vrai, plus propres que l'Andalousie à enflammer l'imagination et à fournir des aliments au génie. Le ciel y est presque constamment pur, et la chaleur du jour s'y trouve tempérée par la douce fraîcheur des nuits. Le sol, dans l'ancienne Bétique, exige à peine d'être soulevé par la charrue pour donner ses fruits avec profusion : l'olivier, l'oranger, le citronnier, le grenadier, y crois-

(2) L'Espagne, dont plusieurs cantons sont aujourd'hui incultes ou mal peuplés, comptait autrefois un nombre bien plus considérable de grandes villes et des colonies florissantes. L'ancienne Bétique surtout offre encore à chaque pas des ruines, qui, en attestant les grandes révolutions des empires, signalent aussi toute l'importance que les peuples de l'antiquité attachaient à sa possession. Nous trouvons, dans Andujar, ou Anduxar, la vieille *Illiturgis*, détruite par Scipion, relevée ensuite par les Arabes, sous son nom actuel. Jaen, défendu par un vieux château sur une hauteur, capitale d'un royaume sous les Maures, est l'*Oringi* des Romains, et conserve encore de nombreuses inscriptions et des ruines de thermes remarquables. Plus loin, se montre Grenade, située dans une plaine magnifique sur le Xenil et le Daro : bâtie au pied de la Sierra-Nevada, dont le sommet, plus élevé que nos plus hautes montagnes dans les Pyrénées, reste couvert de glaces éternelles, cette ville, grande des ruines d'*Illiberi*, est une des plus riches d'Espagne en monuments moresques, parmi lesquels nous citerons l'Alhambra et le Généralif. En descendant de la Sierra-Nevada

et des Alpuxaras, et laissant à gauche le *promontoire de Caridène*, aujourd'hui cap de Gates, on trouve Adra, élevée sous les ruines de l'antique *Abdera :* celle-ci, patrie du célèbre Démocrite, et que l'on prétend avoir reçu Ulisse, est regardée comme une des premières colonies des Phéniciens sur ces côtes. Ensuite se présente Malaga, qui, non moins ancienne que la précédente, a conservé son nom primitif (*Malaca*). A quelque distance au nord est Antequera, déjà connue des Romains, devenue depuis le théâtre d'une sanglante bataille, entre le régent de Castille, armé de l'épée de saint Ferdinand, et le roi de Grenade, à la tête de 100,000 soldats; et plus tard, d'un siége mémorable, où les Arabes furent enlevés d'assaut, et y périrent tous. Au midi de cette ville, au pied de la montagne dite du Coin, sur les bords d'un petit ruisseau, est situé Monda, chétif endroit presque désert, jadis ville considérable et fameuse par la bataille livrée entre César et le fils de Pompée, qui décida du sort de l'Espagne. De l'autre côté d'Antequera se voit *Astapa*, aujourd'hui Estapa, célèbre dans les fastes de l'histoire de la Bétique, par la défense héroïque et le sacrifice désespéré de ses habitants.

Ronda, situé au milieu de la Sierra de ce nom, est rempli de monuments arabes : on admire son pont hardi, élevé de 276 pieds sur un précipice effroyable; au fond coule le Guadiaro, où l'on descend par un escalier de 400 marches, taillé dans le roc, ouvrage des Maures. En regagnant la plage, on arrive à Saint-Roch, bâti en 1647, à la suite d'un pélerinage fait dans une chapelle dédiée au saint qui porte ce nom, à l'entrée de la presqu'île de Gibraltar. Celui-ci s'élève sur les ruines de *Calpé;* en face, sur la côte africaine, était *Abila;* un peu à l'ouest, est aujourd'hui Ceuta, possession espagnole. Sur cette même côte, en regard de

Tarifa, est placé Ezzagir-o-Alcazar, petit endroit bâti par Jacob Almanzor, empereur des Almohades, où s'embarquèrent cette multitude de hordes arabes qui descendirent en Espagne. A droite de ce village sont les *couteaux de Syris*, qui forment, avec Tarifa, la gorge la plus resserrée du détroit. A gauche, se montre Tanger, l'ancien *Tingis*, la seconde Mecque des mahométans, l'une des premières villes d'Afrique, colonie romaine possédée successivement par tous les peuples qui ont envahi l'Espagne, et plus tard par les Anglais, détruite, abandonnée plusieurs fois, et maintenant réédifiée par l'empereur de Maroc. A la chute de Calpé, près de Gibraltar, se découvrent les ruines de Carteya, le *Tartesso* des Grecs, patrie de Pomponius Mela, première colonie des Romains en Espagne. Dans la baie de Gibraltar, à l'ouest, est Algésiras, où naquit le fameux Almanzor, le premier homme de guerre des Arabes espagnols. On trouve après Tarifa le ruisseau du Salado (*voyez* la note précédente), et plus loin, au-delà de Rio-Barbate, le *promontoire de Junon*, ou cap de Trafalgar, trop malheureusement connu. Dans l'intérieur des terres, au nord, sur le Guadalete, est Arcos, où Strabon place les *champs élysiens* d'Homère; des canaux réunissaient jadis ce dernier fleuve avec le Guadalquivir, et sur leurs bords étaient Xerès, ou l'*Asido* des anciens, *Nebrissa*, aujourd'hui Lebrixa, et *Colonia Marcia*, la Colonie de Mars, actuellement Marchena.

On arrive à Cadix, premier établissement des Phéniciens, fondé par Hercule; port fréquenté par les Carthaginois et les Romains, tombé dans le dépérissement sous les Maures, mais arrivé à un degré élevé de splendeur depuis la découverte du Nouveau-Monde. A l'embouchure du Guadalquivir, à San-Lucar, se voient encore les vestiges de l'ancien temple de Vénus Astarté. *Italica* est de même imposante par ses

ruines : on admire un bel amphithéâtre, des colonnes, des statues colossales, les restes d'un temple, dans ce berceau de Trajan, d'Adrien, de Théodose, d'Arcadius et d'Honorius ses fils, du poète Silius Italicus. Plus heureuse qu'Italica, *Hispalis*, Séville, subsiste et conserve son importance : les traces d'un temple élevé à Hercule le libyen, son immense aquéduc, ses bains, attestent sa haute antiquité. Le faubourg de *Triana*, sur la rive droite du Guadalquivir, conserve encore sa population primitive, entièrement composée de Bohémiens (*Gitanos*), venus d'Égypte, et séparée par ses mœurs, ses coutumes, ses habitudes, du reste des habitants. San-Lucar-Mayor, à quatre lieues de Séville, est bâti sous les ruines d'*Hespera*, ou ville du soleil. A six lieues plus loin, à l'embouchure du Rio-Tinto (l'Ibère des anciens), est le petit port de Palos, d'où Christophe Colomb s'élança, avec une poignée d'hommes, pour la découverte du Nouveau-Monde. *Astigi* et *Corduba* sont encore debout, malgré de violentes secousses : la première, Ecija, sur le Xenil, est encore considérable, et passe pour le lieu le plus chaud de l'Espagne; la seconde, Cordoue, colonie des Phéniciens, capitale d'un royaume sous les Maures, présente de magnifiques traces de son ancienne splendeur : entre autres objets remarquables, on admire son ancienne mosquée devenue la cathédrale; l'on aime à s'égarer dans ce vaste labyrinthe de colonnes en marbre, égales, dit-on, au nombre des jours de l'année; et l'on quitte avec regret la patrie des deux Sénèque, de Lucain et de l'évêque Osius, qui présida le concile de Nicée.

L'Estramadure, autrefois riche et peuplée, maintenant pauvre et délaissée, conserve aussi quelques beaux monuments. Merida (*Augusta Emerita*), l'une des villes les plus considérables d'Espagne sous les premiers empereurs ro-

mains, compte à peine aujourd'hui 3000 habitants; mais ses antiquités la rendent encore très-curieuse à observer : leurs traces s'aperçoivent à plus d'une demi-lieue de la Guadiana sur la rive gauche. On contemple avec respect son arc de triomphe sur l'avenue de Badajoz, le pont, le cirque, les temples, le théâtre, ses immenses aquéducs : preuves incontestables de son ancienneté et de sa première importance. Badajoz (*Pax Dei*) est aussi une ville ancienne, moins remarquable toutefois par cette circonstance que par sa forte position aux limites de l'Espagne et du Portugal. (Extrait en partie du *Coup d'œil général sur l'Andalousie*, par J. Daubedard de Férussac, 1816.)

(3) Cette métamorphose remarquable, et si extraordinaire au premier aperçu, n'est point, comme il est dit par erreur dans le texte, particulière au Rio-Tinto : plusieurs sources en Hongrie et en Bohême, qui naissent, comme cette rivière, au milieu de couches vitrioliques cuivreuses, présentent le même phénomène. L'explication en est facile; elle est donnée par la propriété que possède le fer, d'isoler le cuivre de l'acide sulfurique, avec lequel ce dernier métal est combiné et tenu en dissolution dans ces eaux. Le départ du fer commence du moment où le barreau est plongé dans la source; et sa surface se recouvre aussitôt d'une croûte cuivreuse apparente. L'épaisseur de la couche augmente à mesure que l'immersion continue; le barreau, après un certain temps, ne conserve plus qu'un noyau ferrugineux, qui finit lui-même par disparaître. Tandis que le cuivre est mis à nu, le fer, tenant désormais la place de ce métal dans la combinaison avec l'acide, est dissous à l'état de *sulfate*, et entraîné par les eaux.

(4) La plupart des objets recherchés partout, comme indispensables à l'agrément ou au bien-être des individus, sont presque inconnus en Espagne. On ne comptait pas 50 cheminées à Madrid, à l'arrivée des Français, et le plus grand nombre de celles qu'on a élevées depuis l'ont été par eux; les appartements ne se chauffent en général qu'avec des brasiers (*braseros*) qu'on alimente au moyen de charbon très-menu. Les maisons, distribuées pour l'ordinaire sans goût, manquent d'agréments, et de plus, sont tout-à-fait dégarnies de meubles. L'intérieur n'a d'autre ornement que la couleur blanche de l'enduit; les tapisseries et mieux le papier, qui selon le prix, la finesse, la pureté du dessin, figurent partout en France, depuis le palais jusqu'au simple manoir de l'artisan, ne jouissent d'aucune faveur au-delà des Pyrénées. On n'y voit ni glaces, ni consoles, ni tables artistement façonnées : quelques chaises, un ou plusieurs lits sans rideaux, composent d'ordinaire tout l'ameublement d'une chambre. Les fauteuils même en sont bannis : l'habitant donne à ce meuble le nom de *silla poltrona* (chaise poltronne), voulant justifier sans doute, par cette épithète, le discrédit dans lequel il le tient. Une foule d'autres objets indispensables pour la propreté, et des choses usuelles, sont presque partout inusités. Faute d'armoires, de commodes et de meubles de toilette, le linge, les habits des hommes, l'ajustement des femmes, sont entassés pêle-mêle dans un coffre, ou restent déposés dans un coin de l'appartement. Une seule chose frappe dans le Midi, surtout dans les maisons habitées par les classes inférieures : c'est une chapelle, proprement ornée, qui se répète autant de fois qu'il y a de chambres; elle est dédiée à la Vierge, ou au saint, patron de la ville, et sa place ordinaire est une retraite ménagée à dessein dans la muraille; un rideau baissé ou soulevé cache ou laisse voir cet objet à volonté.

L'absence de civilisation et de luxe se fait sentir partout en Espagne. La cuisine du pays est à peu près nulle; et, à la quantité de mets près, la table du riche n'est pas mieux soignée que celle de l'artisan. Quelques grands seigneurs, seuls, ont abandonné l'ancienne manière de vivre : ceux-là entretiennent à grands frais des cuisiniers français. Les auberges, même médiocres, y sont rares, et on n'en trouve de bonnes que dans les grandes villes. Les établissements de ce genre sur les routes sont dénués de tout : le nombre des voyageurs étant même peu considérable, les auberges ne sont guère que de vastes emplacements pour recevoir les muletiers et leurs nombreuses caravanes.

Les hommes et les femmes, à l'époque de l'occupation, avaient chacun dans leur genre un costume presque invariable. Les premiers ne quittent jamais le manteau : ils évitent aussi, suivant eux, les changements trop brusques de température, et en conservent une constante. Le costume des femmes est remarquable, en ce qu'il dessine les formes avec une vérité qui paraîtrait choquante dans tout autre pays. Ce costume s'appelle *basquina :* il est toujours de couleur noire, et en soie ou serge; fortement tendue, elle s'applique contre les hanches, et laisse voir une taille bien prise, une partie de la jambe et un joli pied. Quelques femmes augmentent encore la tension de leur basquine au moyen de petites balles de plomb noyées dans la bordure inférieure du vêtement; la deuxième partie du costume, est un petit voile blanc, appelé *mantilla,* placé sur la tête, qui cache à demi le visage, et ne dépasse jamais les épaules, dont il permet d'admirer la beauté; les deux extrémités sont ensuite passées sous les bras avec élégance. On remarque que les modes françaises, en faveur depuis long-temps en Espagne, furent brusquement abandonnées à l'époque de l'invasion de 1808 : l'Espagnol ne voulut mê-

me pas avoir cet objet de commun avec ses injustes agresseurs.

Des aperçus sur le caractère, les mœurs de cette nation, ses coutumes, ses spectacles, nous mèneraient hors des bornes d'une simple note. Cet objet d'ailleurs a été longuement traité dans plus d'un écrit : il est inutile d'y arrêter l'attention du lecteur.

(5) Le marquis de la Romana, retiré à Lisbonne, au grand quartier-général de l'armée anglo-portugaise, depuis sa défaite à Fuente-de-Cantos, avait reçu, le 3 janvier, immédiatement après son repas, une dépêche de la junte espagnole réunie à Cadix, qui l'appelait dans cette place. La Romana, que l'intimité de ses relations avec le général en chef de cette armée avait mis en froideur auprès de ce conseil, croit lire une disgrâce complète dans cet ordre inattendu : il éprouve une subite et violente agitation d'esprit, dont l'effet le saisissant au moment où il était plein d'aliments, amène une attaque d'apoplexie foudroyante, à laquelle il ne survécut point.

La Romana possédait des qualités plus brillantes que solides, et pouvait passer pour le meilleur soldat de l'armée espagnole, sans en être le chef le plus distingué. Sa perte parut exciter fortement les regrets des alliés, et Wellington paya un tribut d'éloges à la mémoire de ce général, dans la dépêche adressée au gouvernement britannique à l'occasion de cette fin prématurée. L'armée espagnole, en particulier, déplora vivement la perte d'un chef qui avait le plus fait preuve d'activité et de dévouement dans le soutien de la cause de l'indépendance de sa patrie, et l'organisation des moyens les plus propres à assurer son triomphe. (*Note communiquée.*)

l'accusation, et la cause qui l'avait provoquée fut de suite oubliée. (*Note communiquée.*)

(7) Ces dépêches furent remises au maréchal, le lendemain même de son entrée en vainqueur à Badajoz, par le capitaine d'artillerie à cheval Saint-Jacques, parti cinq jours auparavant de Séville, presque sans escorte, pour cette importante mission : cet officier était parvenu, non sans peine, à éviter les guerillas qui croisaient sur la route. Les dépêches portaient la date du 5 mars, jour de l'action de Chiclana. Leur langage était à peu près le même que celui qui avait été tenu au général Sébastiani par le chef du 1er corps : elles disaient en substance, qu'après avoir combattu de part et d'autre avec acharnement, les Anglais étaient restés maîtres du champ de bataille, et que si les troupes du blocus de Cadix n'étaient pas secourues, elles ne pourraient, dans

cette position critique, prendre conseil que de leur désespoir. (*Note communiquée.*)

(8) Le service rendu par l'artillerie dans cette action est trop éclatant, pour que je passe sous silence le nom des officiers qui contribuèrent le plus à arrêter l'ennemi, et à balancer la victoire. A leur tête doit être placé le général Ruty, commandant en chef de cette arme, lequel, par les bonnes dispositions prises, la mit à même de rendre d'aussi éminents services. Le général Bougeat, sans avoir, dans cette journée, un commandement analogue à son grade, se trouva, suivant son habitude, partout où il y avait des services à rendre et des dangers à courir. Les colonels Berge et Bouchu, le premier, comme chef d'état-major, et qui eut le bras traversé d'une balle; l'autre, comme commandant l'artillerie de la réserve, rendirent aussi d'importants services. Les captaines Quirot et Michel méritent d'être cités avec éloges. Le lieutenant d'artillerie à cheval Kernier refusa avec obstination de quitter le champ de bataille aux deux premières blessures; une troisième le laissa mort sur la place.

(9) Ces circonstances de la journée de l'Albuhera ne sont pas les seules qui aient prouvé combien la présence d'un essaim de goujats et de conducteurs d'équipages est pernicieuse à la suite immédiate d'une armée. A Talavera, une terreur panique répandue par eux sur les derrières, faillit devenir funeste aux troupes alors occupées avec l'ennemi. La perte du matériel, à Vittoria, peut être en partie attribuée aussi à la même cause : il est constant que, si les voitures d'équipages et de luxe, ainsi que les hommes attachés à leur garde, n'avaient point encombré cette ville et ses dehors, le

21 juin, la presque totalité des parcs d'artillerie eût pu être sauvée.

La quantité de goujats, de conducteurs d'équipages et de bêtes de somme, qui en Espagne s'attachait aux armées, était hors de mesure. Cette troupe nuisible formait en arrière, quelquefois au milieu des colonnes, une masse inerte d'individus presque aussi nombreux que les combattants. Ces conducteurs, militaires eux-mêmes pour la plupart et éloignés des rangs pour se livrer à ce nouveau métier, diminuaient d'autant l'effectif de l'armée ; les transports multipliés favorisaient d'ailleurs la maraude, par la facilité qu'ils donnaient aux soldats de recéler et de voiturer les objets dérobés; enfin, les ressources en vivres, en fourrages, destinées aux troupes qui se battaient, étaient en partie dévorées par des bouches inutiles. Ces abus n'avaient échappé à personne, et de fréquents ordres du jour, publiés à leur occasion, paraissaient devoir les réprimer : peu disposés toutefois eux-mêmes à diminuer le luxe de leurs équipages et de leur nombreuse suite, un grand nombre de chefs n'osaient réclamer des autres une réforme si nécessaire.

(10) Les cavaliers polonais, appartenant au 1er de lanciers de la Vistule, mis hors de combat et restés au pouvoir de l'ennemi, le 16 mai, furent seuls impitoyablement privés des soins donnés aux autres prisonniers blessés : les Anglais et surtout les Espagnols voulaient se venger, par cette froide barbarie, du traitement qu'ils prétendaient avoir été exercé contre des militaires de leur nation, lesquels mettant bas les armes et implorant la clémence des polonais vainqueurs, auraient été inhumainement percés ou mutilés à coups de lances. A la suite de ces assauts de vengeance et de cruauté, des hôpitaux évacués par l'ennemi et occupés de nouveau par les

Français, un mois après la bataille, nous montrèrent l'affreux spectacle de soldats polonais, dont les blessures reçues le 16 mai conservaient encore le premier appareil, et n'avaient reçu aucun pansement.

Est-il étonnant, après d'aussi horribles pratiques, de voir la guerre d'Espagne se prolonger, et présenter dans un cours de six ans des résultats si funestes à l'humanité!

(11) Les recherches de cette nature ne pouvaient se faire sans de certaines précautions, dans ces fosses privées depuis un certain temps d'air et de jour : une fois, du froment découvert de la sorte, avait dégagé durant son enfouissement une grande quantité d'air fixe (l'acide carbonique), qui remplissait le vide entre les objets contenus et la voûte, et il asphyxia les trois premiers individus qui s'aventurèrent à y descendre.

La crainte de pareils accidents, et l'idée même d'un péril quelconque, arrêtaient peu, à la fin, l'avidité des soldats. Le manque de distributions régulières leur servait de prétexte pour se porter, isolément ou réunis en petit nombre, afin d'éviter plus facilement les partis ennemis, à la découverte des réduits où ils supposaient que des vivres, du vin, même des objets précieux et de l'or avaient été cachés. Ce genre d'exploration était porté à un tel degré d'habileté, par la grande habitude du maraudage, que peu de ces locaux, quelque retirés qu'ils fussent, quelque précaution que l'habitant eût prise pour en dérober l'existence, échappaient rarement à l'instinct et à la pénétration des soldats. L'Espagnol se montrait parfois aussi non moins entreprenant qu'ingénieux, à soustraire à la rapacité des maraudeurs sa réserve d'aliments ou ses effets précieux.

Un individu de ce caractère se présente au bivouac d'une compagnie de grenadiers, campée dans un jardin à lui, aux

portes de Llerena. Une conversation gaie et facile, entretenue avec les soldats, détourne leur attention du véritable objet. Il porte cependant à la dérobée ses regards sur quelques points du sol, et en détermine en marchant la position fixe, sans que l'on suppose à sa visite aucun motif sérieux ou intéressé. Le lendemain, à leur réveil, les grenadiers restent confondus de surprise, quand, au milieu de leur camp et presque sous les yeux du factionnaire, ils aperçoivent un grand vase du pays enfoui à fleur de terre, mais vide et sans couvercle. Point de doute que l'auteur de l'enlèvement de hardes, de vivres, d'or, que sais-je? contenus dans le vase, ne soit le discoureur de la veille : celui-ci s'était en effet rendu dans la nuit, avec silence et mystère, auprès de son précieux dépôt, pour lui chercher une place d'une sûreté moins équivoque, non sans courir le risque de quelque mauvais traitement, auquel son retour nocturne dans un camp habité pouvait, avec une apparence de justice, servir de prétexte.

(12) Il y aurait erreur à supposer que les guerillas fussent toutes composées d'Espagnols. Elles offraient, il est vrai, un certain nombre d'indigènes dévoués à la cause; mais la majeure partie des bandes armées n'étaient qu'un ramassis d'anciens malfaiteurs repris de justice, et de déserteurs de nos rangs, parmi lesquels on comptait très-peu de Français, mais des Polonais, des Suisses, des Vurtembergeois, en un mot, des soldats appartenant aux divers corps étrangers, alors à la solde de la France. Leurs chefs ne présentent pas une association moins bizarre; ce sont : *el Medico*, le médecin; *el Cura*, le curé; *el Capucino*, le capucin; *el Abuelo*, l'aïeul; *el Cocinero*, le cuisinier. Le costume de leur troupe est à l'avenant : une partie conserve des habits de paysan, avec un chapeau ou schakos militaire; d'autres revêtent l'uniforme des soldats français tom-

bés entre leurs mains : savoir, le dolman d'un chasseur, la pelisse d'un hussard, la veste d'un dragon. Si les partisans peuvent, dans le pillage d'un convoi, faire main-basse sur quelque habit de général ou d'employé, ils le portent aussi, sans oublier de s'affubler des autres marques distinctives du grade : on les voyait par suite presque tous chamarrés de décorations et de rubans. Leurs armes ne déparent pas le costume : elles sont de toutes les dimensions et de tous les calibres. La plupart portaient cependant, suspendus de chaque côté de la selle, deux fusils de chasse à deux coups, appelés *escopètes*, qui traînaient en arrière des jambes du cavalier, et se dessinaient d'une manière grotesque; cette arme était commode, en ce qu'elle pouvait se tirer à bras tendu. Les chevaux offrent la même bigarrure que le reste de l'équipage, et chaque homme de guerillas est maître d'avoir un harnachement à sa fantaisie.

L'aspect de ces bandes était en général sinistre. Les visages décharnés et rendus livides par les fatigues d'une vie errante et le manque de repos, la bizarrerie du costume et de l'armement, rendaient l'apparition des partisans effrayante pour les jeunes conscrits. Point d'ordre ou de tactique dans l'attaque : ils se précipitent tantôt à la tête d'un convoi, tantôt au centre ou à la gauche, suivant qu'ils entrevoient un butin plus assuré, ou moins de danger à courir. Dans les montagnes, ainsi que nous l'avons dit, ils se tiennent impunément cachés au milieu de rochers inaccessibles, et attendent que la colonne défile sous leur feu. En plaine, ils s'embusquent derrière une haie, une maison, un tronc d'arbre, et fondent à l'improviste sur un détachement qui marche au large et sans précaution. Le pays légèrement accidenté était le plus favorable à leurs manœuvres : ils peuvent tout disposer sans être vus, attaquer avec confiance, se ménager en

cas de revers une retraite assurée. Leur abord, inattendu le plus souvent, ne pouvait manquer de produire son effet accoutumé. Ils poussaient de grands cris, insultaient, menaçaient. Parfois, ils se contentaient de tirer de loin, et de voltiger autour d'une colonne en marche, et se retiraient quand celle-ci paraissait disposée à recevoir l'attaque avec vigueur. Dans ce cas, ils cherchaient à mettre une rivière ou un ravin profond entre eux et le convoi, et nous harcelaient impunément l'espace de plusieurs lieues. Impitoyables pour les prisonniers français, ils les égorgeaient après les avoir horriblement mutilés; mais ils se montraient moins inhumains pour les soldats étrangers à notre solde, et leur offraient quelquefois du service parmi eux.

Le moyen de se garantir des partisans, ou du moins de faire échouer leur brusque agression, était de marcher en ordre et serrés; de ne laisser personne cheminer sur les flancs ou traîner sur les derrières; surtout de faire bonne contenance au début de l'action. Déjouées dans leur projet, qui d'ordinaire était de surprendre, et d'entraîner ensuite une déroute, les bandes s'obstinaient rarement à poursuivre leur attaque, et s'éloignaient avec autant de rapidité qu'elles en avaient mis à accourir. Nos troupes étaient faites sur la fin à ce genre de guerre, et chaque chef de détachement avait pour règle de conduite l'expérience de la rencontre précédente. Les postes sédentaires se garantissaient de l'attaque des guerillas, en occupant quelque maison isolée, une église, un couvent qui était sur-le-champ crénelé et transformé en réduit. Parfois on choisissait d'avance sa position, et l'on y construisait un blok-house ou tel autre ouvrage de cette nature. La défense prenait alors plus d'extension, et les guerillas échouaient ordinairement contre cet obstacle. Il arrivait enfin qu'une faible escorte en marche assaillie tout-à-coup, était obligée d'impro-

viser un retranchement. « Voyez-vous, disait chemin faisant le guide d'une colonne, cette maison, cette tour abandonnée, ce clocher? Là 20 Français, ayant un sergent à leur tête, ont tenu quatre jours contre 200 guerillas. » Quelquefois toute la bravoure devenait inutile, et le détachement finissait par être enlevé ou écrasé. L'exemple le plus déplorable de cette belle défense suivie d'une entière destruction, est fourni par les grenadiers du 75e.

Leur peloton était de 80 hommes, et se rendait d'Illescas à Tolède, escortant un convoi. Assailli près du village d'Iuncler, par la bande du *Médico*, forte de plus de 1000 partisans, et le convoi pris, il aperçoit à gauche, et proche de la route, une chapelle; il s'y dirige en ordre, s'y renferme, et se dispose à une vigoureuse défense, espérant que le bruit des décharges de mousqueterie avertira du danger la garnison d'Illescas qui n'est qu'à deux lieues de là, et qu'elle portera secours. Sommés de se rendre, ces braves s'y refusent, et essaient avec leurs baïonnettes de pratiquer des créneaux dans les murs qui les renferment. Au moment où, grâces à cet expédient, ils vont se défendre avec avantage, les guerillas, grossies et au nombre de 1500, craignant que par l'arrivée des secours leur proie ne leur échappe, s'arment de combustibles dans le village, et mettent le feu à la chapelle. Les grenadiers, résignés à périr, jurent de nouveau de ne-pas se rendre : ils se précipitent hors de l'enceinte, se rangent contre les murs, et font un feu meurtrier sur les partisans qui se hasardent à les approcher. Mais, après une lutte longue et désespérée, bien digne d'un meilleur résultat, ces infortunés tombent successivement tous blessés à mort, et le théâtre de leur bravoure leur servit de tombeau.

Du jour de leur perte jusqu'à l'entier abandon du pays,

plusieurs années après, les militaires qui passaient proche de ces lieux, allaient payer sur la tombe de leurs frères d'armes, qu'une simple croix de bois indiquait à côté de la chapelle, un juste tribut d'éloges et de regrets, et observer avec recueillement les lieux devenus témoins d'une valeur si malheureuse.

(13) Quatre sodats sur toute l'armée se présentèrent pour tenter de parvenir jusqu'au général Brennier, à Almeida : trois, victimes sans doute de leur noble dévouement, ne reparurent plus; le quatrième, appartenant au 6e d'infanterie de ligne, fut plus heureux, et pénétra dans la place. Les détails du voyage de ce brave militaire, appelé Tillet, inspirent le plus vif intérêt : je cède volontiers au désir de les faire connaître ici, en les transcrivant sur l'ouvrage de M. Guingret, chef de bataillon d'infanterie, intitulé : *Relation historique et militaire de la campagne du Portugal, sous Masséna prince d'Essling.*

« Tillet, dit cet officier supérieur (note, page 212), craignant d'être pris pour un espion, ne voulut pas se déguiser. Il traversa les lignes ennemies en plein jour, vêtu de son uniforme, et contrefaisant le soldat blessé. Il appuie ensuite vers le bord de la Coa, et se cache derrière un rocher jusqu'à l'entrée de la nuit; alors il se met en marche, évitant adroitement les postes ennemis. Arrivé à une certaine distance, il lui fallut faire un saut de 10 à 12 pieds de profondeur, pour continuer sa route. Il s'élance et tombe en sautant dans un endroit qui servait de refuge à une vingtaine de familles de paysans espagnols, qui avaient fui leurs villages encombrés de troupes. Tous dormaient paisiblement; mais en cherchant une issue au milieu de l'obscurité, Tillet foule aux pieds quelques femmes et quelques paysans, qui

se réveillent et crient au voleur. Pour se sauver, il marche sur d'autres personnes, qui crient plus fort en se réveillant. Il allait être pris lorsque, heureusement pour lui, il imagine de se coucher dans un groupe, et de ronfler comme les autres. On recherche pendant plus d'une demi-heure ce qui pouvait avoir occasioné ce tumulte, et l'on paraît ensuite se rendormir; alors Tillet se lève avec précaution : il cherche doucement l'issue de l'enceinte des rochers où il était, et l'ayant enfin trouvée, il s'éloigne le plus vite possible d'un endroit qui avait manqué lui coûter la vie; car les paysans l'auraient infailliblement tué s'ils l'eussent découvert.

Enfin Tillet parvient, malgré tous ces obstacles, jusqu'à une demi-lieue d'Almeida; et, comme il s'était trouvé au siége de cette place, il se reconnaît facilement; mais craignant de donner dans les postes ennemis, il juge prudent d'attendre le jour. Lorsque l'aurore paraît, il s'avance vers la place à pas de loup, afin de découvrir les sentinelles anglaises, et de choisir le passage qui lui paraîtrait le plus favorable et le moins périlleux. Il était monté sur un rocher pour mieux découvrir, lorsqu'il s'aperçoit qu'il est vu d'un poste ennemi, qui venait même de détacher quelques hommes vers lui pour le reconnaître. Effrayé de l'idée d'échouer au port, Tillet se met à fuir du côté d'une source où il s'était désaltéré; il suit autant que possible l'empreinte que ses pieds avait laissée sur la rosée, afin d'empêcher les soldats ennemis qui venaient à lui de reconnaître à ses vestiges la nouvelle direction qu'il pouvait avoir suivie. La source vers laquelle Tillet s'était dirigé s'enfonçait à moitié sous un rocher moussu et obscur : malgré les précautions employées par Tillet, les soldats anglais reconnurent et suivirent ses traces; ils se dirigent aussi vers la fontaine. Tillet, qui les

couvert. Les postes français le reçoivent d'abord à coups de fusils; mais l'ayant reconnu, ils le conduisent au gouverneur, auquel il remet ses dépêches. Depuis, ce brave soldat a été récompensé par une pension et par la croix de la légion-d'honneur. Sans cette action éclatante, la garnison d'Almeida eût été perdue. »

Tillet, actuellement sergent, réclamait, en 1821, l'intervention de la chambre des députés, pour le paiement de la pension que son action d'éclat lui avait si justement méritée, mais qui, établie sur des domaines royaux en Espagne, lui avait été enlevée depuis. Les titres du sergent Tillet à la reconnaissance publique ont été soutenus à la tribune par un de ses plus éloquens orateurs, le général Foy, toujours prêt à défendre les droits acquis aux braves de l'ancienne armée. La demande de Tillet a unanimement excité la sollicitude de l'auguste assemblée à laquelle il l'avait soumise.

(14) Ce phénomène de restes d'hommes desséchés, racor-

nis et transformés en momies naturelles, ne peut guère avoir lieu que dans des climats brûlants, tels que le climat d'Égypte, si fertile en pareilles momies; celui d'Estramadure dans l'été de 1811, le présenta aussi. Il est opposé à la loi générale de la dissolution des matières animales privées de vie, lesquelles exposées à l'air, doivent subir une décomposition lente par l'action réciproque de gaz qui en composent toutes les parties qui ne sont pas osseuses. Ces gaz tendent à se réunir deux à deux, et à former divers composés, tels que l'acide nitrique, l'ammoniaque, qui laissent les substances animales se ramollir, perdre leur tissu et leur couleur. Ces matières aériformes venant bientôt à se dégager dans l'atmosphère, il ne reste pour résidu qu'une terre animale composée d'une portion de charbon, unie aux phosphate et chlorate de chaux, qui forment la base des os et ont été reconnus les seules parties terreuses dans l'organisation des animaux.

(15) Le général Godinot, quelques jours après sa rentrée à Séville, à la suite de l'expédition contre Ballesteros dans le camp de Saint-Roch, sous les murs de Gibraltar, se suicida, étendu sur son lit, d'un coup de fusil : il s'était lui-même, un instant auparavant, pourvu, sous un prétexte vague, de cette arme auprès d'un des soldats de garde à sa porte. Cette fin déplorable fut diversement interprétée : plusieurs l'attribuèrent aux reproches que le général en chef avait adressés à Godinot, sur le non-succès de ses opérations contre les Espagnols. Le général Ballesteros, suivant eux, se serait trouvé entièrement à la merci du premier, avec sa division resserrée dans le camp de Saint-Roch, en même temps que le canon des Anglais eût refusé de recevoir les fugitifs dans Gibraltar. Le général dont il s'agit avait essuyé des reproches; mais le maréchal, qui connaissait la grande susceptibilité du premier,

ne lui avait rien dit de trop désobligeant, et encore moins rien qui pût le porter à attenter à ses jours. La vérité est que des affections de famille fatiguaient depuis long-temps son esprit, et que les dernières nouvelles qu'il avait reçues de France à son retour à Séville, et sa vive contrariété peut être d'avoir échoué dans ses opérations, lui occasionèrent une brusque maladie qui dérangea totalement ses facultés morales, et le conduisit à l'acte de désespoir qui termina sa vie.

Le général Godinot avait été colonel du 25e léger, et venait d'obtenir, depuis quelques jours seulement, le grade de général de division. Sa réputation militaire, bien établie avant l'époque que nous retraçons, avait décru dans la campagne de 1811; quelques actes d'une trop cruelle sévérité dans son gouvernement de Cordoue, et dans plusieurs de ses battues dans les montagnes d'Andalousie, avaient pu faire même croire, chez lui, à un commencement d'aliénation mentale. (*Note communiquée.*)

FIN DES NOTES.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Pag.	lig.		*Lisez :*
14,	16,	(2e ou 5e corps).....	(2e du 5e corps.)
19,	28,	général Michaud.....	général Milhaud.
41,	4,	quoique placée.....	et quoique placée.
44,	25,	la place.....	la plage.
45,	17,	le général Werle.....	le général Werlé.
51,	5,	mais, le 15 août, la nuit...	mais dans la nuit suivante.
60,	19,	reçu dans le Français....	reçu du Français.
64,	19,	à l'ouest.....	*supprimez ces mots.*
84,	15,	Veiland.....	Veilande.
91,	1,	d'artilleurs.....	d'artillerie.
93,	13,	colonne expéditionnaire..	colonne de renfort.
105,	18,	de cette place.....	de sa nouvelle conquête.
110,	4,	l'armée expéditionnaire..	l'armée anglo-portugaise.
111,	9,	l'armée anglo-portugaise.	l'armée anglo-espagnole.
117,	28,	menacée.....	menacé.
120,	22,	le colonel Antié.....	le colonel Autié.
127,	6,	l'armée expéditionnaire..	l'armée ennemie.
127,	9,	le pont de Moguer.....	le port de Moguer.
157,	22,	en arrière, et se dispose..	en arrière de notre ligne, et se dispose.
164,	10,	du soir.....	du soir (8).
177,	19,	éveillée en un instant....	éveillée un instant.
181,	15,	peu d'escarpements.....	peu d'escarpement.
187,	16,	erreurs des gestions.....	erreurs de gestion.
188,	4,	militaires de quelques chefs supérieurs : ces effets...	opération militaire. De quelques chefs supérieurs, ces effets.
192,	21,	ses droits, ceux.....	ses droits à ceux.
200,	8,	qui s'est montrée.....	qui s'est portée.
203,	18,	ses autres.....	les autres.
204,	22,	de l'enfilade une batterie.	de l'enfilade. Une batterie.
210,	11,	en prend.....	en retire.

Pag.	lig.		Lisez :
216,	28,	de quatre bataillons.....	de quatrièmes bataillons.
220,	10,	les 15 ou 1,800.....	les quinze ou dix-huit mille.
229,	24,	d'Estramadure, modestes ..... mêmes.....	d'Estramadure. Modestes..... mêmes, les.
241,	16,	auquel.....	auxquels.
242,	1,	en septembre 1811.....	en septembre 1812.
254,	15,	ils évitent aussi.....	ils évitent ainsi.
254,	22,	tendue, elle s'applique...	tendu, il s'applique.
256,	3,	de celles.....	l'une de celles.
259,	13,	et il asphyxia.....	et asphyxia.
261,	28,	un tronc d'arbre.....	un bouquet d'arbres.
262,	11,	soldats étrangers à notre solde.....	soldats d'origine étrangère.

N Y 12/

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: AUG
Preservation Technol
WORLD LEADER IN PAPER PRESE